

+ 16 PAGES
NOUVELLE FORMULE

Janvier - février 2012

www.axeetallies.com

France met : 6,50 €. Belg /Lux : 6,95 € - D : 7,50 €
Can : 10,50 \$ cad - NCAL/S : 780 CFP - POL/S : 800 CFP

N° 29

AXE & ALLIÉS

1939 - 1945

UN MONDE EN GUERRE

1945

La destruction du III^e Reich

Les Alliés à l'assaut de l'Allemagne

Les Russes arrivent !... ou la fin d'un monde

Les dernières résistances :

Werwolf, fanatisme et résignation



Société

L'humour sous le III^e Reich



Collaboration

Fallait-il fusiller Brasillach ?




Imposture

Le mythe de la ligne Maginot

L15356-0029-N F: 06.50€ RD



LES COUTEAUX DE COMBAT ALLEMANDS

Après les casques allemands, ce nouvel opus de la nouvelle collection des GUIDES MILITARIA, présente l'extraordinaire diversité des poignards et poignards-baïonnette allemands de la Première à la Seconde Guerre mondiale, à l'aide de nombreuses photographies, non seulement des objets par eux-mêmes, mais également de leurs propriétaires. Les légendes et textes d'accompagnement ont volontairement été voulus simples et synthétiques. Plus de 140 clichés en couleurs présentent les armes utilisées durant les deux guerres mondiales, dans leur longueur et avec leurs fourreaux, avec au besoin des gros plans sur les marques et les poinçons. L'auteur a sélectionné prioritairement des pièces comportant des particularités telles qu'une personnalisation, une immatriculation régimentaire ou des gravures à connotation patriotique 

NOUVEAU

Les couteaux de combat allemands 1914-1945

Christian MERY



84 PAGES

140 POIGNARDS

19,95 € en librairie



DÉJÀ PARU :

NORMANDIE 44
Les casques allemands



LES POIGNARDS DE GUERRE

1915, le conflit qui stagne oblige les combattants à continuer farouchement dans les tranchées et impose des assauts se terminant par des corps à corps rapides et furieux. De part et d'autre, des groupes de reconnaissance chargés de commettre des pertes pour la recherche d'informations ou la destruction d'obstacles et de fortifications sont créés.



Cher lecteurs,

Bienvenue dans ce nouveau numéro d'*Axe & Alliés*, que nous commencerons en vous adressant nos plus sincères remerciements pour l'accueil que vous avez accordé à la nouvelle formule du magazine. Les différentes rubriques ont remporté un franc succès, si l'on en croit les commentaires reçus à la rédaction.

Ce numéro fait également preuve d'une belle diversité. Notre dossier est consacré à la chute du III^e Reich. « 1945 : année zéro » disait-on, tant l'Allemagne semblait détruite, humiliée, mutilée. Le spectaculaire redressement du pays en est d'autant plus remarquable. Ce « miracle économique » est dû surtout à la volonté des occupants, Américains comme Soviétiques, de rétablir au plus vite la puissance allemande dans la perspective du nouvel affrontement Est-Ouest qui se préparait alors.

Autres sujets à retenir dans ce numéro, un retour sur la condamnation expéditive de Brasillach, symbole de la Collaboration, mais aussi, dans un autre registre, l'humour sur et sous le régime nazi, un exutoire indispensable pour la population allemande. Il y a décidément tant encore à découvrir sur la Seconde Guerre mondiale...

Nous attirons enfin votre attention sur la sortie en kiosque de notre **hors-série n° 12**, consacré au plan « Fall Blau » (offensive de l'été 1942 vers l'Ukraine et le Caucase) et la marche vers Stalingrad. Ne le manquez pas, il propose une analyse passionnante de ces quelques mois d'affrontement, quand l'armée allemande est près de remporter la victoire à l'Est.

Comme les bimestriels, les hors-série ont fait l'objet d'une nouvelle maquette, afin de mieux les distinguer du magazine courant ; ils sont également proposés dorénavant avec un dos carré, pour mieux les conserver et les présenter dans votre bibliothèque !

Bonne lecture !
Théophile Monnier

AXE & ALLIÉS
1939 - 1945
UN MONDE EN GUERRE

Éditions
du paladin

**Directeur de publication
et de la rédaction :**

Théophile Monnier

Conseiller à la rédaction :

Boris Laurent

Rédactrice graphiste :

Sophie Mainbourg

Première maquettiste :

Shan Deraze

Correcteur :

Arnaud Mainbourg

Axe et Alliés

est une publication
des Éditions du Paladin,
SARL au capital
de 20 000 €

**Abonnements, rédaction,
publicité :**

395 rue Paradis,
13008 Marseille
www.axeetallies.com

contact@axeetallies.com

Vente en kiosque : MLP

Vente au numéro :

À juste Titres, 04 88 15 12 41

Diffusion pour la Belgique :

Tondeur Diffusion,
9 avenue Van Kalken
B-1070 Bruxelles.
Tél. : 02 55502 21

Impression :

ROTIMPRESS, Pla de l'Estany
S/N - 17181 Aiguaviva
Girona, Esp.

n° ISSN : 1955-8589

Commission paritaire :

0312K88794

© éditions du Paladin 2006

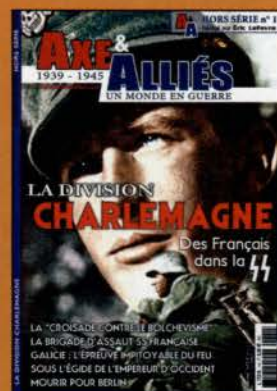
Printed in France
Imprimé en France
Reproduction interdite sans
accord écrit préalable

Téléchargez les numéros épuisés d'*Axe & Alliés*

Retrouvez dès maintenant **tous les anciens numéros épuisés au format numérique** sur notre boutique en ligne ! Nous vous proposons de les télécharger au format PDF, facilement consultable et imprimable chez vous. Ainsi, les n° 1 à 8, certains épuisés depuis plusieurs années, sont à présent à votre disposition en téléchargement sur le site d'*Axe & Alliés*. N'hésitez donc pas à compléter votre collection, ils sont au **prix de 3,95 € !**

Sont également disponibles les deux premiers hors-série : le HS n° 1 « division Charlemagne » et le HS n° 2 « l'infanterie attaque », toujours au même format à télécharger.

Pour récupérer ces anciens numéros :
www.axeetallies.com, ou directement par notre boutique en ligne : www.editionsdupaladin.com/boutique



LES RUBRIQUES

(6) Les actus, les expos, les livres

(14) Les inventions de la Seconde Guerre mondiale | L'essence synthétique : la recherche de l'indépendance énergétique

(16) Les grandes impostures | Le mythe de la ligne Maginot

(76) Que se serait-il passé si... l'opération Walkyrie avait réussi ?

(78) Saviez-que... Hergé s'est inspiré de Himmler pour son personnage du colonel Boris dans *Le sceptre d'Ottokar* ?

LES ARTICLES

(22) Personnalités | Jacques Massu, du désert à la charge sur Strasbourg

Surtout célèbre pour son rôle pendant la guerre d'Algérie, le général Massu, alors simple capitaine en 1941, fut aussi l'un des premiers compagnons de la Libération et l'un des grands chefs de guerre de la 2^e DB.



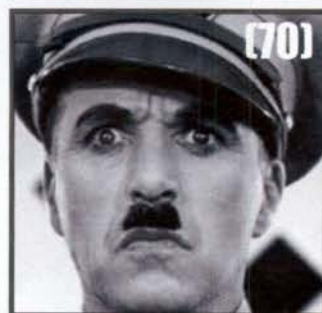
(30) Collaboration | Fallait-il fusiller Brasillach ? Le destin d'un écrivain symbole de la collaboration des intellectuels

Robert Brasillach, rédacteur en chef de *Je suis partout* jusqu'en 1943 et intellectuel fortement engagé dans la Collaboration, fut fusillé en janvier 1945 à l'issue d'un procès expéditif.



(38) Portfolio | Pearl Harbor, Soixante-dix ans après, le souvenir du jour d'infamie »

A l'occasion du 70^e anniversaire de l'attaque de Pearl Harbor, nous vous proposons un portfolio des plus impressionnantes photos de cette tragique journée, qui est aussi le tournant de la Seconde Guerre.



(70) Société | Mortelle dérision L'humour sous le III^e Reich, 1^{re} partie : 1933-1934

Comme tous les peuples soumis à une dictature, les Allemands réagissent par la dérision et l'humour. S'il est encore possible de rire et même de se moquer d'Adolf Hitler pendant les premières années du régime, le carcan va se resserrer dès la Nuit des longs couteaux.

[44] LE DOSSIER | Allemagne 1945, année zéro

La chute militaire du III^e Reich - la fin d'un monde

[46] L'invasion de l'Allemagne

Entre le marteau soviétique et l'enclume américaine

Dès l'automne 1944, les Alliés prennent pied en Allemagne, même s'il faut attendre le début de 1945 pour pouvoir réellement traverser le Rhin en force. A l'Est, les Soviétiques sont encore loin de Berlin mais préparent une gigantesque offensive pour faire exploser le front et combler la distance. La chute du régime nazi ne fait alors encore doute, mais la mobilisation des forces vives du pays, sous la direction totale du parti, cristallise les résistances et prolonge la guerre.

[54] Le dernier hiver

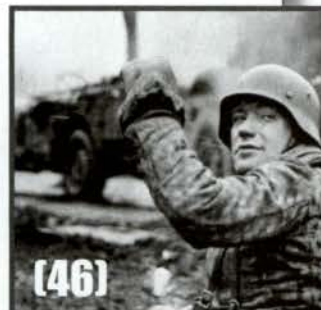
La course de la Vistule à l'Oder

Après la contre-offensive des Ardennes et celle du lac Balaton, l'Allemagne a totalement perdu toute capacité de réaction. Les offensives alliées frappent à l'Est et à l'Ouest et s'enfoncent profondément dans le territoire du III^e Reich. Et à l'Est s'ajoute un terrible exil, avec le déplacement de millions de civils qui fuient devant les Russes.

[62] L'effondrement du III^e Reich

La destruction et l'occupation de l'Allemagne

Avec le suicide de Hitler et la reddition sans condition des forces armées allemandes, la page du III^e Reich se tourne. À l'Ouest, les Américains s'empressent de mettre en place les bases d'un redressement ; à l'Est, on s'applique également à reconstruire une Allemagne forte... et surtout à entériner une séparation née dans les dernières semaines des combats.



L'Allemagne veut juger les ultimes criminels nazis encore en vie

Le procès de John Demjanjuk, en mai dernier à Munich, semble préfigurer une ultime vague de procès concernant des criminels nazis. Aucun dignitaire du régime, mais essentiellement des gardes de camps de concentration, comme le fut Demjanjuk à Sobibor. Ces hommes, dont les dossiers avaient été classés faute de preuves ou en raison de la priorité donnée à de véritables rouages de la machine de guerre nazie, sont aujourd'hui âgés de 85 à 90 ans. Le temps presse donc pour la justice allemande, qui se penche actuellement sur une centaine de cas. Le nonagénaire avait comparu dans un état d'extrême faiblesse avant d'être condamné à cinq ans de prison et libéré quelques jours plus tard pour raisons de santé. « *Nous ne voulons pas perdre de temps. Nous avons déjà rouvert les enquêtes, sans attendre les résultats de la procédure d'appel de Demjanjuk. Nous espérons pouvoir traiter tous les dossiers en un an* », a affirmé Kurt Schrimm, directeur du Centre national d'enquêtes sur les crimes de guerre nazis. Parmi ses cibles : les membres des *Einsatzgruppen*, les escadrons mobiles d'extermination des SS. Le Centre Simon-Wiesenthal a d'ores et déjà annoncé son soutien à cette initiative, par l'intermédiaire de Efraïm Zuroff, son directeur : « *Dans deux mois, nous allons lancer une nouvelle campagne en vue de faire passer en jugement des criminels de guerre nazis* », a-t-il précisé, évoquant la possibilité d'une vingtaine de procès.



Marche arrière allemande pour une taxe sur les pensions des travailleurs forcés !

L'histoire est difficilement compréhensible. Plusieurs dizaines de Belges, aujourd'hui nonagénaires, mais aussi leurs veuves, ont reçu ces derniers mois des missives émanant du bureau de taxation de l'état allemand de Brandenburg, leur réclamant des sommes pouvant s'élever jusqu'à plusieurs centaines d'euros ! La raison : ces personnes ont été des travailleurs forcés pendant la guerre. Or, en 2010, le parlement allemand a voté une loi établissant à 17% le taux d'imposition, avec effet rétroactif depuis 2005, sur les pensions des travailleurs forcés de la Seconde Guerre mondiale. Alertées, les autorités belges se sont plaintes auprès de l'ambassade d'Allemagne avant que le ministre belge des Finances ne demande une révision rapide de cette loi. Le 21 novembre, l'ambassade d'Allemagne a rassuré les autorités belges en indiquant que « *l'imposition par l'État allemand des prestations de pension versées aux victimes du nazisme, laquelle a suscité l'indignation en Belgique, sera prochainement arrêtée* ».

La guerre en temps réel sur Twitter



<https://twitter.com/#!/RealTimeWWII> : ce compte Twitter créé par Alwyn Collinson, un étudiant de 24 ans d'Oxford (Grande-Bretagne), permet aux internautes de suivre en temps réel les événements de la Seconde Guerre mondiale. Les messages qu'il poste n'excèdent donc pas 140 caractères et relatent les opérations jour après jour. Son premier « tweet », le 1^{er} septembre, était ainsi rédigé : « *Les troupes SS habillées comme des soldats polonais attaquent l'émetteur radio de Gleiwitz, afin de fournir un prétexte à l'Allemagne pour attaquer la Pologne.* » Le 1^{er} décembre, les messages concernant l'invasion de la Finlande par les troupes soviétiques se sont multipliés. Avec une possibilité, désormais, de les lire en français à cette adresse : https://twitter.com/#!/RealTimeWWII_FR

Une initiative passionnante que l'on peut suivre par abonnement, pour ne rien rater. En anglais, ils sont déjà plus de 158 000 !

Remise du prix littéraire de la Résistance

Le Prix littéraire de la Résistance 2011 organisé par le Comité d'action de la Résistance (CAR) a été remis à Roger Hourdin pour *Le refus de la honte*, paru chez Marly Impression Multi Média. Une mention exceptionnelle a été décernée pour Agnès de Nanteuil (1922- 1944), *Une vie offerte*, de Christophe Carichon, aux éditions Artège.



70^e anniversaire de la parade de la Place Rouge

SNCF et Déportation : l'affaire se poursuit aux États-Unis

Le rôle de la SNCF dans la déportation des Juifs est toujours pointé du doigt aux États-Unis, où des survivants de la Shoah ont demandé le 16 novembre l'aide du Congrès pour obtenir réparation. « Nous réclamons le droit de revendiquer personnellement et légitimement ce qui nous est dû, a déclaré Renee Firestone, qui a passé treize mois à Auschwitz. La moitié des survivants aux États-Unis vivent en dessous du seuil de pauvreté », a-t-elle ajouté devant la commission des Affaires étrangères de la Chambre des représentants.

Cette demande s'ajoute au projet de loi déposé en mars 2011, visant à autoriser des poursuites contre la SNCF pour son rôle dans la déportation des 76000 Juifs de France. Cependant, la Cour suprême a refusé de donner suite à un recours de descendants de déportés qui souhaitent poursuivre la SNCF aux États-Unis. En janvier 2011, le patron de la société ferroviaire, Guillaume Pépy, avait reconnu que son entreprise avait servi de « rouage nazi ». Un mea culpa dicté aussi par des considérations économiques, puisque la SNCF espère décrocher de gros contrats en Floride et en Californie...

Il a flotté comme un air d'URSS sur la Place Rouge à Moscou, le 7 novembre dernier. La Russie a en effet célébré en grandes pompes le 70^e anniversaire de la parade du 7 novembre 1941, qui marqua le départ des troupes soviétiques parties défendre la ville face à l'avancée de la Wehrmacht. Des soldats russes ont défilé en uniforme de l'Armée rouge, devant le Kremlin, sous l'œil d'anciens combattants ayant participé aux combats. Le maire de Moscou et proche de Vladimir Poutine, Sergueï Sobianine, a rendu hommage aux vétérans dans un discours exalté qui sonnait comme une



célébration de la Grande Guerre patriotique chère à Staline : « Gloire aux participants à la parade ! Gloire aux vainqueurs ! Gloire à la ville et aux héros de Moscou ! »

La Baltique sous la menace des armes chimiques

Combien y en a-t-il ? Personne ne peut le dire exactement. Ni où elles se situent précisément. Mais la seule mer Baltique renferme au moins 40000 tonnes d'armes chimiques, dont sans doute environ 13000 tonnes de substances toxiques. Ces munitions ont été notamment jetées par les Alliés lors du démantèlement des arsenaux allemands. Gaz moutarde, chloropicrine, phosgène ou substances à base d'arsenic sont retenus dans les douilles et des tonneaux qui commencent à subir la corrosion. Que se passera-t-il lorsque ces armes seront totalement rouillées ? Les analyses des scientifiques divergent, mais tous s'accordent sur un fait : la Baltique va connaître, dans les prochaines années, une nouvelle forme de pollution héritée de la Seconde Guerre mondiale.

La présence de gaz moutarde alarme particulièrement les spécialistes. Celui-ci peut en effet dériver, sous forme de masse poisseuse, pendant plusieurs années. En 1997, des pêcheurs polonais ont été victimes de graves brûlures et, dans les années 1950, des baigneurs avaient déjà été touchés en RDA et en Pologne. Inquiétude supplémentaire : les éoliennes et les gazoducs pourraient remuer ce gaz, mais le plus grand risque demeure d'origine mécanique, ce qui a incité les autorités concernées à ne pas tenter de récupérer ces munitions.

Ce phénomène ne touche malheureusement pas que la Baltique : la mer du Nord est aussi concernée. Selon la Convention pour la protection du milieu marin de l'Atlantique du Nord-Est (OSPAR), des armes chimiques rouilleraient actuellement dans 31 endroits de la mer du Nord et dans les zones limitrophes de l'océan Atlantique avoisinant. Une véritable bombe à retardement, près de 70 ans après la fin de la Seconde Guerre.



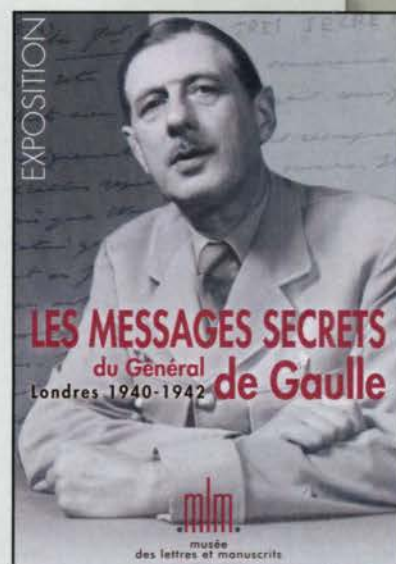
Les manuscrits de guerre du général de Gaulle au musée des Lettres et Manuscrits

Le musée des Lettres et Manuscrits, dans le VII^e arrondissement de Paris, expose les **brouillons manuscrits de 200 messages et courriers** que le général de Gaulle rédigea à Londres entre 1940 et 1942. Le contenu de ces textes n'est pas inédit puisque le chef de la France libre les publia lui-même dans ses *Mémoires de Guerre*, mais ils n'avaient jamais été présentés sous leur forme initiale puisque c'est la famille de la secrétaire particulière du général, Marie-Thérèse Desseignet, qui les conservait depuis 70 ans. Les lettres, montrées selon une approche chronologique, s'adressent à des responsables de la France libre ou à des destinataires illustres comme Churchill, Staline, ou évoquent les relations particulièrement difficiles qu'entretint le général avec les Américains et Roosevelt.

Parmi ces pièces émerge un télégramme inédit de félicitations envoyé par de Gaulle au maître du Kremlin, le 6 novembre 1942, à l'occasion du « vingt-cinquième anniversaire de la création de l'URSS », soit près de deux mois avant sa date effective. Comme quoi, même la mémoire du général pouvait être faillible...

Les débuts de cette exposition événement ont néanmoins été troublés par l'annonce de la revendication par l'État de la totalité des archives du chef de la France libre, qu'a achetées la société privée qui gère le musée à la famille de Marie-Thérèse Desseignet. L'État considère que ce sont des biens inaliénables des Archives nationales, qui détient le reste des archives du général à Londres. La secrétaire n'avait a priori pas le droit de conserver ces documents. Mais comme le rappelle sa famille, le général aurait refusé plusieurs fois de les récupérer en répondant : « Gardez-les ! Ils sont entre de bonnes mains ! » Le musée plaide la bonne foi mais la législation et la jurisprudence de la Cour de cassation semblent indiquer que ces documents constituent un bien inaliénable du patrimoine public. Ce qui n'empêche pas d'aller observer de plus près ces fameux courriers au musée des Lettres et Manuscrits.

Jusqu'au 12 mai 2012. www.museedeslettres.fr



L'Outre-mer français dans la Seconde Guerre mondiale

Ce sont avant tout les hommes qui sont mis en avant dans cette exposition consacrée à l'**effort de guerre des anciennes colonies** et des territoires d'Outre-mer entre 1939 et 1945. À travers des images d'archives et des objets originaux, le visiteur revit le parcours de ces soldats et travailleurs venus d'Afrique, d'Asie ou d'Océanie pour libérer la métropole et l'Europe, en se ralliant d'abord à la France libre, puis en participant à toutes les campagnes contre les armées de l'Axe. Sans oublier de souligner les fractures qui porteront les germes des guerres de décolonisation.

Jusqu'au 24 juin 2012 sauf lundi et jours fériés au musée du général Leclerc-de-Hauteclocque et de la Libération de Paris, Musée Jean-Moulin, Paris XV^e.



Résister dans les camps au Fort de Bondues

Le thème de la Résistance dans les camps de concentration, qui fait aussi l'objet d'une exposition au musée de la Résistance nationale de Champigny-sur-Marne (Val-de-Marne) jusqu'au 31 août 2012 (voir *Axe & Alliés* n° 28), est présenté au musée de la Résistance du fort de Bondues (Nord), jusqu'au 15 avril. Le parcours, réalisé en lien avec le Concours national de la Résistance et de la Déportation, explique au public **les différentes stratégies de défense adoptées par les déportés pour sauver des vies**, saboter, communiquer avec l'extérieur, s'évader ou participer à la libération des camps.

Jusqu'au 15 avril au musée de la Résistance de Bondues : ouvert les lundis, mercredis, jeudis et vendredis de 14h00 à 16h30, ainsi que le 1^{er} et le 3^e dimanche de chaque mois de 14h30 à 18h00.
03 20 28 88 32.

Hommage aux fusillés de Châtenay-Malabry



Le conseil général des Hauts-de-Seine organise, avec le concours du musée de la Résistance Nationale et du Mont Valérien, l'exposition « **La Vallée aux Loups, 1941-1944 : Hommage aux résistants, fusillés, otages à Châtenay-Malabry** », à la Maison de Chateaubriand à Châtenay-Malabry, dans le cadre du 70^e anniversaire des premières exécutions d'otages. Les deux premières parties, composées de documents d'archives (lettres officielles, affiches, lettres de condamnés, photographies...), retracent le parcours des fusillés et la chronologie des faits. La dernière partie, consacrée aux otages, présente plusieurs œuvres, comme une tête d'otage en plomb signée Fautrier.

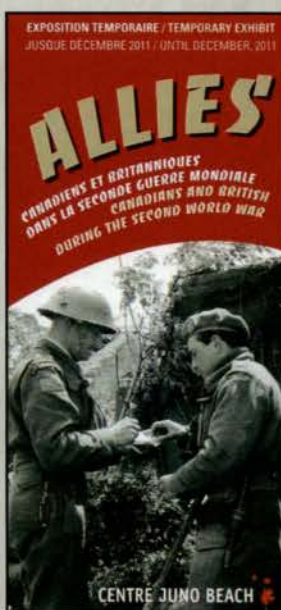
Jusqu'au 19 février 2012, du mardi au dimanche de 14 à 17 h.

Antifascistes et résistants italiens en Isère

Le musée de la Résistance et de la Déportation de l'Isère à Grenoble s'intéresse au **parcours des réfugiés politiques italiens**. Dès leur arrivée dans le département lors de l'accession au pouvoir de Mussolini, en 1922, ils s'investissent dans les mouvements antifascistes avant de jouer un rôle important pendant la Seconde Guerre mondiale et dans la Résistance, alors que la région était occupée par les troupes italiennes, de novembre 1942 à septembre 1943.

Jusqu'au 21 mai 2012.

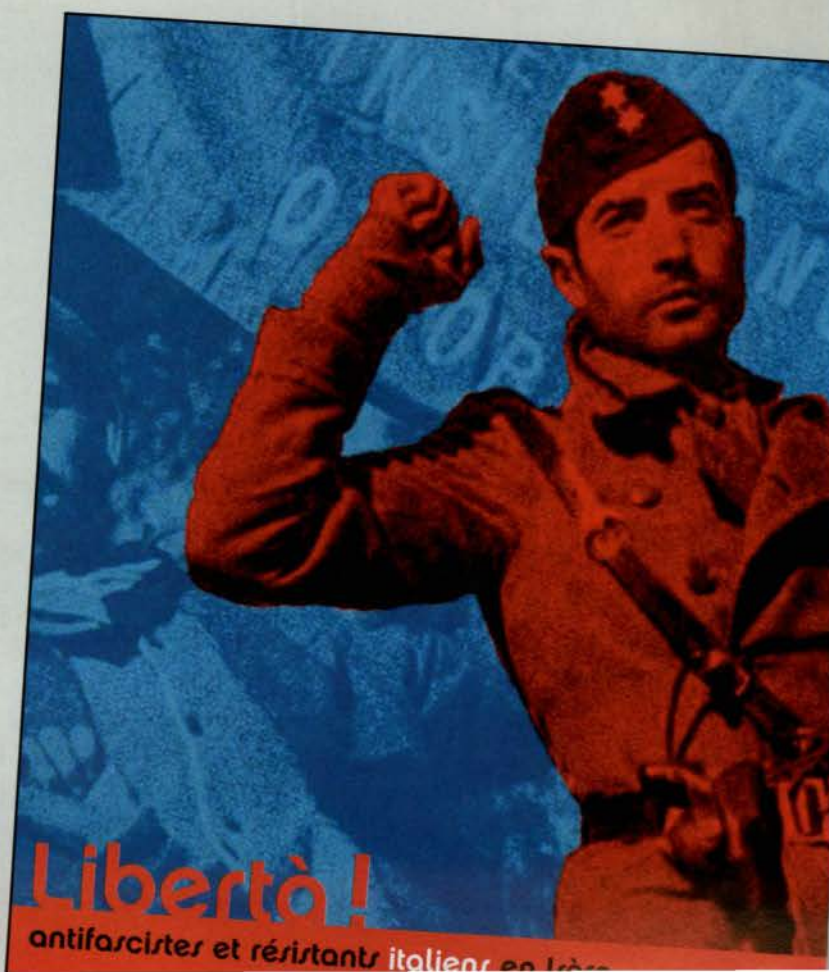
Canadiens et Britanniques à Juno Beach



Le centre Juno Beach de Courseulles-sur-Mer (Calvados) propose toute l'année 2012 une grande exposition consacrée à **l'engagement des Canadiens et des Britanniques dans la Seconde Guerre mondiale**. Dès septembre 1939, le Canada a suivi la « Mère Patrie » dans son combat contre l'Allemagne nazie, envoyant, alors que la France est vaincue, un nombre croissant de soldats, pilotes et marins pour la défense de l'Angleterre. Des liens indéfectibles entre les deux pays se sont ainsi liés tout au long du conflit. Des dioramas illustrent comment Canadiens et Britanniques ont combattu côte à côte au cours des événements majeurs de la Seconde Guerre mondiale : dans les airs au cours de la bataille d'Angleterre, sur

les mers pendant la bataille de l'Atlantique, le Jour J et au cours de la bataille de Normandie. Mais c'est aussi l'aspect humain, à travers la trajectoire de ces soldats venus des deux côtés de l'Atlantique, qui est mis en lumière. Ainsi, dès le début de son parcours, le visiteur reçoit un passeport relatant l'histoire et le destin d'un individu, homme ou femme, militaire ou civil, Canadien ou Britannique. Comme une passerelle entre ces histoires individuelles qui ont forgé un destin collectif.

Jusqu'au 31 décembre 2012 au centre Juno Beach de Courseulles-sur-Mer (Calvados), de 10h à 17h.
www.junobeach.org



A black and white photograph of a small, square, stone building with a crenellated roof, possibly a guardhouse or sentry box, situated outdoors with trees in the background. The building has two windows with white frames. The roof is made of stone or brick with a series of small, pointed battlements. The building is surrounded by trees and foliage, with a large tree trunk visible on the right side of the frame. The ground in front of the building appears to be a mix of dirt and grass.

Un blockhaus FL 250 est menacé de disparition à Saint-Marc-sur-Mer, sur la commune de Saint-Nazaire (Loire-Atlantique), en raison d'un projet immobilier. Construite en 1943, cette grande tour en béton crénelée haute de 18 mètres abritait le PC de la 5. *Marine-Flak-Brigade* qui assurait la couverture aérienne de la forteresse de Saint-Nazaire et sa base de U-Boots. L'ensemble, qui comprend également les bâtiments des officiers du PC organisés autour d'une courette, est entretenu par un passionné. Mais le terrain sur lequel il est implanté appartient à la commune de Saint-Nazaire et le blockhaus, largement caché par la végétation, n'est pas classé monument historique... Pour empêcher la destruction de cet exemple unique du Mur de l'Atlantique, une action a été entreprise pour tenter d'obtenir le classement du site auprès de l'architecte des Bâtiments de France en Loire-Atlantique. Affaire à suivre, donc...

Vers un mémorial des opérations de Falaise

La ville de Falaise (Calvados) et sa célèbre poche, haut lieu de la bataille de Normandie et de la résistance de l'armée allemande, pourrait accueillir à l'horizon 2014 (pour le 70^e anniversaire des combats) un espace mémoriel destiné à éclairer le grand public sur les opérations militaires mais aussi (et surtout) sur les souffrances endurées par les civils, puisque 350 personnes sont mortes en marge des combats, rien que dans la ville.

Le principe en a été acté le 8 novembre par les élus de la communauté de communes du pays de Falaise. D'un coût oscillant entre 4 et 5 millions d'euros, le musée prendrait ses quartiers dans l'ancien tribunal de la ville, libéré avec la refonte de la carte judiciaire. Un choix logique, mais aussi géographique (avec la proximité du château Guillaume-le-Conquérant) et historique, puisque le Palais de justice symbolise l'effort de reconstruction dans l'immédiat après-guerre. Il s'agit enfin de relancer la mémoire de la Poche de Falaise, effritée depuis la fermeture du musée Août 44. Selon le député Claude Leteurre, qui pilote le projet, le Mémorial de Caen pourrait assurer la gestion de ce nouveau musée et exercer un « rôle de tuteur scientifique », notamment en termes de scénographie. Le conseil municipal de Falaise devrait prochainement se prononcer à son tour sur ce projet. À noter que le magazine *Voyage & Histoire* n° 5, actuellement en kiosque, propose un itinéraire de visite des lieux de combats dans la poche (Chambois, Montormel, le « couloir de la mort »).



■ **PIERRE DE LA FOUCHARDIERE**, ancien de la 2^e division blindée, décédé le 10 octobre à 91 ans. Après avoir gagné la France Libre, à Londres, en octobre 1941, il avait rejoint Leclerc en Libye pour intégrer les rangs du 501^e régiment de chars de combat (RCC), l'un des trois régiments de chars de la future 2^e DB. Il était entré dans Paris le 25 août 1944 avec la mission de bloquer les forces allemandes retranchées au Luxembourg (Claude Rich avait campé son personnage dans le film *Paris brûle-t-il ?*). Il avait été grièvement blessé pendant la campagne d'Alsace, en janvier 1945.

■ **HENRI DE BORDAS**, Compagnon de la Libération, décédé le 22 octobre à 90 ans. Rejoignant l'Angleterre et la France libre dès le 25 juin 1940, il devint pilote de chasse à partir de juin 1942 dans les *Squadrons* de la RAF (242-131-91). Il participa notamment aux opérations de Dieppe et abattit dix V1 en 1944. Henri de Bordas prit part au débarquement du 6 juin 1944, puis aux campagnes de Hollande et d'Allemagne. Il fut aussi détaché à l'état-major particulier du général de Gaulle à la présidence de la République.



■ **Pierre DESHAYES**, Compagnon de la Libération, décédé le 26 octobre à 92 ans. Jouant un rôle essentiel dans l'organisation des parachutages et des atterrissages d'agents de la France Libre, il avait pris le commandement du réseau Action de la région A (cinq départements du Nord). Revenu à Paris en mars 1943, il fut nommé quelques semaines plus tard chef du Bureau des opérations aériennes (BOA), chargé de choisir des terrains de parachutage. Il poursuivit sa mission en France occupée pendant vingt mois, jusqu'à la libération de la France.



■ **René BAUDEN**, Compagnon de la Libération, décédé le 30 octobre à 93 ans. Refusant la défaite alors qu'il se trouve en Syrie, il rejoignit les Britanniques et la première unité française de la RAF, le *Number One French Bomber Flight*. Engagé dans les Forces aériennes françaises libres le 31 mai 1941, il totalisera en 1945 610 heures de vol, pour près de cent missions et 185 heures de vol de guerre.



■ **ROBERT BINEAU**, Compagnon de la Libération, décédé le 18 novembre à 97 ans. Blessé à Dunkerque et évacué en Angleterre, il s'engagea dans la France libre le 1^{er} juillet 1940 et partit dès novembre pour Brazzaville (Congo). Affecté au Tchad sous les ordres de Leclerc, il rejoignit ensuite Bir Hakeim et participa à la bataille d'El Alamein où il reçut sa première citation. Il s'illustra également lors de la campagne d'Italie (mai-juin 1944) où il fut de nouveau blessé, ce qui ne l'empêcha pas de poursuivre la lutte dans la trouée de Belfort, au sud de Strasbourg (en janvier 1945) et lors des ultimes combats dans les Alpes, en avril 1945.

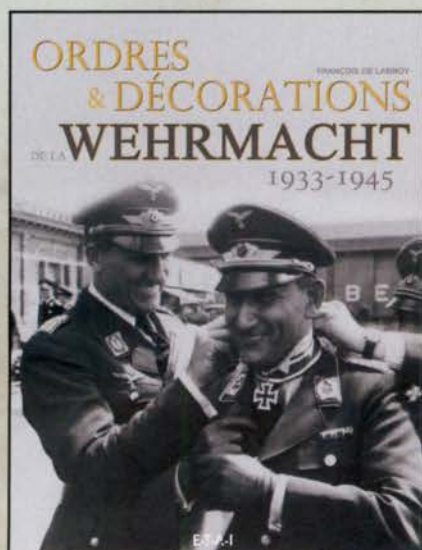


■ **HENRY BULAWKO**, rescapé d'Auschwitz et écrivain, décédé le 29 novembre à 93 ans. Entré dans la Résistance dès novembre 1940, à 22 ans, il fut déporté à Auschwitz pendant 18 mois. Il avait apporté son témoignage sur la Déportation à travers une quinzaine d'ouvrages et avait présidé l'Association des anciens déportés juifs de France, internés et disparus.

Ordres et décorations de la Wehrmacht

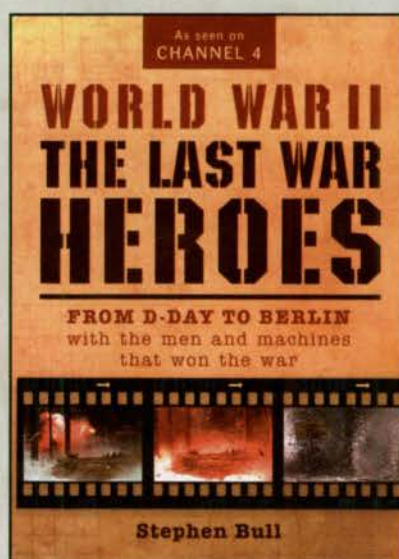
Publié en partenariat avec la société allemande Hermann Historica, spécialisée dans la vente aux enchères d'objets et d'uniformes du III^e Reich, *Ordres et décorations de la Wehrmacht* recense les différentes décorations à caractère militaire décernées de 1933 à 1945. On y trouve donc les divers grades de la croix de fer, les bandes, manche et insignes de combat, et les médailles les plus prestigieuses décernées aux grandes figures du III^e Reich. L'historique, les conditions d'obtention, le format, les grades et les spécificités de chaque médaille ou insigne sont largement abordés, faisant ainsi découvrir au lecteur tout ce qui concerne, par exemple, les différents grades de la croix de chevalier de la croix de fer, l'insigne des blessés de l'attentat du 20 juillet (23 bénéficiaires, tout de même !) ou la prestigieuse agrafe de combat rapproché (bronze, argent et or). L'ouvrage est remarquable pour ses nombreuses photos de combattants décorés, mais surtout pour celles des pièces présentées, issues des ventes de Hermann Historica, toutes d'origine et certaines particulièrement rares et exceptionnelles, comme la grand-croix de la croix de fer de Göring ou la croix de chevalier d'Adolf Galland, portée par celui-ci après-guerre et débarrassée de fait de sa croix gammée ! Un ouvrage complet et passionnant, pour le collectionneur comme pour l'amateur.

Par François de Lannoy, ECPAD,
175 pages, 38 €



World War II : the last war heroes

Basé sur une émission de télévision anglaise (et publié dans cette langue), cet ouvrage des éditions Osprey propose un regard aussi réaliste que possible sur les conditions du combat d'infanterie pendant la Seconde Guerre mondiale. Le projet initial, diffusé sur Channel 4, donnait la parole aux vétérans, en les suivant sur le champ de bataille de Normandie, aussi trouvons-nous dans ce livre de très nombreux témoignages sur l'expérience du feu. La principale originalité de l'émission était surtout de reconstituer l'effet des explosifs et armement utilisés sur le front de l'Ouest (Normandie 1944). Pour ce faire, les réalisateurs du documentaire

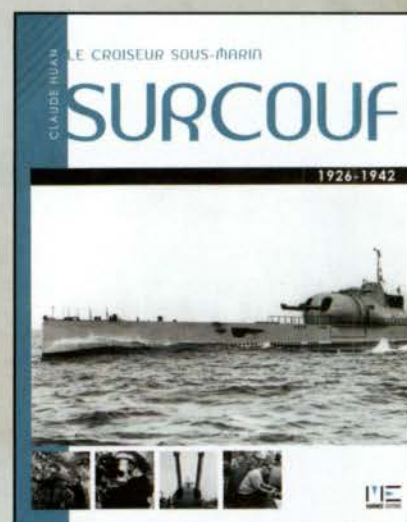


se sont rendus au Canada et, avec l'aide de l'armée et de spécialistes en armes et explosifs, ont tout simplement fait sauter des bunkers, maisons et véhicules et tiré à la mitrailleuse et au canon sur différentes cibles, le tout étant filmé avec soin par des caméras spécifiques, pour présenter aux téléspectateurs l'effet réel de ces armes : « blast », projection d'éclats, pouvoir de destruction... On retrouve dans l'ouvrage quelques photos tirées de cette expérience originale, comme l'attaque d'un bunker au lance-flammes, le tir d'une MG-42 ou l'impact d'un obus de 155 mm sur une maison. Pour le reste, il s'agit là d'un livre très classique sur les combats tactiques, certes sans réel équivalent en français.

Par Stephen Bull, éditions Osprey,
260 pages, 24 €

Le croiseur sous-marin Surcouf

Ce petit ouvrage, publié chez Marine Éditions (et réédition d'une étude de 1996), revient sur la carrière du *Surcouf*, ce sous-marin géant — le plus grand de son temps — doté d'une tourelle double de 203 mm, qui connut un funeste destin. Lancé à la fin des années 1930, le *Surcouf*



ne parvint jamais à convaincre de son utilité opérationnelle. Ayant rejoint l'Angleterre au moment de l'armistice, c'est l'un des premiers navires des nouvelles FNFL ; cependant, son action dans l'Atlantique souffrira de l'absence d'un personnel suffisamment qualifié et motivé, mais aussi de divergences avec les autorités anglaises sur la question de son emploi. En février 1942, il sombre avec tout son équipage, suite apparemment à une collision avec un navire marchand américain dans le golfe du Mexique. L'enquête, sur laquelle revient le livre, ne parviendra pas réellement à déterminer les causes du naufrage, ce qui ne fera qu'amplifier les rumeurs d'un acte malveillant des Alliés contre un navire qui semblait bien près de rallier la cause vichyste... Un ouvrage intéressant, mais parfois aride et technique, sur un sujet passionnant et encore mal connu. Dommage que le prix, pour un format léger et sous couverture souple, ne soit pas justifié.

Par Claude Huan, Marines éditions,
160 pages, 35 €

Aussi parus récemment :



B-24 : missions de combat

Un bel ouvrage sur les différentes missions du bombardier B-24 au-dessus de l'Europe, avec nombreux témoignages et photographies. **ETAI, 150 pages, 34 €**

Spitfire, la légende

Un ouvrage très complet et largement illustré sur la conception, la fabrication, l'emploi opérationnel et la carrière d'un des plus célèbres appareils de chasse de tous les temps : le Spitfire ! Le livre détaille les différentes versions de l'appareil ainsi que sa carrière post-Seconde Guerre. **ETAI, 160 pages, 34 €**



Pierre Drieu la Rochelle

Jacques Cantier

PIERRE
DRIEU LA ROCHELLE

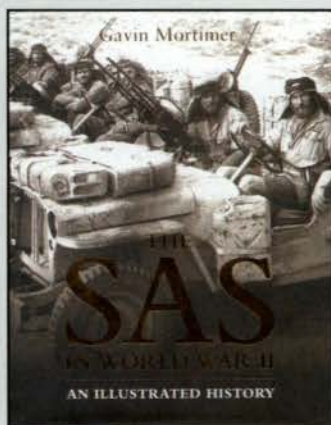


Trop peu de biographies ont été consacrées à Drieu la Rochelle, pourtant l'un des plus grands écrivains français du XX^e siècle, figure de la vie parisienne, courageux combattant de la Grande Guerre, personnalité éprise d'idéal et qui s'engagera imprudemment dans une illusoire Internationale du fascisme... À lire, même si le style n'est pas celui de Troyat, ne serait-ce que pour la plongée précise dans l'univers trouble de la collaboration des intellectuels.

Par Jacques Cantier, Perrin, 300 pages

The SAS in world War II

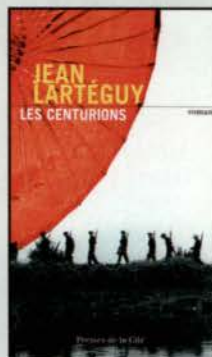
Un ouvrage relié des éditions Osprey sur la formation et les opérations des SAS, ces commandos britanniques, des premiers raids en Libye aux derniers combats en Italie et en Allemagne. **255 pages, en anglais, 24 €.**



Les centurions

Les Presses de la Cité rééditent le légendaire roman de Jean Lartéguy, qui narre l'épopée de quelques officiers français, capturés après Dien Bien Phu,

terriblement marqués par leur passage dans les camps vietminh et qui devront de nouveau affronter une guerre insidieuse et cruelle en Algérie, pour finalement choisir entre le devoir et l'honneur, la victoire ou le renoncement. Une œuvre qui a marqué plusieurs générations, incontournable et poignante. **22 €**



ERRATUM

Plusieurs lecteurs particulièrement attentifs nous ont fait remarquer une petite coquille qui s'est glissée dans l'article sur la duplicité des SS (A&A n° 27). Arthur Nebe a bien sûr été arrêté le 16 janvier 1945 et pendu pour sa participation à l'attentat contre Hitler le 21 mars 1945, et non en 1944, comme indiqué par erreur.

De même, son grade à cette date est bien *SS-Gruppenführer*, et non *SS-Brigadeführer* comme cela était noté en légende, sa promotion entre les deux grades ayant eu lieu en 1941.

Les débats du forum « Le Monde en Guerre »

Le 3^e vendredi de chaque mois, venez participer aux soirées-débat du forum « le Monde en guerre ». Un sujet en relation avec le second conflit mondial est proposé par notre équipe. Chaque débat est précédé d'un mini-quiz dont le vainqueur remporte un lot (comme par exemples des abonnements à la revue *Axe & Alliés*). Le forum « le Monde en Guerre », c'est

1 800 membres actifs, 100 000 visiteurs par mois et un bimensuel gratuit téléchargeable sur le site du forum. À très bientôt sur notre site !

www.39-45.org



L'essence synthétique

La recherche de l'indépendance énergétique

Fait peu connu, en 1944, la moitié du carburant utilisé par la Wehrmacht est synthétique. L'essence de synthèse a été produite à grande échelle pour la première fois pendant la Seconde Guerre mondiale par l'industrie chimique allemande afin d'approvisionner les forces armées du Reich. Le pays ne dispose pas de ressources suffisantes en pétrole pour espérer mener une guerre mécanisée moderne. En 1934, environ 85 % des produits finis à base de pétrole sont importés. Pour solutionner ce problème de dépendance, le régime nazi entend fabriquer des carburants et des huiles synthétiques à partir de ses ressources en charbon.

Vue aérienne des installations et des réservoirs d'essence synthétique du cartel d'IG Farben peu après leur bombardement par l'US Air Force, sur le Rhin à Ludwigshafen en Rhénanie-Palatinat. A partir de 1944, toutes les installations et les usines du puissant cartel sont systématiquement bombardées par les Alliés.



L'ingénieur français Eugène Houdry, spécialiste de la fabrication des carburants, met au point un procédé de production d'essence synthétique à partir de lignite dans les années 1920, mais il est jugé peu rentable et est rapidement abandonné. Les ingénieurs allemands Fischer et Tropsch reprennent alors l'idée et obtiennent du carburant grâce à la liquéfaction de gaz tiré du charbon. Friedrich Bergius invente quant à lui un procédé de « liquéfaction directe » plus complexe mais plus économe en charbon, car le mélangeant à de l'hydrogène et du pétrole. La qualité obtenue est suffisante pour obtenir des carburants diesel et à haute teneur en octane utilisables par l'aviation. Ce processus d'hydrogénation est développé et financé par les laboratoires de la Standard Oil Company et ceux d'IG Farben.

La production de carburant synthétique ne peut suivre la consommation, qui est en constante augmentation. Les usines d'hydrogénation et les annexes d'industrie gazière sur la base de charbon et de lignite sont occupées à plein temps. Ainsi, le Dr Carl Krauch, mandataire du III^e Reich pour l'approvisionnement en carburant, décide de changer la dernière étape du plan de 1936. Une importante partie du charbon est brûlée et utilisée pour obtenir des huiles d'où sont extraits, après raffinage, des carburants.

Le procédé d'hydrogénation du charbon va permettre à l'Allemagne de produire et de stocker l'essence nécessaire aux opérations militaires menées de 1939 à 1940 (la réserve stratégique est alors de cinq millions de tonnes). Cependant,

les besoins en matières premières du Reich augmentent au fur et à mesure que le conflit s'étend. Dès lors, le pétrole devient un but de guerre de première importance.

Si les champs pétrolifères de Bakou (URSS) et de la péninsule arabique restent inaccessibles, l'Allemagne peut compter sur la Roumanie, la Hongrie et la Galicie pour l'approvisionner.

L'essence de synthèse est appréciée des équipages des blindés en raison de son inflammabilité moindre, mais l'huile de graissage est jugée peu satisfaisante par grand froid.

Une production insuffisante

Six usines de combustion sont construites à proximité des bassins houillers de Haute-Silésie et de Lorraine. En 1942, l'Allemagne compte 17 usines de carburant synthétique dont 12 nouvelles en Prusse-Orientale. Certaines, situées à proximité des camps de concentration, utilisent les déportés comme main d'œuvre. La principale usine de production d'essence synthétique est située sur le site de Blechhammer.

Krauch espère que la production de carburant synthétique puisse atteindre 11 millions de



Les ingénieurs Franz G. Fischer et Hans Tropsch, inventeurs en 1925 du procédé de synthétisation de carburant liquide, à partir de charbon. Performant mais coûteux et nécessitant des infrastructures industrielles lourdes, ce procédé est régulièrement évoqué quand les cours du pétrole repartent fortement à la hausse, car il permet de produire du carburant liquide à partir, par exemple, de biomasse agricole...

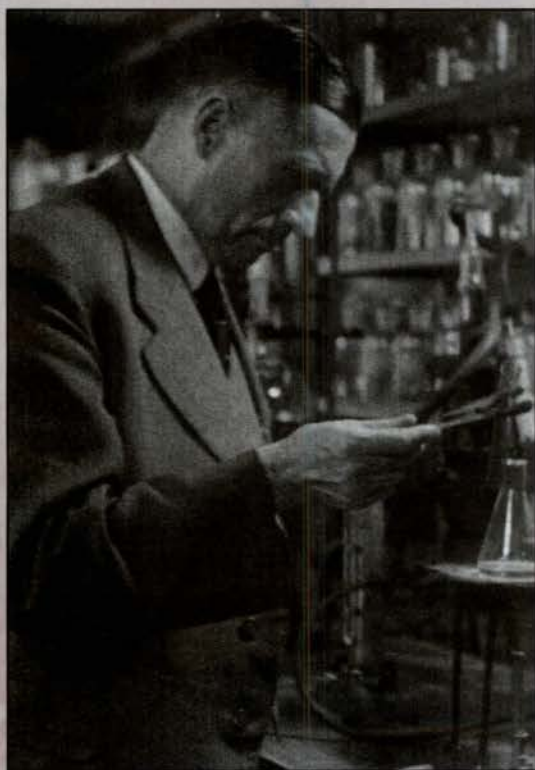


tonnes en 1943, or elle va plafonner à 6,5 millions de tonnes en raison des bombardements stratégiques alliés et de la pénurie en matières premières et en capitaux. Albert Speer va faire son maximum pour disperser et enterrer les usines de production d'essence synthétique.

Le 12 mai 1944, 800 bombardiers de l'USAAF attaquent les sites de Leuna-Merseburg, Böhlen, Zeitz, Lutzkendorf et Brüx (au nord-ouest de Prague). Les Allemands feignent de maintenir le complexe en activité pour attirer les futurs bombardements, alors que la production a été déplacée.

Néanmoins, la perte de la Roumanie et de l'Albanie, la fin des stocks capturés en Italie et la destruction des raffineries mettent gravement en péril l'approvisionnement de la Wehrmacht et de la Luftwaffe. L'essence synthétique est alors l'unique carburant disponible, mais la destruction des usines et des voies de communication provoque finalement un effondrement de la production au cours des derniers mois de la guerre. Il faut dès lors recourir aux énergies de substitution telles que les camions gazogènes et les chevaux.

Le carburant de synthèse produit par l'Allemagne repose sur une technologie remarquable mais coûteuse en main d'œuvre et en matières premières. Suite à la défaite nazie, les données et rapports techniques relatifs sont récupérés par la Technical Oil Mission. Le procédé Fischer-Tropsch pour la fabrication de carburant va rapidement être abandonné par la suite après la découverte et l'exploitation d'importants champs pétrolifères en Arabie saoudite. ■



Karl Krauch dans son laboratoire Bayer en 1942.

Lors de l'offensive des Ardennes, faute de réserves suffisantes, les colonnes blindées allemandes doivent faire main basse sur les stocks d'essence américains. La plupart des puissants Tigres royaux et Panthers se retrouveront en panne sèche, mettant un terme à l'offensive et obligeant leurs équipages à rejoindre leurs lignes à pied.



Le mythe de la ligne Maginot

« La ligne Maginot n'a servi à rien ! Les Allemands sont passés par la Belgique ! » N'a-t-on pas ici un des lieux communs les plus fameux et les plus répandus au sujet de la Seconde Guerre mondiale ? Décrier la ligne Maginot semble aller de soi. Et pourtant, cet ensemble de fortifications, énorme effort budgétaire de la France, s'inscrit dans une politique de défense cohérente... en théorie, du moins !



Dans les Basses-Vosges, une casemate d'infanterie, restaurée et réhabilitée par des bénévoles, monte encore la garde... La ligne Maginot est maintenant devenue une curiosité touristique que l'on visite en famille, grâce aux associations dont le dévouement a permis de sauvegarder une trentaine de sites Maginot.

Affirmer que la ligne Maginot n'a servi à rien n'est en soit pas totalement faux, puisque elle n'a effectivement pas empêché la France de subir, en 1940, le pire désastre de son histoire militaire. Il faut pourtant aller plus loin, replacer cette ligne défensive dans le contexte stratégique et dans les options retenues par le haut commandement français de l'époque. La saignée de la Première Guerre mondiale et le souci de préserver de l'ennemi le sol national ainsi que l'arrivée prochaine des « classes creuses » conjuguée avec le service militaire ramené à un an (selon les promesses électorales du cartel des gauches) poussent les stratèges français à trouver une parade efficace

à toute nouvelle tentative d'invasion allemande. En effet, si l'Allemagne a perdu la guerre en 1918, elle a soif de revanche. Et le traité de Versailles, qu'elle juge injuste, la conforte dans cette voie. L'objectif stratégique de la ligne Maginot n'est pas de tenir les frontières indéfiniment, comme on le croit couramment, mais de donner à la France le temps de rassembler ses forces et faire jouer la puissance de son industrie de guerre ; bref, de gagner la profondeur stratégique qui lui manque. Son rôle immédiat est surtout de servir de couverture, pour empêcher toute attaque brusque et permettre la mobilisation dans de bonnes conditions.

Une stratégie basée sur la défensive

C'est dès la fin du premier conflit mondial qu'est envisagée l'édification de défenses sur les frontières orientales du pays, le principe étant définitivement entériné en 1926. Le credo de l'armée est avant tout défensif. Les élites militaires françaises — en particulier le maréchal Pétain et le général Guillaumat (président de la Commission de défense) — subissent le poids du pacifisme ambiant, celui de la classe politique, celui de nombre de Français. S'ajoutent aussi « l'esprit de Locarno » et les conférences sur le désarmement. L'offensive est condamnée. C'est donc décidé : on édifiera un rempart de fortifications sur les frontières, sous forme de « régions fortifiées ». La ligne prend le nom du



Photo Alain Hohnadel



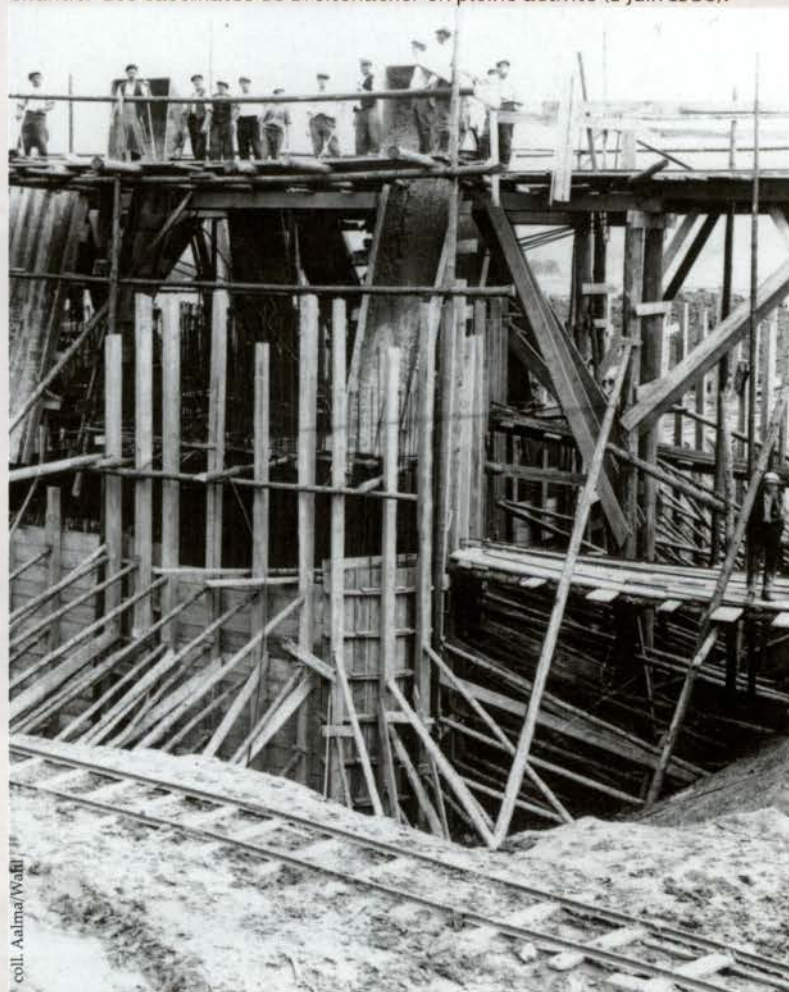
Samedi 9 décembre 1939 : sa Majesté le roi Georges VI d'Angleterre, le général Gamelin et leurs suites visitent l'ouvrage du Hackenberg, en Lorraine. Le voyage en train (surnommé « le métro » par les soldats) constitue un des temps forts de la visite.

ministre de la Guerre de 1929 à 1932, André Maginot (qui ne fait en réalité que poursuivre l'action du premier père du nouveau système fortifié, Paul Painlevé, son prédécesseur au ministère).

À une très large majorité, le Parlement vote les crédits le 28 décembre 1929 : 2,9 milliards sur cinq ans. Les travaux sont conséquents : 44 gros ouvrages d'artillerie, 365 casemates et petits ouvrages d'infanterie, 17 observatoires, 89 abris d'intervalle, plus de 150 tourelles à éclipse, 1500 cloches fixes... En 1935, la ligne Maginot est pour ainsi dire achevée. Il ne s'agit en aucune manière d'un front continu à l'image des tranchées de la Grande Guerre, mais d'une suite d'ouvrages fortifiés qui se couvrent mutuellement, et qui sont protégés en outre par des réseaux de rails (contre les chars) et des barbelés. Des positions plus légères sont également mises en place dans les avant-postes. La ligne érigée est solide de la Suisse à la Meuse et possède une puissance d'arrêt certaine. Les points d'appui s'échelonnent sur la frontière, avec des fortifications plus légères dans les intervalles. En effet, à partir de 1935 et jusqu'au 10 mai 1940, des milliers de petits blockhaus légers sont construits par les soldats eux-mêmes tout le long des frontières : c'est la fortification MOM (main d'œuvre militaire) ou « fortification camelote », tant décriée par de nombreux auteurs militaires.

À la veille de la déclaration de guerre, la région fortifiée de Metz et celle de la Lauter sont bien pourvues en ouvrages défensifs modernes, et équipées en artillerie sous cuirasse. Ce sont

Malgré toute la connotation péjorative associée à l'évocation de la ligne Maginot, il ne faut pas oublier que la construction de ce rempart a soutenu l'activité économique de la France pendant la Grande Dépression. Fin 1931, on recensait près de 20000 ouvriers sur les chantiers. Ici, en Alsace, le chantier des casemates de Breitenacker en pleine activité (3 juin 1930).



coll. Aalma/Wafli



DR, coll. Alain Hohnadel

les deux pièces maîtresses du nouveau système fortifié. Un espace marécageux de 40 km (« la trouée de la Sarre ») impropre à toute invasion — en théorie — sépare les deux régions. Viennent ensuite les défenses établies le long du Rhin, avec une centaine de casemates d'infanterie. Dans les Alpes, face à l'Italie, les principales vallées sont barrées par des ouvrages puissants s'appuyant mutuellement. Dans les Alpes-Maritimes, les ingénieurs militaires ont même créé une petite région fortifiée pour protéger Nice, qui est revendiquée par Mussolini. En revanche, dans le Nord, au-delà de Montmédy et le long de la frontière belge, rien de bien solide, si ce n'est, vers Maubeuge et Valenciennes, cinq « petits ouvrages » type Maginot et une trentaine de casemates (avec de l'armement d'infanterie seulement), malheureusement isolés au milieu de secteurs complets aménagés en fortification de campagne à base de blockhaus MOM. La frontière du Nord, derrière les Ardennes et la Belgique (neutre depuis octobre 1936), reste ainsi dangereusement sous-fortifiée, mais cela n'inquiète pas outre mesure le général Gamelin qui pense, le moment venu, y livrer la bataille décisive avec ses meilleures troupes, avec l'aide des Britanniques et de l'armée belge.

Pour défendre la ligne Maginot, des unités spécialisées sont créées. Il s'agit des RIF (régiments d'infanterie de forteresse) dans le Nord-Est, et des BAF (bataillons alpins de forteresse) dans les Alpes. S'y ajoutent les artilleurs des RAP (régiments d'artillerie de position). Ces soldats se remarquent par une tenue spécifique, avec un béret kaki crânement incliné sur le côté. Leur devise : « On ne passe pas ! »

Samedi 9 décembre 1939 : fin de la visite de l'ouvrage du Hackenberg. Le roi Georges VI et ses accompagnateurs retrouvent la lumière du jour. Un détachement en gants blancs rend les honneurs à sa Majesté. Pour cette occasion, la façade de l'entrée du fort est pavoisée.

Frapper en Belgique

En Alsace-Lorraine, l'édification de cette ligne de défense répond à trois objectifs : assurer avec des effectifs réduits la couverture et la mobilisation française en cas d'attaque soudaine allemande (pendant quinze jours environ, le temps de la fin de la mobilisation), défendre le minerai de fer et la sidérurgie lorraine, puis s'intégrer dans le dispositif de la défense du territoire. Ainsi, pour éviter l'invasion du nord-est du pays, le général Gamelin, généralissime des armées françaises, a prévu de pénétrer avec les formations les plus modernes de l'armée française et le corps expéditionnaire britannique en Belgique et aux Pays-Bas, et ce dès le début des hostilités. C'est la manœuvre Dyle-Breda. Considérée comme imparable, elle ne peut manquer d'avoir lieu précisément en raison de l'existence même de la ligne Maginot, qui ne peut que contraindre la Wehrmacht à frapper via la Belgique. Les Allemands sont donc bien attendus, et la ligne Maginot n'est pas inutile de ce point de vue. À l'abri derrière son rempart de béton, bataillant en Belgique aux côtés de ses alliés (mais la neutralité affichée par les Belges est bien handicapante pour mettre au point des plans et une coordination de l'effort contre la Wehrmacht), assurant le blocus naval du Reich avec le concours de la Royal Navy, la France peut espérer asphyxier l'ennemi tout en se préparant à la contre-offensive, en 1941.

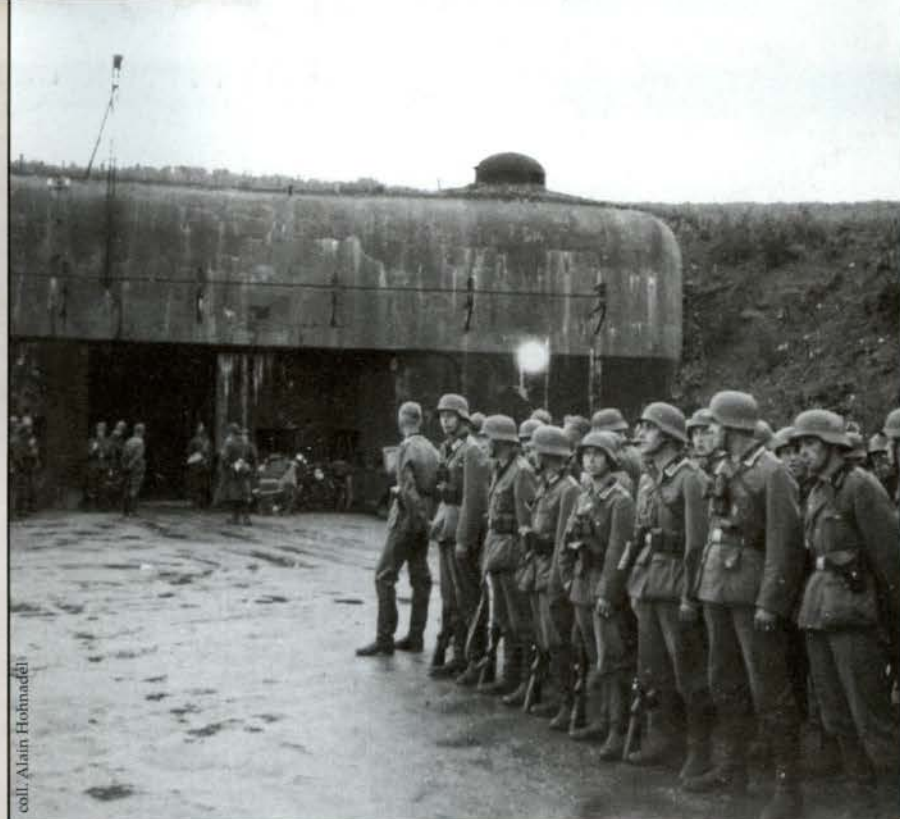


coll. Alain Hohnadel

Lorrain d'origine, engagé volontaire en 1914, grand blessé de guerre et ancien ministre (des Pensions militaires, des Colonies puis de la Guerre à deux reprises), André Maginot est aujourd'hui un des rares hommes politiques de la III^e République qui soit encore connu du grand public. Son rôle pour faire voter le financement du futur rempart qui portera son nom après son décès (6 janvier 1932) n'y est pas étranger. Sur cette photo prise le 21 juin 1930, il est en compagnie des maréchaux Pétain (à droite) et Joffre (au centre), lors de l'inauguration du monument de Gentilly en l'honneur de ce dernier.

Une doctrine trop timorée

Malheureusement, une telle doctrine défensive semble tétaniser toute volonté offensive. Au-delà des difficultés de la mobilisation, on comprend mieux le manque d'ampleur et les piètres résultats de la fameuse offensive de la Sarre lancée par Gamelin du 5 septembre au 16 octobre 1939. Loin de soulager les Polonais, elle ne coûte que 196 tués aux Allemands avant le repli des troupes françaises derrière la ligne. Celle-ci suppose d'ailleurs la présence de forces de couverture prêtes à contre-attaquer les éventuelles infiltrations ennemies au sein du dispositif défensif. Or, l'offensive allemande se déploie précisément là où Gamelin attend l'ennemi, à savoir en Belgique. Dès lors, comment expliquer l'ordre de bataille français ? En fait, Gamelin a tenu compte des deux hypothèses les plus probables et a disposé ses divisions en conséquence. Soit Hitler attaque frontalement, toutes forces réunies, la ligne Maginot, soit il renouvelle le vieux plan Schlieffen de 1914 en passant par la Belgique. Pour répondre à la première hypothèse, il masse le groupe d'armée 2 (général Prételat) et sa quarantaine de divisions derrière la ligne Maginot, alors que celle-ci est censée économiser les forces françaises. Et pour contrecarrer le plan Schlieffen, Gamelin consacre moins de vingt divisions françaises au général Billotte (groupe d'armées 1) chargé de la manœuvre en Belgique. Bien plus, l'absence de réserves conséquentes, leur engagement désastreux et la faiblesse du dispositif face aux Ardennes négligées vont conduire au désastre. Au soir du 13 mai 1940, le front de la Meuse s'effondre, il n'y a pas d'armée de réserve pour colmater vers Sedan et les *Panzer-Divisionen* se ruent vers la mer du Nord.



coll. Alain Hohnadel

4 juillet 1940, c'est l'heure de l'humiliation pour l'équipage de l'ouvrage d'Anzeling (Moselle). Alors qu'un détachement allemand se met en place pour leur rendre les honneurs, les Français s'apprêtent à sortir du fort pour partir vers les camps de prisonniers en Allemagne. C'est une bien piètre consolation pour ces soldats qui n'ont pas démérité et qui pensaient rentrer en zone libre.

Casemate d'artillerie de l'ouvrage du Hackenberg, armée de trois canons de 75 mm. Remarquez le camouflage de la façade. État en 1940.

La France ne s'est tout simplement pas dotée des moyens de sa doctrine défensive. Où sont les 100 000 hommes du corps d'élite motorisé préconisés par le colonel de Gaulle dans *Le Fil de l'Épée* ? Où sont les nombreux blindés français si ce n'est disséminés dans trop d'unités inadaptées à la guerre de mouvement ? Si la ligne Maginot doit empêcher l'ennemi d'attaquer la France depuis la Rhénanie et à travers le Rhin, cela suppose pourtant que l'armée française soit en mesure de vaincre les Allemands là où elle les attend, à savoir en Belgique. Or, si on célèbre à juste titre les succès d'Hannut et de Gembloux, ces derniers sont coûteux, sans lendemains et, bien qu'étant confrontées à une manœuvre de diversion, les unités d'élite françaises combattant en Belgique subissent la pression de l'adversaire. Il ne s'agit pas de gagner quelques jours, mais de stopper l'ennemi pendant des mois !

La ligne Maginot a tenu

Les Allemands n'attaquent pas frontalement la ligne Maginot le 10 mai 1940, jour du déclenchement de l'offensive de Hitler à l'Ouest. Lors de l'avance allemande vers Dunkerque, les combats pour le secteur fortifié de Maubeuge sont pourtant disputés. Le petit ouvrage de la Ferté, isolé à l'extrémité ouest de la tête de pont de Montmédy, est attaqué, lui, dès la mi-mai et il tombe dans la nuit du 18 au 19 mai (aucun survivant au sein de la garnison). Finalement, début juin, après que le front français sur la Somme et l'Aisne est percé, les Allemands sont en mesure d'encercler les forces françaises de l'Est, et donc de prendre à revers les défenses de la ligne Maginot. Le 14 juin, la 1. Armée du



coll. Alain Hohnadel

La ligne Maginot aujourd'hui

Remise partiellement en état dans les années 1950, la ligne voit sa vocation première s'estomper sous l'impulsion du général de Gaulle qui oriente l'armée française vers la force de dissuasion. À partir de la fin des années 1970 s'ouvre une ère touristique et de réhabilitation avec le concours de nombreuses associations de bénévoles. Actuellement, près de 150 000 personnes visitent chaque année un ouvrage ou une casemate Maginot.



© Matthias Huppert

général Witzleben, positionnée dans la Sarre, en profite pour les attaquer de front. Mille canons et des stukas appuient les fantassins et les sapeurs, mais les gains sont futiles et les pertes sévères. Cette « victoire » française reste sans lendemain car le soir même, les cinq régiments du 20^e corps exécutent l'ordre de repli lancé par le général Weygand. Le lendemain, le 15 juin, c'est au tour de la 7. Armée du général Dollmann d'intervenir. Les assaillants franchissent le Rhin et subissent des pertes. La percée sur Colmar est néanmoins réalisée car les troupes d'intervalles ont reçu l'ordre de se replier sur les Vosges. Mais l'ensemble de la ligne Maginot d'Alsace-Lorraine ne cède pourtant pas, livrant le combat dans des conditions désespérées. En Alsace, l'ensemble Lembach-Four à Chaux-Hochwald-Schoenenbourg, pourtant soumis à

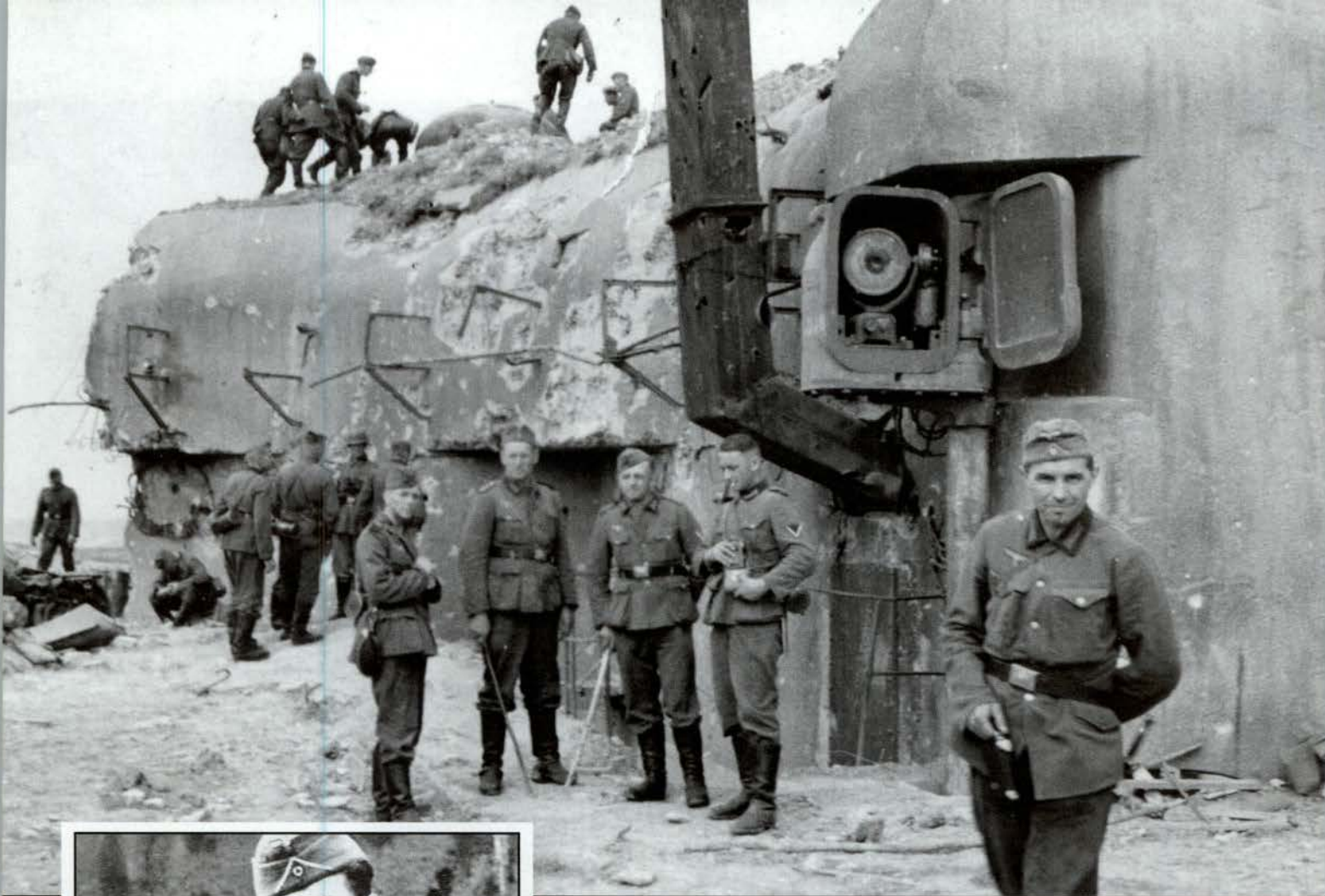


Cette photographie de l'entrée de l'ouvrage de Molvange illustre bien le climat irréaliste qui régnait fin juin 1940 sur la ligne Maginot d'Alsace-Lorraine. Alors que les troupes motorisées allemandes avaient dépassé Lyon, que d'autres unités allemandes encerclaient la ligne Maginot, les équipages des forts ne voulaient pas se rendre et, invoquant les traditions militaires, voulaient revenir en zone libre. Mais le haut commandement français en décida autrement.

Le bloc 3 de l'ouvrage de Sainte-Agnès (Alpes-Maritimes, au-dessus de Menton) est l'exemple type d'une casemate Maginot construite dans les Alpes. Cet organe comprend trois niveaux de feu : cloches cuirassées au niveau de la dalle, jumelage de mitrailleuses et mortiers de 75 mm à l'étage supérieur, puis mortiers de 81 mm au niveau inférieur. Lors des attaques italiennes, ce bloc intervint à plusieurs reprises pour dégager avec succès les avant-postes français.



photo D. Kemmel



coll. Alain Holmadel

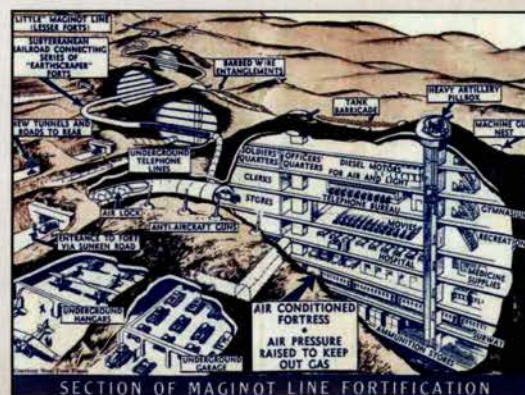
Le petit ouvrage du Welschhof est le quatrième et dernier ouvrage Maginot de Lorraine à tomber, quelques heures avant l'entrée en vigueur du cessez-le-feu. Déjà, les premiers « touristes » se pressent pour voir de près – et sans risque – la fameuse Maginotlinie.

inverse, en obligeant l'état-major à y immobiliser de trop nombreuses unités. Stratégiquement, elle a également entretenu, aussi bien dans la population française confiante dans sa muraille de béton, que chez les dirigeants du pays, un dangereux sentiment de sécurité et une grande passivité, largement incohérente avec la politique d'alliance internationale de la France et obérant la nécessité de réformer son armée. En ce sens, la ligne Maginot est naturellement devenue, dans le langage commun, le symbole d'un gâchis et d'un dangereux repliement sur soi. ■

Les Allemands ont gagné, ils ont récupéré une ligne Maginot intacte ainsi que plusieurs milliers de prisonniers supplémentaires ! En témoigne ce soldat qui exhibe fièrement un imposant trousseau de clés d'un des ouvrages livrés par le haut commandant français.

Si la ligne Maginot a bien permis d'orienter l'assaut allemand à travers la Belgique et, pour le malheur de la France, les Ardennes via le Luxembourg, elle fut inutile dans la mesure où elle ne se doublait pas d'une armée de campagne efficace et rompue à la guerre de mouvement, capable d'assurer la défense des frontières du Nord et du Nord-Est. Destinée à l'origine à tenir le front, gagner de la profondeur stratégique et permettre à l'armée française de concentrer ses forces, la ligne Maginot a obtenu l'effet

L'expression la plus parlante du mythe de la ligne Maginot, entretenu même aux États-Unis par ce dessin d'artiste publié dans le *New York Times* de mai 1940, présentant une coupe d'un ouvrage de la ligne. De la science-fiction, mais l'image d'une véritable ville enterrée et inexpugnable est restée.





Par Raphaël SCHNEIDER

Massu

du désert à la charge sur Strasbourg

Officier de l'infanterie coloniale issu d'une famille de militaires, Massu est surtout célèbre pour son rôle durant la guerre d'Algérie, mais son engagement au sein des forces françaises libres pendant la Seconde Guerre mondiale fut remarquable. Jeune capitaine, il fait partie des premiers ralliés à de Gaulle. Compagnon de la Libération, ce fidèle de l'épopée Leclerc le suivra de Zouar au Nid d'aigle, participant ainsi à la reconquête légendaire et symbolique de la capitale alsacienne.

La déclaration de guerre de 1939 voit Jacques Massu, alors âgé de 31 ans et déjà officier aguerri après plusieurs années en poste en Afrique, au commandement de la 6^e compagnie du régiment de tirailleurs sénégalais du Tchad et surtout à la tête de la subdivision du Tibesti, région perdue au nord de l'Oubangui-Chari, à la frontière avec le Niger et la Libye. Déçu de ne pas avoir participé aux combats de la campagne de France, il profite du ralliement au général de Gaulle du gouverneur Félix Éboué le 23 août pour entrer à nouveau dans le conflit.

Mais les difficultés sont immenses pour faire de troupes indigènes, et même méharistes, des unités aptes au combat moderne. Ce sera l'œuvre de Leclerc, bombardé colonel, qui parvient à s'imposer aux vieux coloniaux malgré son passé de cavalier. C'est le 15 décembre 1940 qu'a lieu la première rencontre,

glaciale, entre les deux hommes. Le nouveau commandant en chef veut s'imposer et se montre cassant. Mais ce moment difficile est aussi le point de départ d'une solide fidélité envers un grand meneur d'hommes.

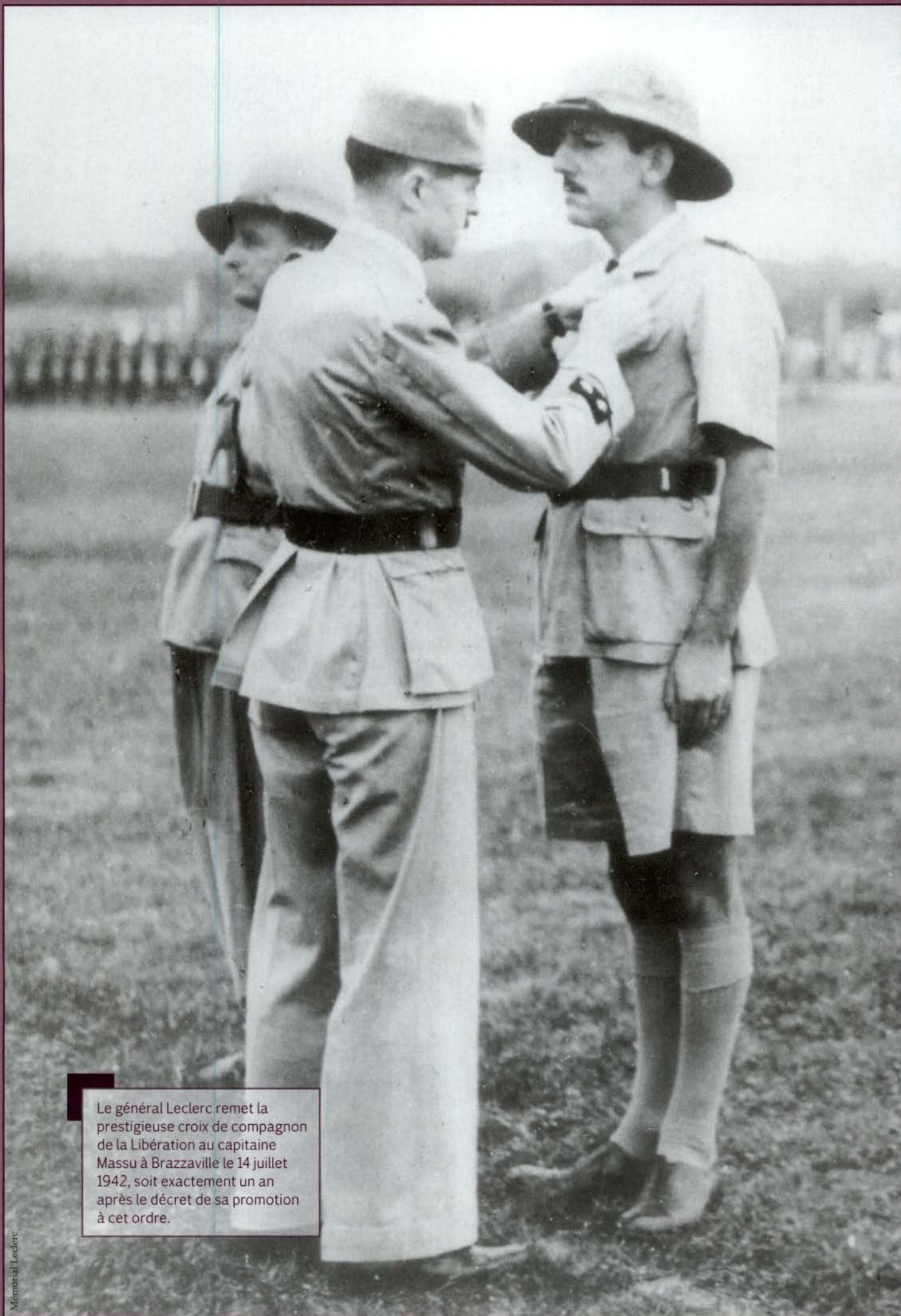
Massu fait sa première action combattante lors du raid contre Mourzouk (janvier 1941), où il est blessé. Alors capitaine, il prépare l'expédition conjointement avec le LRDG (*Long Range Desert Group*) britannique. Dix Français (pour 76 commandos anglais), dont Massu, participent à cette action au cours de laquelle son supérieur, le commandant Colonna d'Ornano, est tué. Deux ans plus tard, lors de la prise du fort, Massu rendra les hommages sur place à son compagnon, premier officier français tué en Afrique du Nord.

S'il ne fait pas partie de la légendaire expédition contre Koufra, il reçoit à Zouar le chef

de la France libre le 1^{er} mai 1941. Compagnon de la Libération, le voilà à la tête d'une compagnie motorisée, ayant délaissé ses méharis pour des véhicules divers. Il entre enfin dans la guerre moderne.

Chef du 1^{er} bataillon de marche du Tchad, il intègre la colonne Leclerc, participant à la conquête du Fezzan italien puis du Tibesti, avant que la Force L ne serve avec les Britanniques en Tunisie. C'est à nouveau un apprentissage du combat en coopération avec des troupes alliées, mais aussi, pour la première fois, contre des vétérans allemands. À l'issue de la campagne, Massu a l'honneur de faire partie de la délégation représentant l'unité lors du défilé de la victoire à Tunis.

La création de la 2^e division blindée permet au commandant Massu de prendre la tête du 2^e bataillon du prestigieux régiment de marche du Tchad (II/RMT). Il



Le général Leclerc remet la prestigieuse croix de compagnon de la Libération au capitaine Massu à Brazzaville le 14 juillet 1942, soit exactement un an après le décret de sa promotion à cet ordre.

Après les combats de Dompain, des FFI, probablement issus d'un groupe de résistants constitués à Mirecourt, paradent sur les chars Panther capturés et dûment marqués aux armes de la 2^e DB.

faut des mois d'apprentissage pour que les hommes s'adaptent au matériel américain et aux tactiques modernes du combat blindé. Après de longues semaines en Grande-Bretagne, Massu débarque enfin en France début août sur Utah Beach.

C'est alors la participation au bouclage de la poche de Falaise, puis la course vers Paris. Le 24 août, Massu prend la tête d'un des sous-groupements tactiques de De Langlade. Partant du pont de Sèvres, la colonne remonte tout le 16^e arrondissement et atteint la place de l'Étoile, non sans quelques échanges de tirs avec des postes de résistance ennemis. Les Allemands, fortement retranchés à l'hôtel *Majestic*, font alors savoir qu'ils sont prêts à se rendre, mais uniquement à une autorité militaire (pour échapper aux représailles des FFI). Massu se présente, accompagné d'un de ses hommes, le sergent-chef Dannic. À l'entrée du blockhaus de la rue La-Pérouse, le coup de feu d'un franc-tireur blesse Dannic. Massu se précipite à l'intérieur de l'hôtel et, à grands coups de « gueulante », fait se rendre seul une cinquantaine

d'Allemands et « libère » l'hôtel. La mission accomplie, Massu pourra retrouver son frère, qu'il n'a pas vu depuis le début de la guerre.

La bataille de Dompain

Les difficultés logistiques d'un étirement trop important du front, les conditions météo et les qualités d'une Wehrmacht pourtant épuisée permettent aux Allemands de se reprendre et d'établir une solide ligne défensive de la Suisse aux Pays-Bas en passant par la Lorraine. Alors que Patton peine devant Metz, Leclerc, les yeux fixés sur Strasbourg, se retrouve face à l'obstacle des Vosges.

Le 11 septembre 1944, après quelques combats, Contrexéville est libérée. L'objectif prochain, Vittel, va s'avérer plus difficile, la

reconnaissance envoyée étant stoppée par les défenseurs. Lancé en avant par de Langlade, Massu doit se faire précéder par 1 500 obus pour pouvoir traverser la ville et prendre la route de Dompain. Mais une désagréable surprise attend les Français. Massu tombe en fait sur la concentration de la 112. *Panzer-Brigade*, une unité récemment constituée, composée de plusieurs dizaines de Panther et Panzer IV, et qui se prépare à engager les flancs de Patton ! Trop faible avec son seul sous-groupement, Massu doit s'arrêter pour bivouaquer sur une crête au sud-ouest de Dompain... d'où il est chassé par de nombreuses attaques blindées. Prudent, le colonial replie ses hommes sur une position plus calme afin qu'ils se reposent avant un engagement qui s'annonce rude.



Un Panther devant les Invalides et coiffé par la tour Eiffel. Cette photo fut prise par un soldat de Massu, mais en l'occurrence le II/RMT ne combat pas sur la rive gauche, elle remonte tout le 16^e arrondissement, avec comme objectif la place de l'Étoile et l'hôtel *Majestic*, l'un des points fortifiés allemands de la capitale. Comme on peut le voir sur de nombreuses photos de chars détruits, le blindé est marqué aux armes de la 2^e DB, preuve de l'indépendance d'esprit et de la fierté des anciens FFI. Un tel marquage de trophées ne se pratiquait pas du tout, a contrario, au sein de la 1^{re} armée de De Lattre !



Tout l'esprit de la coloniale et des premiers Français libres, endurcis par les combats du Tchad et du Fezzan, transparaît sur cette photo du commandant Massu, alors en route vers la gloire, quelque part au sud de Paris le 23 ou 24 août 1944.

© FHL MPA

Les Français se lancent à l'assaut dès le lendemain, soutenus par le sous-groupe Minjonnet à droite, et surtout par l'*Air Support* américain. Les P-47 Thunderbolt font bientôt subir l'enfer aux blindés allemands, relayés par l'artillerie de la DB. Massu veut réaliser une manœuvre enveloppante par l'ouest afin de descendre sur Viéville et le cimetière de Dompierre. Les Français s'élancent mais se retrouvent face à une défense puissante et organisée, pas moins de 45 Panther se trouvant à l'intérieur et autour du village. Il faut quatre interventions aériennes pour qu'enfin les Allemands cèdent. Les Panther sont détruits les uns après

les autres par les Sherman, avant qu'une contre-attaque du second bataillon allemand (Panzer IV) ne menace directement le QG de Massu. Là encore, l'aviation, l'artillerie et l'action déterminante des *tank destroyers* font échouer au soir la tentative allemande. Après un affrontement de presque trente heures, la 112. Panzer-Brigade a cessé d'exister, près de 60 chars ennemis ont été détruits, et ce grâce à une remarquable coopération entre les troupes

au sol, l'artillerie de la 2^e DB et l'aviation tactique.

Le rôle de Massu a été déterminant ; Leclerc exulte et il ne tarit pas d'éloges pour l'ex-méhariste. À Juin, il écrit : « *Une fois de plus, beaucoup de nos types ont été très bien, en particulier Massu, l'ancien chef de poste de Zouar, qui manie maintenant avec une belle maîtrise des groupements blindés.* » À son état-major, il s'exclame : « *On a bousillé une Panzer-Brigade ! Massu est un grand chef de*

Des semi-chenillés de la 7^e compagnie du 2^e régiment de marche du Tchad, bataillon dont Massu est le commandant, en colonne dans un village de Lorraine, certainement avant l'engagement de Dompierre. Le RMT est une unité d'infanterie mécanisée et compose la force d'infanterie des GT (groupements tactiques) de la 2^e DB (un bataillon par GT).



© col Fonde

Une carrière militaire exceptionnelle

Né à Châlons-sur-Marne le 5 mai 1908, Jacques Massu est issu d'une longue lignée de militaires : arrière-petit-neveu du maréchal Ney, arrière-petit-fils de colonel, petit-fils du général Émile Massu et fils d'un lieutenant d'artillerie. C'est donc tout naturellement qu'après le Prytanée militaire il intègre Saint-Cyr. Sous-lieutenant en 1930, il est déçu par la médiocrité de l'enseignement militaire de l'époque. N'ayant pu intégrer l'aviation, il choisit la prestigieuse infanterie coloniale. Il enchaîne les commandements : 16^e régiment de tirailleurs sénégalais à Montauban et 5^e RTS à Fez, avec lequel il connaît son baptême du feu le 15 janvier 1932 dans le Tafilalet. Puis c'est le 12^e RTS à La Rochelle, la direction d'un secteur au Togo, le 41^e régiment de mitrailleurs coloniaux à Metz, le poste d'officier renseignements à Bangui et enfin le commandement de la subdivision du Tibesti, où le destin va venir le chercher.

Après la prise de Strasbourg, la 2^e DB continue à s'illustrer en Alsace et en Allemagne. Volontaire pour suivre Leclerc en Indochine contre les Japonais au sein du corps expéditionnaire français d'Extrême-Orient, Massu débarque à Saïgon après la reddition japonaise et reprend en main Hanoï. Devenu colonel, il rejoint alors les paras, le reste de sa carrière étant associé à cette arme d'élite. Il s'illustre en Algérie à la tête de la 10^e division parachutiste en remportant la bataille d'Alger, ce qui donnera lieu à une longue polémique sur l'emploi de la torture – des faits qu'il assumera totalement dans ses mémoires. Il prend également part à l'opération sur Suez avant de se retrouver englué dans la tourmente algéroise. En janvier 1960, critiquant dans la presse étrangère la politique du gouvernement, il est démis de ses fonctions, ce qui provoque la « semaine des barricades », une insurrection organisée par les partisans de l'Algérie française. Écarté, Massu est nommé gouverneur militaire de Metz, mais de Gaulle lui maintient son amitié.

Général d'armée en 1966, il prend la tête des forces françaises en Allemagne. C'est à cette occasion que le général de Gaulle vient le consulter dans son quartier général de Baden-Baden le 29 mai 1968 (c'est là que serait intervenu ce fameux échange : « *Alors Massu, toujours aussi con ?* » « *Toujours gaulliste, mon général !* »). Placé en deuxième section des officiers généraux en juillet 1969, Jacques Massu se consacre à ses

mémoires et meurt à Conflans-sur-Loing le 26 octobre 2002. Il était grand-croix de la Légion d'honneur, compagnon de la Libération et titulaire de la croix de guerre 1939-1945 avec huit citations, de la croix de guerre des TOE (théâtres d'opérations extérieurs) avec trois citations et de la croix de la valeur militaire avec deux citations.

Le chef de bataillon Massu lors de la conquête du Fezzan, début 1943. Il vient alors de prendre le commandement du bataillon de marche n° 1, après deux ans de combat au Tchad et au sud de la Lybie !

guerre ! » Que de chemin parcouru depuis les premières patrouilles dans le désert tchadien avec des camélidés...

Le 26 septembre, de Gaulle passe en revue la 2^e DB à Nancy, Massu étreignant à cette occasion ses nouveaux galons de lieutenant-colonel. Le chef du gouvernement provisoire le décore de la croix d'officier de la Légion d'honneur, privilège demandé par Leclerc car Massu n'est même pas titulaire de celle de chevalier !

Mais les combats continuent. Alors que le temps devient froid et humide, que le front stagne et que les mines font plus de victimes que les engagements, la 2^e DB reste bloquée devant la ligne bleue des Vosges. La *Vor-Vogesenstellung*, faite de tranchées continues, de champs de mines et de fossés antichars, semble solide. Les Américains veulent la passer pour enfin atteindre le Rhin. Ils demandent à Leclerc de harasser l'ennemi pendant qu'ils attaquent sur un autre point. Celui-ci décide donc de... percer !

Le but est Baccarat, centre de communication essentiel pour la Wehrmacht. La ruée des Français surprend les défenseurs. Massu couvre l'attaque à l'est et la ville tombe le 31 octobre au matin, ouvrant les Vosges aux blindés alliés. Le prochain objectif est alors possible, à portée de main pour les vétérans de la France libre : Strasbourg...

La tenue du serment de Koufra

Le 12 novembre, Massu est convoqué à l'état-major de la division. La réunion n'a qu'un ordre du jour : la libération de la capitale alsacienne. Le lieutenant-colonel se voit donner son axe de progression par les montagnes vosgiennes, au milieu des lignes ennemies.



Mémorial Leclerc



Un véhicule de la CA (compagnie d'appui) du bataillon de Massu, quelque part en Lorraine. Cette unité rassemble les mortiers et appuie les trois compagnies d'infanterie mécanisée. Les hommes prennent la pose, mitrailleuses de tous calibres prêtes à l'action.

Il prépare l'opération avec soin, comme à son habitude, prenant l'avis du lieutenant Riff, natif de la région.

Le lendemain, alors que le sol est gelé et la température proche de -6°C , l'attaque est lancée par tout le 15^e corps US. Mais le temps et la défense allemande gênent la progression. Les combats sont rudes, l'artillerie tenant une fois de plus un rôle crucial pour les deux camps. Les pertes s'accumulent, mais enfin, le 19, la *Vor-Vogesenstellung* est passée et détruite. La route de Strasbourg est ouverte.

Leclerc lance tous ses groupements en avant. Massu doit rouler vers le nord-ouest par Saint-Quirin et Abreschviller jusqu'à Rehthal puis Dabo, et cela sur des routes de montagne étroites, au milieu de forêts profondes et parmi des Allemands parfois pugnaces.

Emboscades et barrages de sapins se succèdent, ralentissant à peine l'avance du sous-groupement qui fait de plus en plus de prisonniers, simplement désarmés. Mais il faut aussi plusieurs fois réduire des poches de résistance tenues par quelques courageux défenseurs. Un bataillon de chasseurs est anéanti, quelquefois au corps-à-corps. Les carcasses de véhicules parsèment le trajet et, après avoir traversé la Sarre blanche et franchi le col de Valberg,

le carrefour de Rehthal est atteint le 20 au soir après 25 kilomètres de routes tortueuses.

Les difficultés des autres groupements amènent Leclerc à les lancer sur le même itinéraire que celui de Massu, ainsi appuyé par de Guillebon. À l'aube du 21, les blindés de Massu gravissent les pentes du Dabo tous feux allumés malgré la pluie. La position est prise à midi, une batterie étant détruite. Les Allemands n'ont pas défendu la citadelle d'Haselbourg ni posé de mines ou détruit les ponts. La victoire est complète ; l'ennemi, en fuite. Les lacets se succèdent, les chars passent difficilement les virages, quand soudain... la plaine d'Alsace apparaît enfin !



Coll M. Penet

Panther dans le centre de Lamerey (commune jouxtant Dompierre). Aujourd'hui, le monument Leclerc n'est pas à Dompierre mais à Lamerey, là où s'est situé le combat le plus important, au débouché du village. Lamerey a été durement touché par les combats du 11 et 12 septembre.



Coll Mme Thomas



Strasbourg enfin libérée ! Que de chemin parcouru depuis Zouar...
Le lieutenant-colonel Massu défile derrière Leclerc.

La place de l'Église de Dompierre le lendemain ou surlendemain des combats du 12 septembre. Le GRXV (15^e groupe d'escadron de réparation de la 2^e DB) a pris possession des lieux, et le travail ne manque pas !



Coll Mme Thomas

Le sous-groupe se rassemble à Hengwiller tandis que le reste de la division prend le contrôle du col de Saverne et libère Phalsbourg. Le 22, Massu fait la jonction avec Rouvillois vers Dettwiller, à l'est de Saverne, qui est prise dans la foulée. Les positions sont atteintes pour l'ultime chevauchée. Après quatre longues années d'attente, des milliers de kilomètres parcourus depuis le Tchad et des centaines de compagnons tombés au combat, les flèches de la cathédrale si symbolique de Strasbourg se devinent à l'horizon.

Malgré les ordres de son supérieur, le général Devers, Leclerc lâche ses hommes. Le 23, du nord au sud, Rouvillois, Massu, Cantarel, Putz et Roumiantzoff s'élancent avec leurs sous-groupements. La mission est simple : « *foncer comme des brutes* » et « *charger à mort vers le pont de Kehl* » ! Ainsi Massu

déboule sous la pluie. Ralenti par des tireurs isolés qui prélèvent un lourd tribut, mais aussi par la boue et enfin par les forts de la ligne de défense extérieure, il enrage. Quelques barrages sont anéantis, et corps et canons détruits marquent le sillage des Français qui se livrent une véritable course, aucun chef ne voulant laisser la gloire de cette libération à un autre. Mais Massu se retrouve bloqué devant le fort Kléber, et c'est le lieutenant-colonel Rouvillois (12^e cuirassé) qui parvient à se faufiler jusqu'à la cathédrale, lançant le message codé devenu célèbre : « *Tissu est dans iode* ».

Après un ultime baroud d'honneur, le général Vaterrodt, gouverneur militaire de la ville, se rend à Massu. Ce sont ainsi 750 hommes qui sortent du fort Ney — Ney dont Massu est l'arrière-petit-neveu ! Malgré les tirs sporadiques de l'artillerie allemande, la population est en liesse, tout comme les briscards de Leclerc. Ce dernier

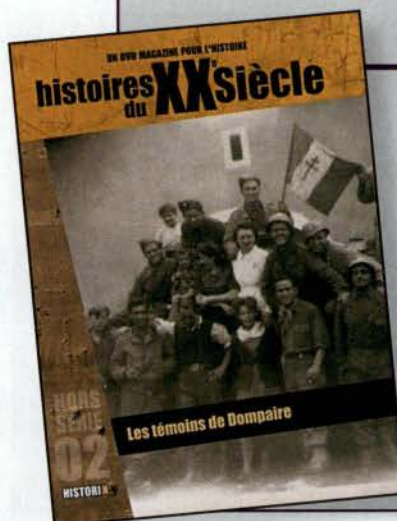
ne peut s'empêcher de s'exclamer devant Massu : « *Ce que nous avons accompli égale les plus beaux faits d'armes de l'Empire. Dans l'Histoire, on a parfois fait aussi bien, mais jamais mieux.* »

Cependant, le conflit est loin d'être achevé. L'Alsace n'est même pas entièrement libérée. Ce sont encore

six semaines de rudes combats en plein hiver, de Grussenheim à Chalampé, qui attendent les Français. En février 1945, Massu fait liaison avec la 1^{re} DB de la 1^{re} armée de De Lattre remontant de Mulhouse. Une page de gloire est tournée, mais les Allemands ne sont pas encore vaincus... ■

Pour en savoir plus

La bataille de Dompierre a fait l'objet d'un remarquable travail documentaire de la part des éditions Historik, qui ont publié plusieurs DVD sur ce sujet, rassemblant des témoignages d'habitants et de soldats des unités françaises ayant participé à ce combat, des archives filmées de la bataille, des reportages sur les blindés engagés, etc. Disponible à la vente sur le site www.historik.fr



Belle photo de groupe rassemblant les officiers du RMT avant le départ d'Angleterre. Massu se trouve au centre, au premier rang, avec à droite le colonel de Langlade, chef du GTL, la pipe à la bouche.





Par Emmanuel DUBOIS

Fallait-il fusiller Brasillach ?

Le destin d'un écrivain symbole de la collaboration des intellectuels

Robert Brasillach, écrivain, critique de cinéma et journaliste français, fut fusillé le 6 février 1945 pour avoir collaboré activement avec l'Allemagne nazie durant l'Occupation. La peine capitale infligée à ce personnage symbolique, condamné à l'issue d'un procès hâtif, fait encore l'objet d'un vif débat.

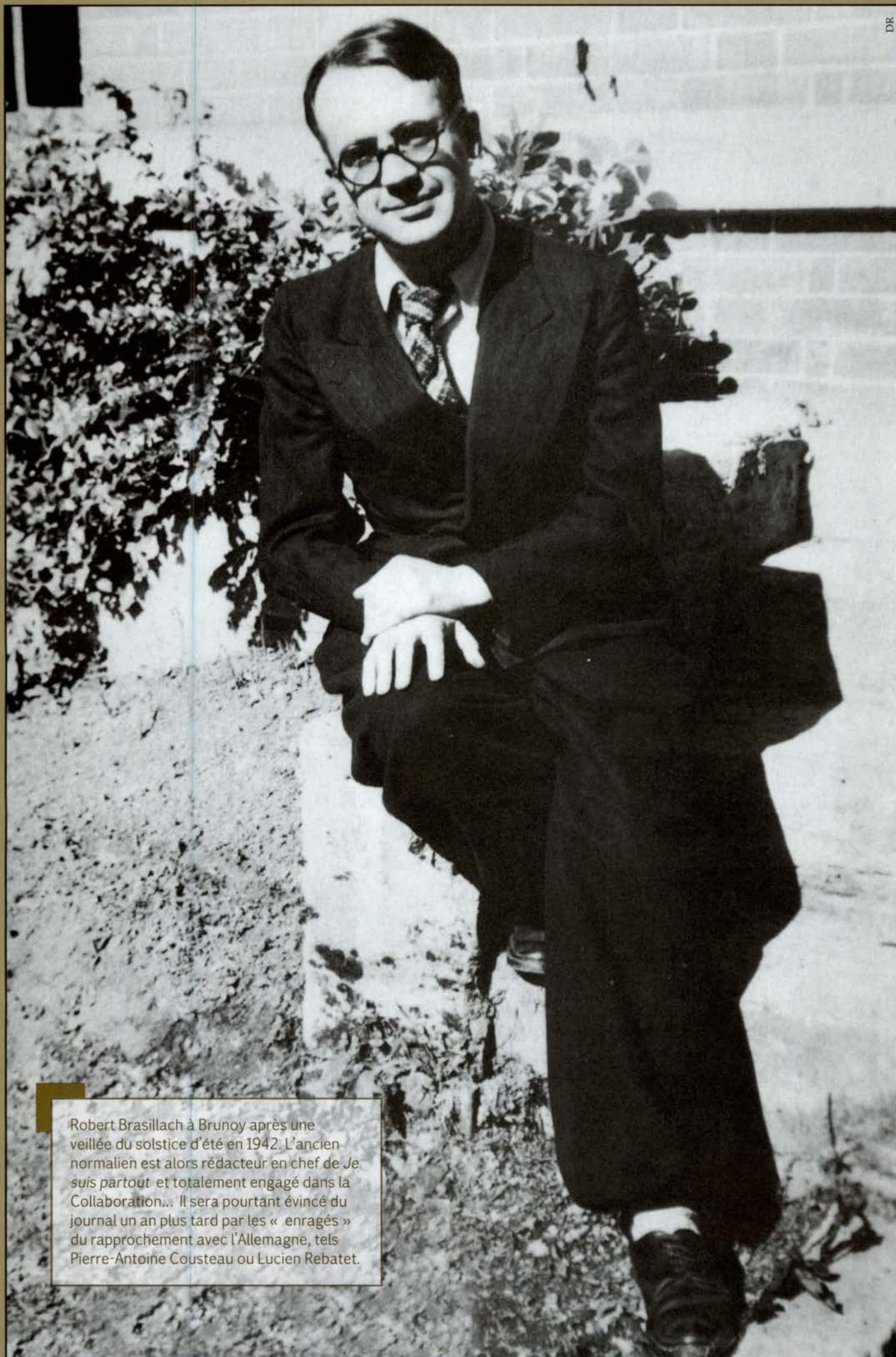
Robert Brasillach est le fils d'un officier, le lieutenant Arthémile Brasillach.

Robert vient au monde le 31 mars 1909 et n'a que 5 ans lorsque son père meurt pour la France au Maroc,

lors d'un engagement contre des tribus insoumises à Khénifra, en novembre 1914. La famille Brasillach, qui compte sa mère Marguerite et sa sœur Suzanne, quitte alors le Maroc pour Perpignan, où Marguerite Brasillach épouse par la suite en secondes noces le Dr Paul Maugis. Opposé à cette union, le jeune Robert écrit une lettre d'insultes au médecin. Cette verve épistolaire deviendra coutumière du futur écrivain. À 16 ans, il part pour



Le 20 décembre 1936, Robert Brasillach, déjà considéré comme un intellectuel « fasciste », donne une conférence présidée par Charles Maurras, figure tutélaire de l'extrême droite. Maurras condamnera la réapparition en 1941 de *Je suis partout*, dont Brasillach assure la rédaction en chef depuis 1937, ce qui séparera les deux hommes. Pour le vieux militant nationaliste, poursuivre la revue après la défaite de la France est une trahison.



Robert Brasillach à Brunoy après une veillée du solstice d'été en 1942. L'ancien normalien est alors rédacteur en chef de *Je suis partout* et totalement engagé dans la Collaboration... Il sera pourtant évincé du journal un an plus tard par les « enragés » du rapprochement avec l'Allemagne, tels Pierre-Antoine Cousteau ou Lucien Rebatet.

Paris pour étudier au lycée Louis-le-Grand. C'est là que la formation philosophique de Brasillach commence réellement. Il y rencontre notamment Maurice Bardèche, son futur frère en écriture.

Un intellectuel marqué à droite

En 1928, Brasillach est à l'École normale supérieure, où se forme l'élite intellectuelle du pays. On ne manque pas d'y souligner son statut de pupille de la nation, du fait de la mort de son père au champ d'honneur. Cela lui donne également droit à un défraiement total pour sa scolarité. Il y parfait ses connaissances et aptitudes littéraires et s'intéresse à la poésie et au cinéma. Il évolue dans un milieu de droite conservatrice et se rapproche de l'Action française.

Très vite, il se fait remarquer comme un critique talentueux mais acerbe, capable d'assassiner verbalement ses opposants. Il prend également la direction d'une revue étudiante à tendance fasciste, affichant un nationalisme et un antisémitisme profonds et sans appel. Il restera fidèle à ses convictions durant toutes les années 1930 et la guerre, ce que l'on ne manquera pas de lui rappeler lors de son procès. Comme tant d'autres à l'époque, il ne voue guère de sympathie aux institutions républicaines et à la démocratie. Seulement, lui l'écrit dans chacun de ses textes.

Sorti de Normale, il entreprend une carrière d'écrivain et de critique de cinéma. Il publie notamment *Le Procès de Jeanne d'Arc* en 1932, où il dénonce un procès injuste et expéditif. Puis, en 1935, avec son ami Maurice Bardèche (devenu

son beau-frère), il coécrit *Histoire du cinéma*, considéré comme l'un des premiers ouvrages sérieux du genre en France. Son livre de 1939, *Les Sept Couleurs*, le place parmi les favoris pour recevoir le prix Goncourt, mais il le rate de peu. On considère sa prose comme agile, empreinte de références littéraires et d'un vocabulaire bien manié, mais ses histoires sont banales et témoignent d'un romantisme étouffant. Critique littéraire et de cinéma dur et même insultant, Brasillach ne propose dans ses propres œuvres que des fictions convenues et molles...

Malgré tout, le jeune auteur se fait remarquer tant à droite qu'à gauche, et en 1937 il devient rédacteur en chef de l'hebdomadaire *Je suis*



Une fête donnée chez Robert Brasillach, rue Lecourbe, le 7 mars 1936. Critique de théâtre et de cinéma, Brasillach, comme Drieu la Rochelle – autre écrivain collaborateur, en photo ci-dessus –, est un membre important de la vie parisienne et intellectuelle dans les années d'avant-guerre. Mais il n'a pas le charme ni le goût pour les femmes de l'auteur de *Gilles*... Brasillach est le deuxième à partir de la gauche, avec Maurice Bardèche (portant lui aussi des lunettes) à ses côtés.

Sur la plage du Canet en 1929. Trop jeune pour combattre pendant la Grande Guerre, l'expérience du combat se limitera pour Brasillach à la mobilisation sur la ligne Maginot et à quelques mois de captivité. Il n'a d'ailleurs pas le physique d'un homme de terrain, mais il montrera lors de son procès qu'il ne manque pas de courage.

partout, journal antiparlementaire, maurassien, et qui tend ouvertement vers le fascisme à l'approche de la guerre. C'est également en 1937 que Brasillach publie *100 heures avec Hitler*, suite à une visite au congrès de Nuremberg cette année-là. Il y décrit la séduction du nazisme, tout en étant quelque peu critique sur le régime et sa portée. Il admire Hitler jusqu'à un certain point, mais ne veut pas du nazisme tel quel en France. Il juge que la France doit instaurer son propre système fasciste, comme l'ont fait l'Italie, l'Allemagne et l'Espagne. Il voit l'Allemagne de Hitler comme « une forteresse magique » et aimerait que la France en devienne une également, à sa manière.



Les unes de *Je suis partout*

Hebdomadaire d'actualité d'inspiration fortement maurassienne avant-guerre, *Je suis partout* vire franchement fasciste et antisémite, entre autres sous la direction de Brasillach, à partir de 1936. Après l'éviction de ce dernier en 1943,



le titre se rapproche encore plus de l'Allemagne et de la ligne préconisée par les « nationaux-révolutionnaires » jusqu'au-boutistes (Déat, Doriot). Le dernier numéro est publié le 16 août 1944.

La guerre : mobilisation puis collaboration

Brasillach est mobilisé en 1939 et part au front sur la ligne Maginot. Il voit peu d'action, mais est fait prisonnier de guerre et est envoyé en Allemagne, à Warburg. Cette expérience va renforcer son admiration pour ce pays, sa haine de la démocratie et son antisémitisme. Ses lettres envoyées à sa sœur et à Bardèche en témoignent. Il recommence à publier dans *Je suis partout* en mars 1941, alors qu'il est encore prisonnier, les Allemands le laissant envoyer ses articles ; de par leur nature, ils ne peuvent nuire à l'occupant, au contraire ! Brasillach soutient le régime de Vichy, Pétain et la Révolution nationale. Il encourage la collaboration et demande une législation plus stricte contre les Juifs. Peu après, il retourne à Paris pour reprendre les rênes de son hebdomadaire.

Ses écrits sous l'Occupation sont empreints d'un rejet catégorique de la République et de ses valeurs. Comme Vichy, il condamne ce système pour la défaite de la France et prône le fascisme et le nationalisme français comme seuls obstacles à l'annihilation. Il entend travailler main dans la main avec l'Allemagne, nation la plus puissante d'Europe, mais sans se faire assimiler par elle. La France et l'Allemagne doivent être des sœurs pour Brasillach, elles ne devraient pas avoir à s'affronter, mais compter l'une sur l'autre. Elles ont des ennemis communs et doivent lutter ensemble contre eux pour vaincre.

Les Juifs, les communistes et les républicains, tels sont les ennemis pour Brasillach. Dans un article de 1941, qu'il signe du sobriquet « L'Ubiquiste », il proclame « la guerre des rats ». Ces « rats » sont en fait les Juifs, qui dévorent la cité et y répandent maladies

et malheurs. Ils se font passer pour des chats (les bons) pour ne pas être exterminés, mais la ruse ne saurait durer. Tels sont les subterfuges littéraires de Brasillach pour encourager ses lecteurs à la haine contre les Juifs et à leur persécution. La triste radicalisation du régime de Vichy contre les Juifs témoigne également de cela. À ce titre, la responsabilité de l'écrivain peut être retenue, et elle le sera.

Brasillach se présente comme un collaborateur actif, et non comme un homme subissant l'Occupation. Il utilise *Je suis partout* comme une tribune pour se faire entendre et ne revient jamais sur ses propos. Les rares qui osent s'opposer à lui subissent son courroux, qu'il affûte sans cesse. *Je suis partout* voit ses tirages augmenter tout au long de la guerre, passant de 150 000 exemplaires en 1941 à 300 000 en 1944, faisant de la revue l'un des principaux journaux français. Malgré tout, la rédaction

subit une véritable crise interne en 1943, lors du conflit qui oppose Brasillach, toujours rédacteur en chef, à Lucien Rebatet, un jeune collaborateur à la verve encore plus acérée.

L'antisémitisme de Rebatet est en effet incroyablement violent, tant dans ses articles que dans ses ouvrages. Il revendique, notamment dans son livre *Les Décombres*, un nationalisme plus implacable encore que celui de Brasillach et tourne en ridicule les nationalistes qu'il juge trop mous, tels les « séniles » qui dirigent l'Action française. Devant l'avancée alliée et l'inéluctable défaite allemande, deux camps se forment au sein du journal : les vichystes, attachés à préserver la France, et les pro-Allemands. Brasillach se range dans la première catégorie, jugeant à raison la cause allemande perdue. Il défend l'idéal d'un État français fort, uni, souverain, mais demande à ce que l'on cesse de parler de la

Visite de Doriot à la LVF sur le front russe, accompagné des journalistes Robert Brasillach et Claude Jeantet. On aperçoit en arrière-plan une automitrailleuse française Panhard réutilisée par l'armée allemande. Juin 1943, photo prise à Belinichi, Biélorussie.



future victoire allemande, la sachant impossible. Il perd pourtant cette guerre interne et quitte le journal en août 1943.

Le procès

Un an plus tard, en août 1944, Paris est à la portée des Alliés. Effrayé, Brasillach se cache en attendant de décider quoi faire. Sa mère et son beau-père sont arrêtés par les FFI et interrogés. On veut trouver cet écrivain collaborateur, ce traître à la patrie. Le ton du procès est donné avant même qu'il ne soit engagé. Après un mois d'hésitation, Brasillach se présente à la préfecture de police pour se rendre. Dans l'intervalle, son ami Bardèche* a également été arrêté, mais pour peu de temps. Brasillach est incarcéré à Noisy, puis à Fresnes. Ironiquement, cette période de sa vie, loin du chaos extérieur, sera l'occasion de trouver une certaine sérénité, comme il l'explique dans son journal. L'écrivain se prépare pour les interrogatoires, ajuste son verbe et ses arguments. Jacques Isorni, futur avocat de Pétain, l'assiste pour préparer sa défense.

Le lieutenant Robert Brasillach de retour de captivité en Allemagne en avril 1941. Il reprend immédiatement la rédaction en chef de *Je suis partout*.

Pour l'accusation et pour une bonne partie de l'opinion, avide de vengeance, Brasillach symbolise la trahison absolue, le talent français au service de l'ennemi ; « intelligence avec l'ennemi » selon le terme officiel. De Gaulle a estimé que plus on a de talent, plus sa responsabilité est grande, aggravant le cas de Brasillach. Marcel Reboul, le procureur, l'accuse non seulement d'avoir servi Vichy, mais aussi de « germanophilie outrée ». Il utilise notamment les lettres de Brasillach, dont une écrite à Lucien Rebatet** où il proclame être « germanophile et français ». Maître Isorni utilise également cette lettre pour défendre son client, mettant l'accent sur la deuxième partie de la phrase... C'est une confrontation rhétorique de haut niveau.

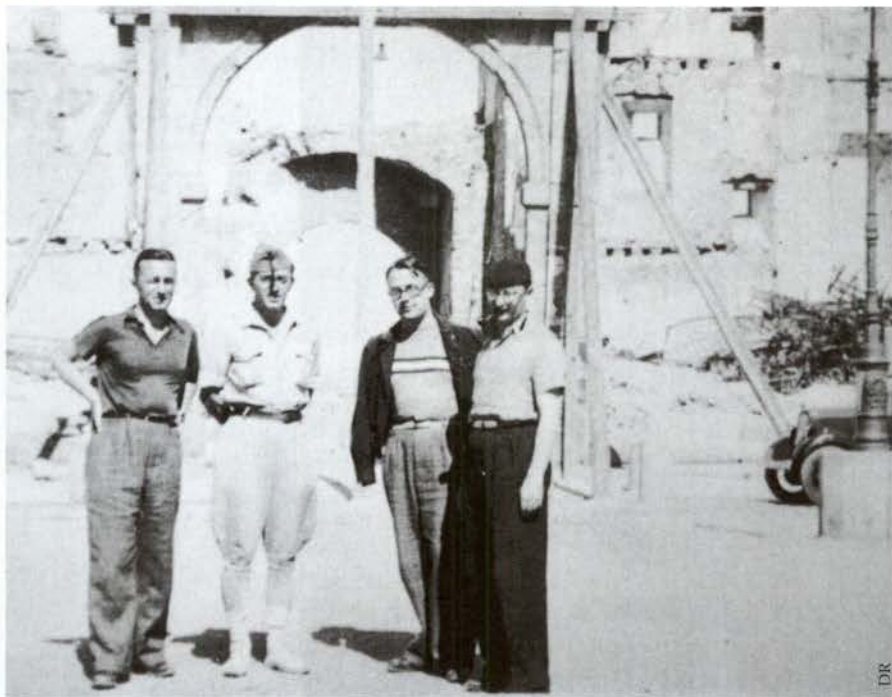
Le procès est d'une brièveté et d'une intensité égales. Il commence le 19 janvier 1945 à 13h00 et se termine le soir même, à 18h00. Aucun témoin n'est appelé ;



Brasillach prend en charge une bonne partie de sa défense. Il s'exprime comme un élève de Normale devant un jury d'examen. Alors que Maître Reboul le fustige et présente des dizaines de citations antisémites et antirépublicaines issues de ses articles, Brasillach clame le droit de chacun de s'exprimer et, le cas échéant, de se tromper. Si Maurras, autre incriminé célèbre, se déclarera innocent de ce dont on l'accuse, Brasillach, lui, ne bronche pas, il fait face, suscitant une certaine admiration. Il n'a que 36 ans quand il est jugé mais en paraît davantage, de par son calme et sa culture. Il rappelle au tribunal qu'il n'a jamais été membre d'un

Conférence de *Je suis Partout* à Magic City le 3 mars 1942. À la tribune, Pierre-Antoine Cousteau ; on aperçoit Brasillach à la table en arrière-plan avec ses petites lunettes rondes.





Maurice, Cousteau et Brasillach, « envoyés spéciaux » de *Je suis partout* dans les ruines de Tolède en juillet 1938, en pleine guerre civile espagnole. L'hebdomadaire est alors évidemment engagé à fond derrière le camp nationaliste.

et qui a honni la République, doit mourir. Brasillach subit donc un procès expéditif, dénoncé par de nombreux magistrats après les faits et encore aujourd'hui.

Verdict et exécution

Au soir du procès, après vingt minutes de délibération, Brasillach est condamné à mort. Suite à cette nouvelle, un regroupement d'auteurs parmi lesquels Jean Cocteau, Colette, Arthur Honegger, Maurice de Vlaminck, Jean Anouilh, François Mauriac, Albert Camus, Marcel Aymé et d'autres signent une

parti politique, qu'il n'a jamais exercé de fonction administrative, qu'il n'a fait qu'écrire librement ce qu'il pensait. Malgré tout, il est accusé de haute trahison et encourt la peine de mort.

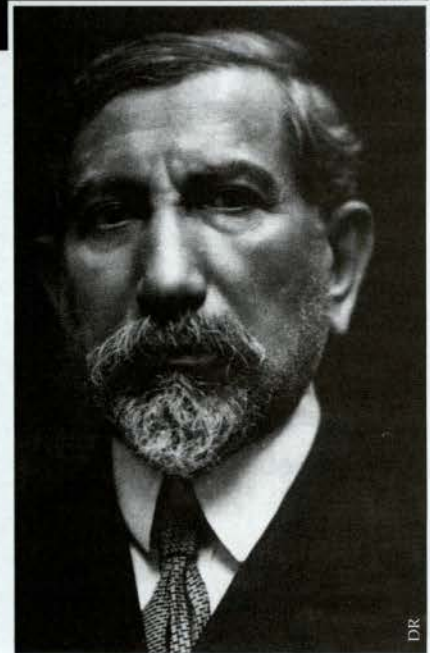
Le procureur Reboul, utilisant habilement le talent de l'auteur contre lui, souligne les qualités littéraires de Brasillach, son sens de l'analyse et de la critique, les invoquant comme facteurs aggravants de son comportement. Il savait ce qu'il faisait et encourageait les Français à trahir leurs valeurs. Maître Isorni, désarmé par un tel réquisitoire, fonde également sa plaidoirie sur le talent de Brasillach. Au final, il ne fait que renforcer le dossier de l'accusation.

Durant ces six heures de procès, Brasillach devient le symbole des intellectuels français qui ont trahi. Il est jeune, doué, connu et ne dément rien. Il est la cible parfaite pour faire passer un message clair à toute la nation. Cet homme de l'élite, normalien de surcroît, doit payer pour les fautes d'une génération, d'un système. Ses propres actions

deviennent presque secondaires : on veut non seulement faire un exemple, mais remettre les compteurs à zéro. L'élite qui a fauté, celle qui a collaboré



Robert Brasillach le jour de son procès, le 19 janvier 1945. Le procès durera seulement une journée et la décision de fusiller l'accusé sera prise en une vingtaine de minutes.



Dans les jours qui suivent le procès, plusieurs écrivains, dont Camus, François Mauriac, ou Jean Anouilh (ci-dessus, de gauche à droite) tentent d'obtenir la grâce de Brasillach. Mauriac, que de Gaulle tient particulièrement en estime, rencontre même le général mais ce dernier se refuse à commuer la peine prononcée. Cette décision lui sera fortement reprochée, d'autres collaborateurs, moins brillants et plus engagés dans l'action, échappant eux à la mort. Maurras (ci-contre), l'un des maîtres à penser de Brasillach, sera condamné pour « intelligence avec l'ennemi » à la simple dégradation nationale.

pétition pour demander la grâce de Brasillach. Ils ne sont pas entendus. De Gaulle ne le gracie pas. Les motifs du Général n'ont jamais été dévoilés. Pour certains, de Gaulle se devait de donner des gages aux communistes, qui demandaient l'exécution de Brasillach ; pour d'autres, il souhaitait réellement la mort de l'écrivain, considérant son influence et la violence de ses écrits. Quoi qu'il en soit, il maintient la décision du tribunal, et Brasillach est fusillé au fort de Montrouge le 6 février 1945.

Les conditions du procès de Brasillach constituent l'une des principales dérives du système judiciaire de la Libération. Si personne ne peut nier sa collaboration active et la teneur incroyablement haineuse et agressive de ses propos, les circonstances dans lesquelles il fut jugé n'étaient pas dignes des institutions de la justice française. Ce procès, achevé en un temps record, en pleine période de purge, sans aucun témoin requis, où le verdict fut rendu en un éclair, n'eut pas pour objet de rendre justice ou d'établir des faits, mais bien de

condamner à mort un homme pour ses propos et ce qu'il incarnait. Que Brasillach eût mérité la mort est une opinion à laquelle chacun est libre de se rallier, mais fallait-il pour autant que la justice française s'abaisse à ce procès bâclé et à cette condamnation expéditive ?

Il serait vain et grotesque de vouloir réhabiliter Brasillach. Ses idées sont, malgré tout ce qui a été dit par ses partisans, porteuses d'un message répréhensible par tout État de droit. Mais il serait tout autant saugrenu de tenir son procès pour juste et équitable. En janvier 2011, l'avocat général Philippe Bilger a publié un ouvrage qui revisite en détail le déroulement du procès Brasillach

(20 minutes pour la mort), restituant cette décision de justice dans le contexte particulier de l'épuration. Condamné et fusillé à la hâte, Brasillach, intellectuel totalement engagé – et ce, bien avant la guerre – dans la collaboration et la fascisme, a indéniablement payé pour certains, et en tout cas pour avoir été le symbole d'une certaine classe d'intellectuels. ■

Maurice Bardèche, ami d'étude et de lettres de Brasillach, ne sera que peu inquiété après la guerre, car son activité de collaborateur resta modeste, malgré quelques articles dans *Je suis partout*. En revanche, il fit preuve d'une activité débridée dans l'immédiat après-guerre, se faisant connaître pour ses écrits fascistes. Un collaborateur d'après-guerre...

Lucien Rebatet, également condamné à mort en 1946 pour les mêmes chefs d'accusation que Brasillach, sera gracié en 1947 par Vincent Auriol, peine commuée en travaux forcés à perpétuité. Libéré en 1952, il reprendra alors son activité de critique et d'écrivain.

Pearl Harbor

7 décembre 1941

Le 7 décembre dernier a été fêté le 70^e anniversaire de l'attaque sur Pearl Harbor, l'un des tournants de la Seconde Guerre mondiale et un événement historique qui a profondément affecté la mémoire du peuple américain. À l'occasion de la publication par les éditions Pierre de Taillac d'un ouvrage rassemblant de nombreuses photographies inédites sur Pearl Harbor, nous vous proposons un portfolio rappelant cette funeste journée.

Des soldats et des marins observent l'*USS California* s'échouant lentement dans les hauts-fonds de Pearl Harbor, tandis que l'équipage est évacué au plus vite. Renfloué quelques jours tard et réparé pratiquement de toutes pièces, l'*USS California* participera activement aux batailles de 1944 et 1945 dans le Pacifique.



Par **Théophile Monnier**

Soixante-dix ans après, le souvenir du « jour d'infamie »



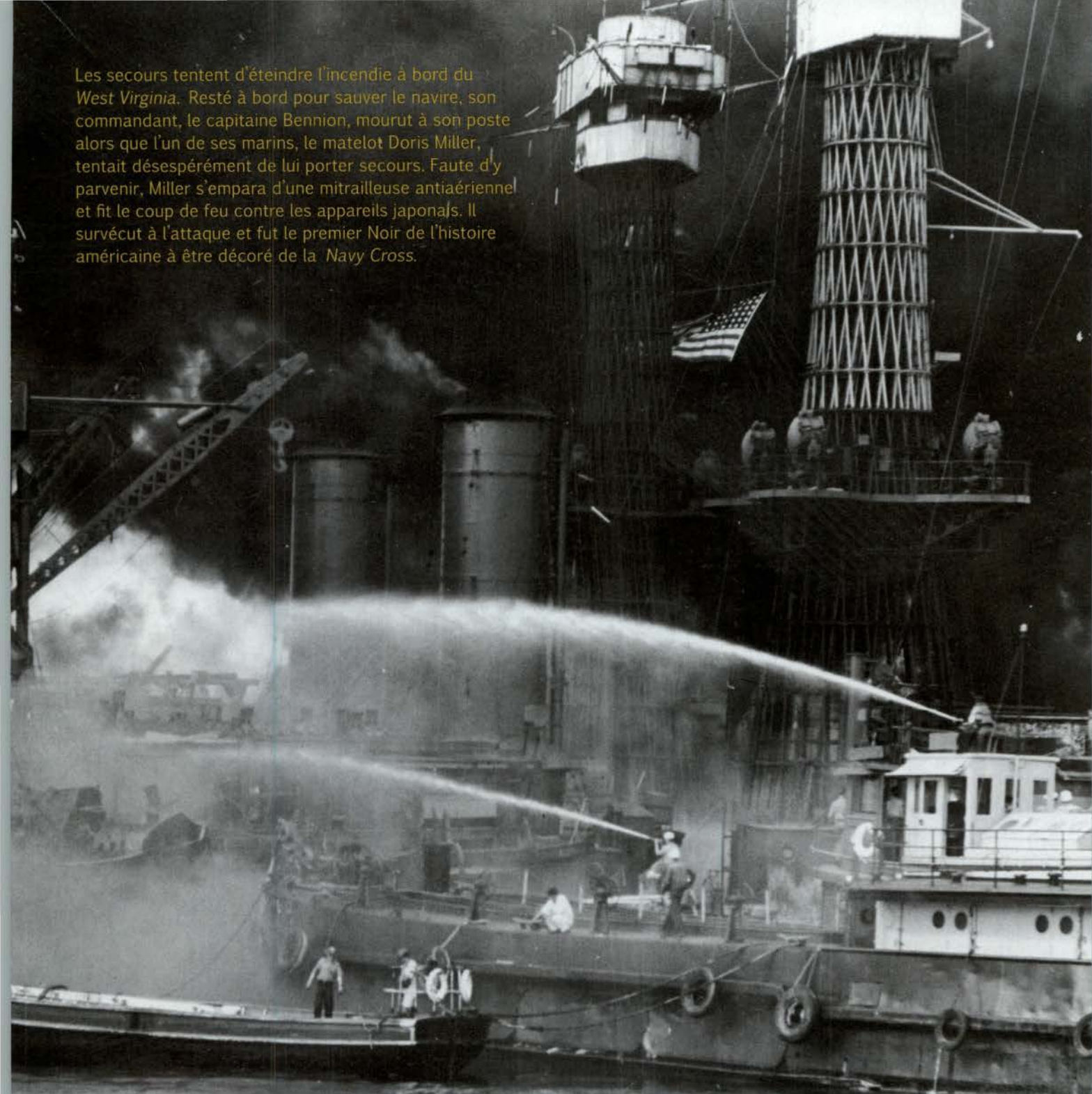
Si le cadre général de l'attaque japonaise sur la grande base américaine de Pearl Harbor, à Hawaï, est connu, le déroulement exact de cette attaque surprise reste à peine croyable. Comment les Japonais ont-ils pu frapper un objectif situé à 5 000 km de leurs côtes, en faisant traverser la moitié du Pacifique à une flotte de six porte-avions et presque 30 navires, sans être détectés ? De leur côté, les Américains, qui ont « cassé » les codes diplomatiques japonais depuis 1938, savent pertinemment qu'ils vont être attaqués, mais ni où, ni comment. Pearl Harbor semble totalement hors de portée et, comme souvent en temps de guerre, une succession incroyable de coïncidences et de maladrances va permettre aux Japonais de mettre leur plan à exécution et de le réaliser pratiquement à la perfection.

Si les pertes américaines à Pearl Harbor sont très limitées à l'échelle de la Seconde Guerre mondiale (3 581 tués, blessés et disparus, dont 1 177 morts sur le seul cuirassé *Arizona* suite à l'explosion de la soute à munitions !), les répercussions de cet événement sont cataclysmiques et mondiales.

Les Américains entrent dans la guerre avec toute leur puissance industrielle et démographique, décidant conjointement avec la Grande-Bretagne d'une stratégie « *Germany first* », c'est-à-dire abattre l'Allemagne nazie avant de se focaliser totalement contre le Japon... et aussi pour empêcher les Soviétiques de gagner seuls la guerre en Europe !



Les secours tentent d'éteindre l'incendie à bord du *West Virginia*. Resté à bord pour sauver le navire, son commandant, le capitaine Bennion, mourut à son poste alors que l'un de ses marins, le matelot Doris Miller, tentait désespérément de lui porter secours. Faute d'y parvenir, Miller s'empara d'une mitrailleuse antiaérienne et fit le coup de feu contre les appareils japonais. Il survécut à l'attaque et fut le premier Noir de l'histoire américaine à être décoré de la *Navy Cross*.



Le *West Virginia* et le *Maryland* en flammes. Comme 19 autres cuirassés, ces deux navires se trouvaient à quai au moment de l'attaque, ce dimanche matin. Le *West Virginia* fut atteint par six torpilles en quelques instants, puis frappé par deux bombes larguées par des avions japonais.



L'Allemagne, quant à elle, déclare la guerre aux États-Unis, et ce non par fidélité envers son allié japonais ou par fanatisme hitlérien, mais pour frapper le plus fort et le plus vite possible les lignes de ravitaillement navales américano-britanniques, parvenant presque à remporter la bataille de l'Atlantique en 1942, avec des conséquences terribles pour la Grande-Bretagne.

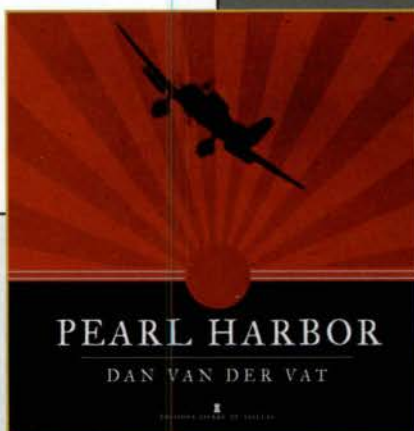
Enfin, le Japon ne sera plus en mesure de frapper l'URSS dans le dos, ce qui soulage indéniablement les Soviétiques d'une redoutable épée de Damoclès, malgré les signaux envoyés en ce sens par les Japonais eux-mêmes.

Comme on peut le découvrir par ces photos, abondamment diffusées dans toute l'Amérique du Nord et en Europe, Pearl Harbor est probablement le premier événement de guerre aussi largement médiatisé, livrant toute la brutalité de l'attaque à une nation jusqu'alors pacifiste et qu'il faut maintenant préparer au conflit. Les images de l'agression de Pearl Harbor permettront aux dirigeants de Washington de retourner en quelques jours seulement l'opinion américaine, c'est-à-dire une population de 130 millions d'habitants, très indépendante, traversée par de multiples courants et même quelques sympathies nationales. Comme toute crise, Pearl Harbor sera avant tout l'occasion de souder la société américaine autour d'un projet commun, et c'est aussi cet événement qui a été commémoré le 7 décembre dernier dans les « eaux de perles » d'Oahu, l'autre nom de Pearl Harbor... ■



Cette extraordinaire photographie, prise depuis un bombardier japonais, permet de découvrir l'ensemble de la rade de Pearl Harbor alors que l'attaque est en train de se dérouler. On distingue plusieurs appareils nippons au-dessus de Ford Island. « L'allée des cuirassiers », avec ses navires impeccablement alignés, sera le tombeau de la flotte américaine du Pacifique.





Pearl Harbor, une histoire illustrée

Rassemblant de nombreux témoignages et surtout un nombre impressionnant de clichés et illustrations de grande qualité, cet ouvrage, déjà publié en version anglaise en 2001, est ici proposé en version française par les éditions Pierre de Taillac. On y découvre en détail tout le contexte et le déroulement de l'attaque sur Pearl Harbor, mais également les conséquences stratégiques de cette journée. De très belles photos récentes du site complètent le livre.

Par Dan van der Vat,
éditions Pierre de Taillac, 170 pages, 35 €



L'USS Arizona en flammes, bien après l'explosion fatale de sa soute à munitions. L'équipage de ce navire paiera le plus lourd tribut lors de l'attaque. Touché dès le début des combats par plusieurs bombes et torpilles, le navire explose dans une gigantesque boule de feu à 8h06 précises, lorsqu'une bombe pénètre l'avant du navire jusqu'à la soute. En un instant, plus de 1100 marins alors à bord perdent la vie, sur les 1400 présents. L'USS Arizona avait été mis en service en 1910. C'était l'un des plus anciens navires de la flotte américaine. Son épave, irrécupérable, est restée sur les hauts-fonds de la rade de Pearl Harbor, en témoignage de cette journée. C'est l'un des plus importants sites mémoriaux des États-Unis, de nombreuses cérémonies étant organisées à partir de la plate-forme mise en place dans les années 1960 à cette fin.

1945

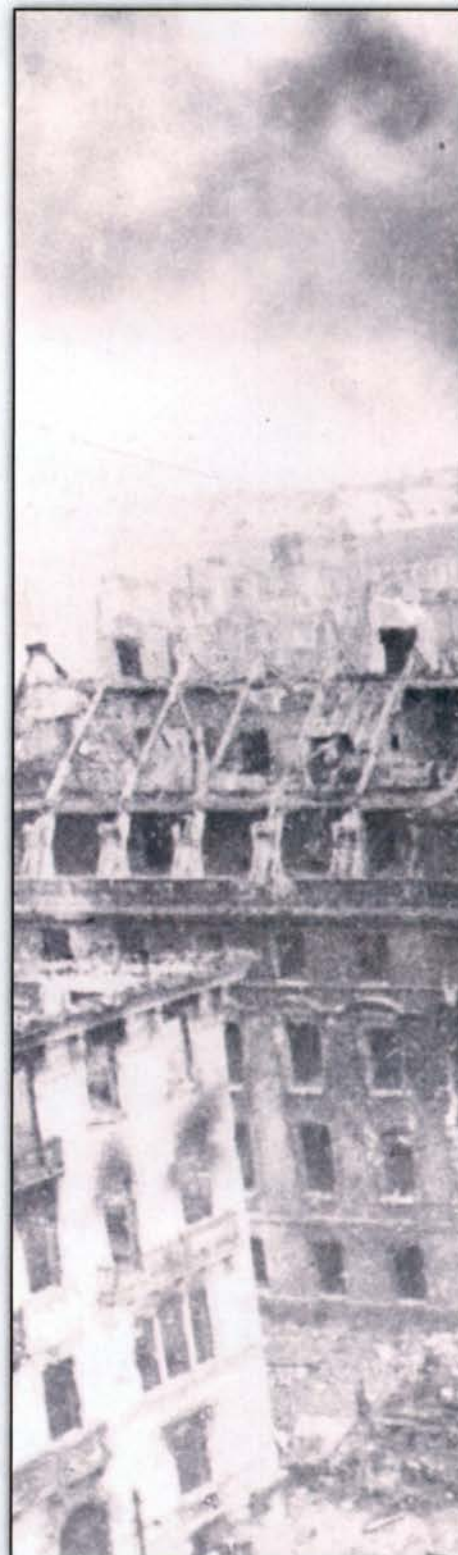
Allemagne, année zéro

En 1945, une catastrophique défaite menace l'Allemagne. En refusant la capitulation, le Reich choisit l'autodestruction. C'est une fin dans l'horreur à une échelle jamais atteinte dans l'Histoire que s'apprêtent à vivre les Allemands.

De leur côté, les états-majors alliés et soviétiques s'attendent à ce que la Wehrmacht jette tout ce qui lui reste pour mener ses dernières batailles. Le comportement de la population civile est en outre une inconnue et la chute du III^e Reich ne marquera pas pour autant la fin des hostilités. Il faudra se battre contre les derniers fanatiques, qui ne manqueront pas de frapper dans le dos. Il est donc primordial que l'Allemagne comprenne tout le sens de sa défaite. Il ne s'agira pas de rééditer le traité de 1918. Il n'y aura pas de négociation avec les nazis, et l'Allemagne devra capituler sans condition. À Londres, à Washington, à Paris, et encore plus à Moscou, négocier avec Hitler, Himmler, Goebbels ou Göring n'est pas envisageable. Les généraux de la Wehrmacht ? Ils ont été sous Weimar et ils sont encore en 1944 les représentants de la caste militaire prussienne qui a mis Hitler sur le pavois. Pour autant, du point de vue de la coalition alliée, la capitulation sans condition ne veut pas dire la destruction de l'Allemagne, même s'ils sont nombreux à la souhaiter. Cela signifie avoir les mains libres, mais sans agir en barbares. L'Allemagne doit rester dans le concert des nations d'Europe, car comme le dit Churchill, « *nous sommes liés par nos propres consciences à la civilisation* ».

Par un effet ricochet, la capitulation sans condition offre aux propagandistes allemands un bénéfice qu'ils n'attendaient pas. Goebbels exhorte le peuple à se battre pour sa survie ou à être écrasé sous les chenilles soviétiques. Au bord du gouffre, l'Allemagne doit triompher car elle est, d'un point de vue racial, la matrice de l'humanité. C'est la seule issue pour elle. Le Führer ne le sait que trop bien. Durant l'hiver 1944-1945, il rumine ses propres mots sur la « force de la volonté » en sachant pertinemment que tout est perdu. Mais Hitler est un joueur et un jusqu'au-boutiste. Armes miracles et coup de théâtre de la guerre de Sept Ans — à la mort de la tsarine Élisabeth, son successeur, Pierre III, avait ordonné le repli de ses troupes, pourtant à Berlin — maintiennent le peuple allemand dans l'espoir que le Reich triomphera. D'un point de vue militaire, le massacre des civils allemands par les Soviétiques à Nemmersdorf va être un véritable électrochoc. Contrairement à ce que l'on a longtemps pensé, l'armée allemande va retrouver sa cohésion, une incroyable résilience et une très grande capacité à tuer.

Pour l'idéologue Hitler, l'Allemagne n'a pas d'autre choix que de mener un ultime combat apocalyptique. L'armée s'aligne sur ce radicalisme suicidaire. 1918 semble alors appartenir à une autre époque, où le sens des réalités guidait encore les généraux allemands. En 1945, ces derniers se bercent d'illusions. Dans un extraordinaire élan autodestructeur, ils défient les Alliés pour livrer la bataille finale. Ils précipitent ainsi l'Allemagne au fond du gouffre et accélèrent la fin d'un monde. ■



La fin d'un monde

Cette célèbre photo d'un soldat soviétique brandissant le drapeau rouge sur le Reichstag à Berlin symbolise la victoire totale de l'URSS sur son ennemi mortel. Le drapeau est planté une première fois le 30 avril de nuit mais cette photo est prise le 2 mai par Yevgeny Khaldei lors d'une reconstitution. L'image sera plusieurs fois retouchée avant sa publication le 13 mai (ajout de fumée notamment, et gommage des montres portées au poignet par les soldats).





Par Boris LAURENT

Entre le marteau soviétique et l'enclume américaine

L'invasion de l'Allemagne

« Une victoire de nos ennemis conduira sans aucun doute au bolchevisme en Europe. Tout le monde doit comprendre et comprendra ce que ce bolchevisme veut dire pour l'Allemagne. Ce n'est pas une question de changement dans l'État, comme autrefois. Cela concerne l'existence de la substance [raciale, NDLR] elle-même. Les substances sont soit préservées soit éliminées. La préservation est notre but. L'élimination pourrait détruire une race, possiblement pour toujours. »

Adolf Hitler, 28 décembre 1944.

Quatre-vingt six jours après avoir posé le pied en Normandie, les Américains traversent la rivière Our — à cheval sur la Belgique, le Luxembourg et l'Allemagne — et foulent le sol allemand. Aucune unité ennemie ne vient leur barrer le passage. Le général Hodges, chef de la 1^{re} armée US, est informé que les Alliés viennent enfin de percer la frontière du Reich.

La Heimat en danger

Le 12 septembre 1944, la 28^e division US traverse l'Our à son tour et entre dans le village allemand de Sevenig. Le même jour, les Sherman de la 3^e division blindée entrent à Rötgen avant de s'arrêter devant la

ligne Siegfried. Cette percée sans combattre fera la une du *New York Times* : « La première ville allemande à tomber ». Et le journaliste de préciser : « Les Allemands souhaitent la bienvenue à leurs envahisseurs. »

Le général Hodges croyait que ses troupes étaient les premières à entrer sur le sol allemand, mais en réalité elles ont été précédées par les Russes. À l'Est, après avoir annihilé le groupe d'armées Centre lors de l'opération « Bagration » (22 juin 1944), les Soviétiques se battent sur la frontière du Reich. Le maréchal Joukov informe Staline qu'il est urgent d'envahir la Prusse-Orientale pour disposer d'un tremplin idéal afin de lancer la ruée vers Berlin tout en empêchant les Allemands de se regrouper et

d'organiser leur défense, mais aussi, d'un point de vue idéologique, pour abattre le bastion du militarisme prussien. Staline refuse, arguant que les priorités sont la Pologne et les Balkans. Mais le 17 août, une patrouille soviétique franchit brièvement la frontière à Stallupönen, devenant de fait la première unité alliée à entrer dans le sanctuaire allemand.

Après deux longs mois d'attente, le 16 octobre, le général Tcherniakhovski lance son 3^e Front de Biélorussie à travers le Niémen près de Goldap et s'enfonce en Prusse-Orientale, avec pour mission de détruire les formations allemandes autour d'Insterburg et de Tilsit puis de dégager la voie vers Königsberg. Cette belle occasion sera gâchée par



DR

Prusse-Orientale, novembre 1944. Des soldats de la Wehrmacht et des combattants du *Volkssturm* attendent l'arrivée des Soviétiques, non sans une appréhension visible. À partir de la fin 1943, la priorité est donnée au front de l'Ouest. L'Ostheer doit se débrouiller avec des effectifs dans un état catastrophique et des moyens limités.

Que faire de l'Allemagne ?

Alors que les Américains entrent en territoire allemand, à Londres, l'EAC (*European Advisory Commission*) ne chôme pas. Cet organisme, créé en 1943 puis confirmé dans ses statuts lors de la conférence de Téhéran (28 novembre-1^{er} décembre de la même année), doit préparer l'après-guerre. Il est composé du Britannique Sir William Strang, de l'Américain John Winant et du Soviétique Fedor Gusev. Le 12 septembre 1944, l'EAC statue que l'Allemagne sera ramenée dans ses frontières de 1937 et qu'elle sera découpée en trois zones d'occupation. Berlin sera gérée par une administration militaire interalliée – zone est aux Soviétiques, zone nord-ouest aux Britanniques et zone sud-ouest aux Américains. En réalité, ce sont les Britanniques, sans en informer les Américains, qui proposent de mettre Berlin au cœur de la zone d'occupation soviétique ! Les Français ne sont pas encore dans le jeu.

Manche, alors que les Soviétiques sont encore à plus de 1 000 km des industries de Haute-Silésie. Aussi, dès le 4 novembre, tout ce qui devait partir à l'Est est envoyé à l'Ouest : matériel dont les panzers dernière génération, unités blindées à haute valeur combattive comme la *Leibstandarte SS Adolf Hitler*... Le Führer estime qu'il est inutile de brûler des unités mobiles (*Panzerdivisionen* et *Panzer grenadierdivisionen*) face au rouleau compresseur soviétique et sur un très large front. Hitler le sait, depuis

la 25^e brigade de tanks de la Garde (2^e corps blindé de la Garde), qui va commettre une erreur tactique lourde de conséquences pour la suite des opérations et, surtout, se compromettre dans un massacre épouvantable à Nemmersdorf.

Face au péril soviétique, Hitler regarde... à l'Ouest

Depuis novembre 1943, le Führer tourne le dos à l'Est. Pourquoi un tel revirement alors que l'ennemi mortel se rapproche dangereusement des frontières orientales de l'Allemagne ? Hitler donne un élément de réponse : « *Le danger à l'Est demeure, mais voilà qu'un danger encore plus grand se dessine à l'Ouest : le débarquement anglo-saxon ! À l'Est, la profondeur de l'espace permet, à la rigueur, de céder du terrain y compris à grande échelle sans pour autant mettre en péril de mort le centre vital de l'Allemagne. Il en va autrement à l'Ouest ! Ici, l'ennemi viendrait à réussir une large pénétration de nos défenses que les conséquences en seraient incalculables à court terme (...).* »

Cette préoccupation de Hitler vire à l'obsession, et pour cause : la région industrielle de la Ruhr n'est qu'à 300 kilomètres de la

Situation du III^e Reich au 1^{er} janvier 1945



D'après Davy Lopez in Jean Lopez, Berlin, les offensives géantes de l'Armée rouge, Economica, 2009.

Koursk, les chances de reprendre l'initiative à l'Est sont nulles. Il décide donc de tout miser sur un nouveau coup de dés, et c'est à l'Ouest qu'il croit en avoir la possibilité.

Les Ardennes, la dernière chance

Hitler l'affirme en octobre et il le redira en novembre : tant qu'il vivra, la guerre se poursuivra et il n'y aura pas de négociation avec les Alliés. Depuis août 1944, il prépare un coup pour reprendre l'initiative à l'Ouest. Il confie à Speer son inquiétude : *« Si cela ne fonctionne pas, je ne vois pas la possibilité de conclure la guerre de manière favorable. »* Le général Guderian, chef de l'OKH (responsable du front de l'Est) objecte que le danger le plus mortel est à l'Est. Il soumet à Hitler un rapport pour contrer l'Armée rouge : établir un sanctuaire en multipliant les lignes fortifiées ; garder une



En septembre 1944, les Américains pénètrent en territoire allemand dans la région d'Aix-la-Chapelle avant d'être violemment repoussés. Il faudra cinq semaines aux troupes US pour reprendre la ville et six mois pour pousser jusqu'à Cologne.

réserve opérationnelle très mobile pour se diriger sur les points critiques entre le Rhin et la Vistule ; des milliers de chars et de chasseurs de chars, 70 000 fantassins, 120 000 soldats des unités de panzers...

Guderian perd complètement le sens des réalités, car le Reich n'est plus en mesure de fournir de telles forces. Hitler, lui, garde le cap. L'attaque traversera les Ardennes et foncera droit sur le port d'Anvers,



Passage en revue des nouvelles recrues en Prusse-Orientale, durant l'automne 1944. À l'été 1944, l'Allemagne a connu les taux de pertes les plus élevés de son histoire (589 425 de juin à août !). Le Reich impose la mobilisation générale des travailleurs ; Luftwaffe et Kriegsmarine doivent fournir des fantassins à l'armée de terre.

Le 14 septembre 1944, l'Armée rouge déclenche une puissante offensive, rejette les Allemands hors des pays baltes et pousse jusqu'à Memel, isolant complètement le groupe d'armées Nord en Courlande.

coupera le 21^e groupe d'armées britannique et les 1^{re} et 9^e armées américaines qui seront encerclées et annihilées, après quoi les panzers seront expédiés à l'Est pour contrer l'offensive soviétique.



Dès le mois de janvier 1944, suite à la décision de Hitler de donner la priorité à l'Ouest, les meilleures unités motorisées et blindées sont retirées du front oriental et expédiées vers l'Ouest : la *Leibstandarte SS Adolf Hitler* (photo), la *SS Das Reich*, mais aussi des *Panzerdivisionen* de la Wehrmacht.

Guderian s'alarme : les moyens engagés pour l'offensive dans les Ardennes affaiblissent d'autant l'*Ostheer*, déjà exténuée. Cette stratégie est trop risquée. C'est un quitte ou double. Il tente alors de convaincre Hitler d'évacuer le groupe d'armées Nord (16^e et 18^e armées) isolé en Courlande depuis le 8 octobre et de l'utiliser comme réserve opérationnelle sur le front de l'Est. Hitler refuse

catégoriquement. Pourquoi le Führer tient-il à garder ces forces non négligeables — 500 000 hommes, 510 panzers et *Sturmgeschütze* — en Courlande alors que le front oriental cédera à la première attaque soviétique ? La stratégie de Hitler repose sur l'idée d'une immense tenaille. Une fois les Alliés battus à l'Ouest, il faudra expédier les unités blindées sur la Vistule pour lancer l'assaut. Au même moment, les forces allemandes en Courlande déclencheront une attaque pour écraser les Soviétiques dans la tenaille. Ce plan est chimérique, d'autant que les Russes sont déjà aux portes de la Prusse-Orientale.

Nemmersdorf et le raidissement de la Wehrmacht

Tôt le matin du 21 octobre 1944, la brume qui s'est abattue sur Nemmersdorf, en Prusse-Orientale, est déchirée par les blindés de la 25^e brigade de tanks de la Garde soviétique qui foncent vers Gumbinnen. La population a commencé à fuir vers l'ouest avec des unités de la Wehrmacht. Près du village de Nemmersdorf, chevaux et chariots encombrant le pont qui enjambe l'Angerapp, mais les T-34 écrasent sous leurs chenilles tout ce qui est sur leur passage avant de s'arrêter dans le village. La plupart des 637 habitants ont déjà fui, mais ceux qui sont restés vont vivre un

véritable cauchemar. Au lieu de percer jusqu'à la Baltique, le corps de tanks reste sur place et se livre à des actes d'une barbarie inouïe. Tous les habitants sont purement et simplement massacrés, mutilés, les femmes sont violées avant d'être abattues et les enfants ne sont pas épargnés.

Au même moment, les Allemands profitent de l'absence de mouvements ennemis pour prendre sa pointe en tenaille. La 4^e armée expédie sur les ailes adverses la

Le général Guderian (à gauche), chef d'état-major de l'OKH depuis juillet 1944, comprend mal le revirement stratégique de Hitler. Il tente de le convaincre plusieurs fois de la nécessité de renforcer de toute urgence le front oriental, notamment avec des unités de panzers.





Le général Jodl (à droite) refuse que des moyens soient alloués au front de l'Est. D'après Guderian, Jodl comme Hitler évaluent très mal l'urgence de la situation parce que les deux hommes sont originaires « de régions situées loin des zones menacées ». Jusqu'au renvoi de Guderian fin mars, Jodl et Keitel (OKW) mettront des bâtons dans les roues de l'OKH.

Face aux pertes énormes subies par la Wehrmacht à l'Est, le *Gauleiter* de Prusse-Orientale, Erich Koch, propose la constitution d'une milice pour stopper les Soviétiques. Hitler signe un décret le 25 septembre 1944 portant sur la création du *Volkssturm*.

5^e *Panzerdivision*, la brigade *Führer Grenadier* et la *Panzerdivision Hermann Göring*. Le 23 octobre, les deux pinces de la tenaille font leur jonction dans le dos de la 25^e brigade de tanks de la Garde soviétique. Surpris par une telle attaque, qu'il croyait impossible compte tenu de l'état moral déplorable de l'*Ostheer*, Tcherniakhovski laisse son unité mourir dans le « chaudron » et fait reculer le reste de ses troupes. Le bilan est très lourd : 16 819 tués et environ 1 000 tanks détruits. Staline, angoissé à l'idée de revivre le désastre de Tannenberg (été 1914), va attendre presque trois mois avant de relancer les opérations.

En quelques jours, des photos du charnier sont expédiées à Berlin, au ministère de la Propagande de Goebbels, qui va en inonder les journaux. La situation est tellement désespérée qu'il ne suffit plus au ministre de lever une armée civile, le *Volkssturm* (tempête du peuple) : il faut maintenant terrifier les Allemands pour renforcer leur capacité de résistance. Le peuple se battra par crainte de la défaite et des massacres perpétrés par les « hordes asiatiques et bolcheviques ».

Surtout, Nemmersdorf est la seule localité à avoir été reprise par la Wehrmacht. L'historien allemand Karl-Heinz Frieser a parlé à juste titre d'un « effet Nemmersdorf ». Cet événement militaire va raidir l'armée allemande en général et l'*Ostheer* en particulier. Le moral,



en berne au début de l'automne 1944, cède la place à un farouche esprit de résistance. Le peuple aussi resserre les rangs derrière son Führer. Les Soviétiques, bien plus que les Américains, paieront le prix fort pour pénétrer au cœur du sanctuaire germanique et hisser le drapeau rouge sur le *Reichstag*.

Saigner les Alliés à l'Ouest

Le 10 novembre, les forces prévues pour l'offensive dans les Ardennes se regroupent. Nom de code : « *Wacht am Rhein* » (garde sur le Rhin) — rebaptisé en décembre « *Herbstnebel* » (brouillard d'automne). Model,

commandant du groupe d'armées B, et Manteuffel, commandant de la 5^e *Panzerarmee*, protestent, arguant que les objectifs sont trop grands et trop éloignés. Mais Hitler ne dévie pas : « *Pas de demi-solution !* » Il estime que le moment est bien choisi pour déclencher son offensive. La 9^e armée US butte sur Aix-la-Chapelle. La 1^{re} armée US est quant à elle enlisée dans les terribles combats de la forêt de Hürtgen. Cette bataille, épouvantable pour les Américains, dure de septembre 1944 à février 1945. Ernest Hemingway, alors correspondant de guerre, décrit l'affrontement comme « un nouveau *Passchendaele* », référence à la bataille d'Ypres,

Une offensive qui arrange bien Staline

Comme le redoutait Guderian, lorsque la Wehrmacht frappe dans les Ardennes le 16 décembre, l'Ostheer sur la Vistule est sans réserve face à la masse des unités soviétiques... qui ne bougent pas. Pourquoi Staline ne saisit-il pas cette magnifique opportunité de porter un coup décisif à une armée fragilisée, qui lui permettrait sans le moindre doute d'écourter la guerre ? Comme il l'avait fait en août 1944 en laissant les Polonais et les Allemands s'entretuer durant l'insurrection de Varsovie, le Vojd veut patienter le temps que les Américains et les Allemands s'épuisent ; l'Armée rouge n'ira que plus vite dans la grande course qui l'opposera à l'US Army. D'autre part, échaudé par la très mauvaise gestion des opérations en Prusse-Orientale, Staline reste prudent et préfère attendre que ses généraux aient peaufiné jusqu'aux moindres détails leurs plans d'attaque avant de sonner l'hallali.

de juillet à novembre 1917. Les Américains cumulent entre 33 000 et 55 000 pertes pour des gains très limités. Hitler et Goebbels pensent que les populations alliées vont se lasser et que l'alliance qu'ils considèrent contre-nature entre Roosevelt, Churchill et Staline va se fissurer puis se disloquer.

Le 12 décembre, Hitler réunit tous les responsables et leur tient un discours fleuve sur la victoire prochaine du Reich : Guderian, Model, Manteuffel, Rundstedt,

Dietrich pour la SS, les généraux de divisions, tous sont présents pour écouter le Führer. Chacun comprend qu'à ce moment il n'y a plus d'autre option et qu'un dernier coup de dés peut retourner une situation désespérée. Ils se bercent d'illusions. De fait, l'offensive des Ardennes n'a aucune chance d'aboutir à un retournement durable, tout simplement parce que l'Allemagne n'a plus les capacités industrielles et économiques pour soutenir un tel effort.

Entre le 10 septembre 1944 et le 10 février 1945, les Américains s'enlisent dans des combats meurtriers dans la forêt de Hürtgen, non loin d'Aix-la-Chapelle. Hitler pense que c'est le bon moment pour lancer l'offensive des Ardennes et saper le moral des populations alliées.



Prévue pour être déclenchée en novembre, l'offensive des Ardennes est repoussée au 10 puis au 16 décembre 1944. Dès le 20 décembre, les généraux allemands comprennent que l'opération a échoué.

Échec à l'Ouest

Le 16 décembre, les Allemands déclenchent l'offensive sur 100 km de front et perforent les premières lignes américaines, totalement surprises. Hitler exulte, mais au bout de quelques jours il sait que sa tentative est en train d'échouer. Le 23 décembre à peine, Model dit à Speer que l'offensive est en échec. Guderian notera lui-même que dès le 24, tout le monde avait bien compris que c'était terminé à l'Ouest. Avec 600 à 700 panzers hors de combat, les réserves en blindés ont été brûlées dans les Ardennes, alors que les Soviétiques massent quantités d'hommes et de matériel à l'Est. Malgré les appels de Guderian, Hitler envoie de puissantes unités blindées (notamment de la Waffen-SS) en Hongrie au lieu de les expédier sur la Vistule. Pourquoi ne pas renforcer le front de l'Est, qui va bientôt devoir encaisser l'attaque de 225 divisions et 24 corps blindés soviétiques ? Hitler veut simplement laisser les



Durant le massacre de Nemmersdorf, en Prusse-Orientale, la Wehrmacht déclenche une contre-attaque qui détruit un corps blindé soviétique et reprend même le village. Ce double événement va regonfler le moral des Allemands.

Soviétiques entrer dans le Reich en espérant que la peur d'autres Nemmersdorf force le peuple à se battre jusqu'à la mort. D'autre part, avec l'offensive des Ardennes, il espère lasser les populations alliées par un coup psychologique contre ses ennemis de l'Ouest, qu'il pense plus « fragiles » que le Russe.

Le Führer s'accroche à cette idée d'usure morale de l'adversaire et lance l'opération « Nordwind » dans les Vosges et en Alsace le

21 décembre (l'offensive s'arrête le 3 janvier). Le 1^{er} janvier, Hitler déclenche l'opération « Bodenplatte ». Plus d'un millier d'avions attaquent les bases américaines dans les Pays-Bas, la Belgique et la France. Résultats : entre 150 et 500 avions alliés sont détruits au sol selon les estimations, mais les Allemands y laissent 300 des leurs et 232 pilotes qui ne seront pas remplacés. L'échec est total.

Le 16 janvier 1945, le Führer quitte l'Adlerhorst pour le bunker situé sous la chancellerie, à Berlin. Il n'en sortira plus. Après l'échec des Ardennes, Hitler, très déprimé, admet que la guerre est perdue, attribuant les échecs militaires aux traîtres et couards qui l'entourent. D'après son officier de liaison pour la Luftwaffe, Nicolaus von Below, le Führer ne pense qu'à la manière de terminer la guerre. « *Nous ne capitulerons pas* » répète-t-il inlassablement. « *Jamais. Nous irons jusqu'au bout, nous chuterons. Mais nous entraînerons le monde avec nous.* » À l'Ouest, la Wehrmacht tiendra encore quelques semaines, jusqu'en mars. Mais comme l'avait prédit Guderian, c'est à l'Est que la catastrophe est imminente... ■

Que faire face à la puissante Armée rouge ? Sous la supervision d'officiers de la Wehrmacht, des paysans de Prusse-Orientale creusent des fossés antichars. La plupart d'entre eux seront enrôlés dans le Volkssturm. Mal commandés, mal armés et sans expérience, certains réussiront pourtant l'impossible, mais au prix de pertes très élevées.





Par Boris LAURENT

Le dernier hiver

La course de la Vistule à l'Oder Janvier-février 1945

« Ne vous laissez pas embarquer dans des escarmouches, tournez les points de résistance, ne vous arrêtez pas dans les villes, avancez dans la profondeur opérative (...). »

Général I. Koniev, 10 janvier 1945, in Jean Lopez, *Berlin, les offensives géantes de l'Armée rouge*, Economica, 2009, p. 151

« La conviction que la victoire des Soviétiques conduirait à l'extinction du peuple allemand et de chaque individu est le sentiment général qui domine au sein de la population. »

Rapport des services de propagande allemands, 24 janvier 1945.

Le 12 janvier 1945, les Soviétiques assènent un coup terrible à l'Allemagne. En quelques semaines, la Prusse-Orientale, l'est du Brandebourg, la Silésie et ses industries lourdes sont perdus. La Wehrmacht est saignée à blanc et les civils fuient dans la panique générale. En quinze jours, les tanks soviétiques parcourent 500 à 600 km jusqu'à l'Oder, dernière barrière naturelle avant Berlin.

Un rapport de force inégal

Lorsque les Russes déclenchent leur assaut, l'Ostheer n'a tout simplement plus les moyens de renverser le cours des événements. Sur l'ensemble du front de l'Est,

l'armée allemande est inférieure en tout. Sur la Vistule, l'Ostheer aligne la 9^e armée, la 4^e armée de panzers et la 17^e armée (groupe d'armées A, général Harpe). En Prusse-Orientale, le groupe d'armées Centre (reformé après sa destruction durant l'été 1944), commandé par le général Reinhardt, est composé de la 3^e armée de panzers et des 2^e et 4^e armées. Harpe et Reinhardt disposent en tout de 400 000 et 580 000 hommes et de 2 000 panzers. Les 120 000 soldats supplémentaires du Volkssturm ne doivent pas faire illusion. Si beaucoup de ces hommes trop jeunes ou trop vieux (classes 20-60 ans puis 16-20 ans !) pour se battre montreront une réelle combativité —notamment lors du siège de

Breslau— le Volkssturm n'aura pas véritablement de poids militaire.

En face, les 1^{er} Front de Biélorussie (Joukov) et 1^{er} Front d'Ukraine (Koniev) rassemblent 2,25 millions d'hommes, 6 500 tanks, 32 000 canons et plus de 4 500 avions. L'objectif est de forcer le passage sur l'Oder et de foncer sur Breslau, Poznań et la Silésie avant de préparer l'assaut sur Berlin. Plus au nord, le 3^e Front de Biélorussie de Tcherniakhovski doit traverser la Prusse-Orientale et foncer sur Königsberg tandis que le 2^e Front de Biélorussie de Rokossovski doit se tailler un boulevard vers le nord-ouest et la Baltique. Ces forces représentent 1,7 millions d'hommes, 3 300 tanks, 28 000 canons et 3 000 avions. Leur objectif est de couper la Prusse-



À la veille de l'assaut soviétique, l'Allemagne est en état de survie. Le Volkssturm compte entre 350 000 et 400 000 appelés. Les hommes, entre 16 et 60 ans, sont armés avec du matériel de « seconde main » exceptés les redoutables Panzerfaust. Leur formation est en outre limitée (deux à quatre semaines seulement). Beaucoup d'entre eux désertent avant ou juste après leur premier combat.

Orientale du reste de l'Allemagne et de détruire les forces allemandes coincées dans ce chaudron.

Hitler sourd aux appels de Guderian

Au moment où le Reich va devoir encaisser l'attaque la plus cataclysmique de son histoire, Hitler concentre tous les pouvoirs entre ses mains. Le moindre mouvement de troupe doit être validé par le Führer. Aucun mécanisme ne permet de lui retirer le commandement suprême et de stopper une guerre perdue d'avance. Guderian tente plusieurs fois de faire entendre raison à son chef. Le 9 janvier, chiffres à l'appui, il plaide en faveur d'un renforcement immédiat du front de l'Est. Hitler balaye tout d'un revers de la main, arguant que c'est un « énorme bluff ». Himmler, présent ce jour-là, affirme à Guderian que rien ne se passera à l'Est ! À force d'insistance, Guderian obtient le transfert de quatre divisions que le Führer décide d'expédier... en

Hongrie, où une bataille d'attrition fait rage. Sous la pression d'Albert Speer, ministre de l'Armement, Hitler a dépêché la 6^e armée SS « en pompier » pour protéger les puits de pétrole hongrois.

Dans leurs mémoires d'après-guerre, les généraux allemands imputeront les catastrophes militaires au manque de vision stratégique de Hitler et à l'inconstance de son commandement. Pourtant, ils sont nombreux à lui témoigner un soutien inconditionnel. En mars 1944, tous les maréchaux du Reich lui ont réaffirmé leur loyauté indéfectible. En 1945, peu plaident en faveur d'une défense stratégique rationnelle et personne n'ose évoquer une capitulation. Les demandes répétées de Guderian pour le transfert des troupes de l'Ouest vers l'Est ou encore de Courlande vers le Reich via la Baltique sont chimériques. Et malgré la certitude que ses armées seront détruites sur la Vistule, le général, résigné, ne donnera jamais l'ordre de reculer pour établir de nouvelles lignes de défense.



Préparation d'un Iliouchine Il-2 Sturmovik. Le bombardement tactique repose quasi-exclusivement sur ce redoutable appareil qui peut embarquer 600 kilos de bombes antichars. En cas de poursuite, l'Il-2 peut compter sur des grenades AG-2 équipées de parachutes et qui explosent à une centaine de mètres derrière l'avion.



De novembre 1944 à janvier 1945, l'Ostheer (armée allemande à l'Est) bénéficie d'une relative accalmie. Beaucoup, à l'instar du Führer, pense que les Soviétiques bluffent et n'attaqueront pas. Pourtant, le 12 janvier 1945, l'Armée rouge déclenche un assaut cataclysmique.

DR

Le coup de massue soviétique

Le 12 janvier 1945, à 5h30, le 1^{er} Front d'Ukraine de Koniev déclenche un véritable « tonnerre roulant » sur la 4^e armée de panzers : 300 pièces d'artillerie au kilomètre ! En trois heures, les deux lignes de défense allemandes sont perforées.

L'infanterie soviétique progresse en bon ordre, appuyée par les canons automoteurs SU-76 et 85. Les

positions défensives germaniques sont nettoyées aux lance-flammes et à la grenade, puis une seconde salve d'artillerie déchiquette le dispositif arrière. À midi, le QG de la 4^e armée de panzers est totalement détruit ; plus aucun ordre ne parvient aux différentes unités. Koniev lâche alors ses armées de tanks pour une percée éclair. À la fin de la journée, le 1^{er} Front d'Ukraine s'est enfoncé de 20 km sur un front de 40 km.

L'assaut russe est un véritable choc. Les trois divisions d'infanterie du XXXXVIII^e *Panzerkorps* qui font face à la tête de pont soviétique ont cessé d'exister. Les 16^e et 17^e *Panzerdivisionen* (XXIV^e *Panzerkorps*), pourtant en réserve opérationnelle, sont débordées avant même qu'elles n'aient reçu l'ordre de contre-attaquer ; l'art opératif soviétique vient de montrer sa formidable capacité à disloquer le système adverse. Dès le 14, les Soviétiques exploitent leur percée sous la protection d'une aviation omniprésente. Le 19 janvier, Cracovie tombe sans résistance alors que la 17^e armée a entamé sa retraite pour protéger la Haute-Silésie et ses industries, indispensables à l'effort de guerre allemand.



Le 13 janvier, Koniev lance ses armées de tanks au sud de Varsovie et surprend les unités allemandes sur la ligne de front autant que les généraux de l'OKH. Le puissant XXIV^e *Panzerkorps* ne peut rien pour stopper les Soviétiques.

Le 21 janvier, le 2^e Front de Biélorussie de Rokossovski progresse vers Eylau puis atteint la Baltique coupant les armées allemandes de Prusse-Orientale en deux.



Février 1945, région de Stettin en Poméranie. Un chef de groupe indique le positionnement à prendre à de jeunes recrues. Le jeune soldat de gauche est armé d'une grenade à manche dernier modèle avec allumeur sur la tête de grenade.



Le 14 janvier, à 8h30, Joukov entre en lice ; 53 000 tonnes d'obus seront tirées ! La terre tremble, tout est dévasté et les premiers champs de mines sont soulevés par les impacts. En fin de matinée, le 1^{er} Front de Biélorussie pousse à partir de ses têtes de pont sur la Vistule en direction de Varsovie, Lodz et Poznań, voie principale vers Berlin. L'assaut est brutal et très rapide. Les Allemands déclenchent de vaines contre-attaques, comme celle de la 10^e *Panzergranadierdivision* qui reprend Ciepielow avant d'être aussitôt disloquée par le 11^e corps blindé. En vingt-quatre heures, plus rien ne subsiste. Le groupe d'armées A s'effondre. Guderian l'avait dit, « *le front de l'Est est un château de cartes* ».

La chevauchée

Du 16 janvier au 2 février, Joukov mène une véritable chevauchée. Le 17 janvier, la garnison allemande de Varsovie décampe avant l'encerclement. Lorsqu'il apprend la chute de Varsovie, Hitler remplace Harpe par Schörner — général dévoué au nazisme — à la tête du groupe A et fait arrêter plusieurs officiers proches de Guderian, lui-même soupçonné de cacher des

informations au Führer et interrogé par la Gestapo ! Dans le bunker, l'ambiance est délétère : OKW et OKH continuent de se saboter ; les généraux se disputent sur la bonne stratégie à adopter. Le 21 janvier, Hitler promulgue une directive qui finit de museler l'OKH : le moindre gradé est maintenant responsable devant le Führer, et toute décision doit lui être personnellement rapportée.

Die Russen kommen !

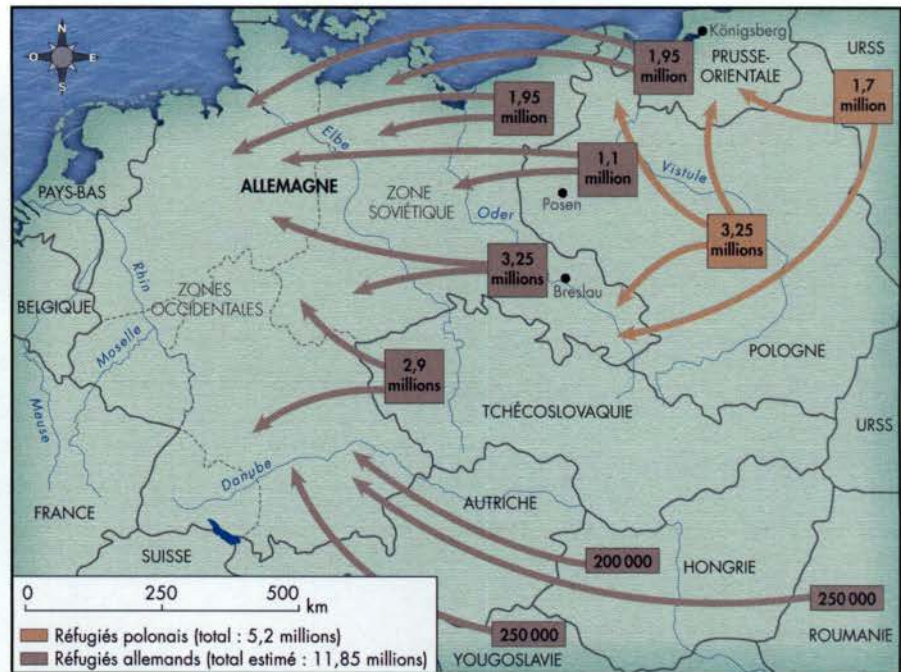
« Les Russes arrivent ! Chacun pour soi ! Les Russes seront là dans une heure ! » Les Allemands n'ont montré aucune pitié lors de l'invasion de 1941, en 1942, puis lors de leur retraite en 1943-1944. Villes, villages, hameaux furent brûlés, détruits, et les populations civiles mises au supplice. Devenus des conquérants, les soldats de l'Armée rouge avancent sur les terres ennemies, grisés par la vengeance. Commence alors pour les Allemands une grande course vers l'Ouest. De vastes colonnes de réfugiés — des femmes, des enfants et des vieillards — s'étirent sur les routes dans des conditions épouvantables et par des températures de -20 °C. L'ire des Soviétique est sans limite. La propagande inonde les unités de messages appelant à la vengeance : « Si tu n'as pas tué d'Allemands dans une journée, alors tu as gâché cette journée. » Alexandre Soljenitsyne, officier artilleur dans l'Armée rouge, écrira un poème sur la terreur, les destructions et les viols dont il est le témoin (*Nuits en Prusse-Orientale*). Selon certaines estimations, 1,4 millions de femmes sont violées dans les seules provinces orientales. Ceux qui ont de la chance sont expédiés vers l'Ouest par train : 40 000 à 50 000 réfugiés arrivent ainsi à Berlin chaque jour !



Mouvements de réfugiés et d'expulsés (1945-1949)

Le 19, le général Tchouïkov, à la tête de la 8^e armée de la Garde, prend Lodz. Le puissant *Panzerkorps Grossdeutschland* et les paras de la division *Hermann Göring* n'y font rien. Les unités allemandes refluent en désordre et luttent pour leur survie. Deux jours plus tard, 25 000 Allemands sont encerclés à Poznań. Le 30 janvier, Joukov est sur l'Oder, à Küstrin, après une course de 400 km en deux semaines !

L'opération Vistule-Oder est un sans-faute pour l'Armée rouge. En quelques semaines et grâce à une très bonne coordination interarmes et interarmées, Koniev et Joukov ont parcouru jusqu'à 600 kilomètres et avec peu de pertes. Les grands chocs frontaux sont oubliés. L'Armée rouge manœuvre, contourne et disloque son ennemi en lui retirant ses centres névralgiques, laissant des unités à la dérive, comme le XXIV^e *Panzerkorps*, rendu inoffensif et qui errera entre deux grandes unités soviétiques sans les inquiéter !



Assaut sur la Prusse-Orientale

« Si nous gagnons cette guerre, je rendrai la Prusse-Orientale aux Slaves, à qui elle appartient. Nous peuplerons toute la région avec des Slaves. » Cinq ans après avoir prononcé ces mots, Staline est sur le point de réaliser son projet. Le 13 janvier 1945, un puissant barrage

d'artillerie annonce l'offensive du 3^e Front de Biélorussie de Tcherniakhovski qui, contrairement à ses unités sœurs, ne va pas avoir la tâche facile. En effet, jusqu'au 17 janvier, les Allemands, dopés par « l'effet Nemmersdorf » couplé à une épaisse couverture nuageuse qui limite les sorties aériennes ennemies, lui opposent une résistance acharnée. Les Soviétiques payent le prix fort pour quelques kilomètres de gain. À partir du 17, sur l'axe de Gumbinnen, les soldats allemands commencent à décrocher et la ligne de front perd sa cohésion. Aussitôt, la 39^e armée prend les fuyards en chasse. L'Armée rouge récupère ce qu'elle avait perdu en octobre 1944 (Goldap, Gumbinnen et Nemmersdorf). Aussitôt, Tcherniakhovski s'engouffre dans la trouée d'Insterburg et fonce vers Königsberg. La progression prend vite l'allure d'une profonde pénétration. Le 2 février, il repousse la 3^e armée de panzers dans Königsberg et la péninsule du Samland adjacente.

Le 14 janvier, le 2^e Front de Biélorussie de Rokossovski s'élance à son tour. La 7^e *Panzerdivision* est obligée d'expédier de toute urgence ses *Königstiger* et ses *Panther* dans le secteur de Pultusk, mais un

Le siège de Königsberg est une véritable boucherie. L'attaque contre la ville même débute le 6 avril par deux heures de pilonnage : pièces d'artillerie de tout calibre et aviation. En deux jours, les défenses allemandes craquent un peu partout. Les fantassins soviétiques progressent après le passage dévastateur des *Sturmoviks* et les tirs de *Katiouchas*. Le 9 avril, la ville est totalement prise. Bilan : 25 000 civils et 42 000 militaires tués.





Fin janvier, Koniev lance son 1^{er} Front d'Ukraine à la conquête de la Haute-Silésie et de ses précieuses industries. Les divisions du Volkssturm offrent une résistance acharnée mais les tanks T-34 écrasent tout sur leur passage.

puissant barrage antichar écrase les panzers. Le 18, la 5^e armée de tanks de la Garde s'enfonce vers Mława, au sud d'Eylau, sans se soucier des unités allemandes sur ses flancs. Reinhardt n'a alors plus vraiment de solution face aux Soviétiques, qui emportent tout sur leur passage et se taillent un axe vers Allenstein. L'Armée rouge avance en ligne, repousse ses adversaires et s'infiltrer entre les grandes unités, qui, isolées, sans contact, ne peuvent plus coordonner la moindre action.

Rokossovski enchaîne les prises de prestige : le monument nazi commémorant la bataille de Tannenberg (1914) et surtout la *Wolfsschanze*, quartier général de Hitler près de Rastenburg. Le 26, la 5^e armée de tanks de la Garde atteint le lagon de l'Oder (Frisches

Haff), coupant ainsi la Prusse-Orientale du reste du Reich.

À ce moment, Joukov et Koniev ne regardent que vers la capitale du Reich, qui promet titres et honneurs à celui qui l'enlèvera le premier. Mais le matériel a terriblement souffert, le cordon logistique est très étiré et les pertes sont lourdes.

Si la Wehrmacht est en pleine déroute, les civils des provinces

orientales vivent un cauchemar. Dans certains secteurs, les officiels nazis, intoxiqués par leur propre propagande, annoncent la victoire prochaine du Reich et refusent de faire évacuer les civils. En Prusse-Orientale, le *Gauleiter* Koch exhorte la population à défendre la province jusqu'à la mort. Cela ne l'empêche pas de quitter Königsberg dès le 28 janvier !

Le butin est énorme pour l'Armée rouge qui a parfaitement exécuté les opérations entre la Vistule et l'Oder. En janvier et février 1945, l'Ostheer a été détruite à hauteur de 75 %.



« La victoire ou la Sibérie ! »

Au sein de la population, personne ne se fait d'illusion sur l'issue de la guerre, mais hommes et femmes préfèrent se battre jusqu'à la mort plutôt que de tomber aux mains des Russes. « *Ne pense pas trop, fais ton devoir et garde foi. L'Allemand maîtrisera la tempête déchaînée par les Huns* » écrit une jeune femme à un ami, pilote dans la Luftwaffe. La peur du Russe raidit considérablement l'esprit de résistance du peuple allemand, abreuvé, il est vrai, par une multitude de slogans publiés par les services de Goebbels : « *Les hordes asiatiques* » ou encore « *Nous nous battons pour nos femmes et nos enfants* » tapissent murs et journaux ou sont prononcés à la radio.

À Berlin, Keitel, chef de l'OKW, exhorte tous les généraux à l'obéissance inconditionnelle. Le « triomphe de la volonté » devient la règle. Dès le 22 janvier, Dönitz prive les civils de charbon, qu'il réserve aux seules unités combattantes. Keitel, Jodl et même Guderian —qui affirmera le contraire dans ses mémoires après-guerre— se compromettent totalement dans le combat contre le communisme. À ce moment, les derniers généraux lient leur destin à celui de Hitler en soutenant sa stratégie jusqu'au-boutiste et autodestructrice.

Fin janvier, alors que l'ultime bataille approche, la Wehrmacht raidit sa résistance sur les flancs de l'attaque principale soviétique. Au nord, la 11^e armée SS du nouveau groupe d'armées Vistule —dernière création illusoire de Hitler— commandé par Himmler commence à se rassembler en Poméranie. Plus au sud, les forces de Joukov tentent toujours de réduire Poznań tandis que l'ennemi se regroupe sur l'Oder, à l'est de Berlin. En outre, la 2^e armée de tanks de la Garde (1^{er} Front de Biélorussie), pièce



Staline, Churchill et Roosevelt lors de la conférence de Yalta (4-12 février 1945). Dès le 12, un communiqué indique que l'Allemagne sera divisée et démilitarisée, que la parti nazi sera aboli et que les criminels de guerre seront jugés. Le sort du Reich est ainsi scellé. Le jour même de l'annonce, Hitler répond à ses ennemis : « *il n'y aura jamais de capitulation* » ; « *l'histoire ne se répètera pas* ».

maîtresse de la percée sur Berlin, doit faire face à une intense activité sur son flanc droit à Stargard. Enfin, la « forteresse » Breslau reste une épine dans le flanc de Koniev et doit être neutralisée avant de lancer l'offensive finale. Début février, la Stavka décide d'interrompre l'offensive sur Berlin pour un nettoyage en règle des flancs.

Le 8 février, Koniev frappe le long de l'Oder au nord et au sud de Breslau, dont la garnison résiste encore fanatiquement. Le 25 février, le 1^{er} Front d'Ukraine fait la jonction avec les forces de Joukov à la confluence de la Neisse et de l'Oder.

Le 10 février, Rokossovski lance une puissante attaque en Poméranie. Cinq jours plus tard, la 11^e armée de panzers SS lance une offensive aussi prématurée que faible en direction de Stargard (opération « Sonnenwende »). Le 1^{er} Front de Biélorussie, appuyé par des unités arrivant de Finlande,

repousse l'assaut allemand et lance des attaques multiples vers Dantzig. Joukov se jette à son tour dans la bataille et, le 4 mars, ses armées font la jonction avec le 2^e Front de Biélorussie. Le groupe d'armées Nord est alors piégé en Prusse-Orientale, où Tcherniakhovski continue de presser vers Königsberg. Le plus jeune commandant du Front soviétique trouve la mort à Mehlsack le 19 février.

En février, Staline exulte. Depuis 1941, il veut Berlin à n'importe quel prix, et il est sur le point de prendre la ville. Ses armées sont à moins de 100 km de la capitale du Reich. Mais le 8 février, les Anglo-Américains lancent une offensive qui va repousser les Allemands de l'autre côté du Rhin. Or, ce sont bien les opérations menées à l'Ouest qui vont conditionner les préparatifs soviétiques et pousser un Staline plus méfiant que jamais à lancer une grande course pour Berlin. ■



Par Boris LAURENT

L'effondrement du III^e Reich

La destruction et l'occupation de l'Allemagne

« Je me souviens de notre premier professeur de russe, un réfugié lituanien. Il a commencé sa première leçon par ces mots que je n'oublierai jamais : ' Les enfants, je dois vous enseigner le langage de notre ennemi commun ! ' Je ne sais pas combien de temps il est resté ici. »

Joachim Trenkner, élève en Thuringe, zone soviétique, in Frederick Taylor, *Exorcising Hitler*.

En mars 1945, les Alliés s'appêtent à porter le coup de grâce. Le compte à rebours avant l'apocalypse commence par une double offensive soviétique sur la profondeur de ses flancs contre la Haute-Silésie et la Hongrie, tandis que les Américains enfoncent le front à Remagen.

Nettoyage en profondeur

Le 15 mars, Koniev déclenche l'opération « Haute-Silésie » vers Oppeln au nord et Ratibor au sud. Les tanks s'enlisent dans la boue causée par le dégel et sont accrochés par de nombreux nids de résistance, des pièces de 88 mm et des *Panzerfaust*. Le LVI^e *Panzerkorps* fait payer le prix fort pour le moindre mètre de terrain conquis. Au sud, c'est le même schéma. Le XI^e corps donne du fil à retordre à la 38^e armée

du 4^e Front d'Ukraine. Durant quinze jours, les unités de la Wehrmacht et du *Volkssturm* sont brûlées pour tenir cette région stratégique. Le 31 mars, lorsque les Soviétiques prennent Ratibor, c'est toute la région industrielle de Haute-Silésie qui tombe intacte entre leurs mains.

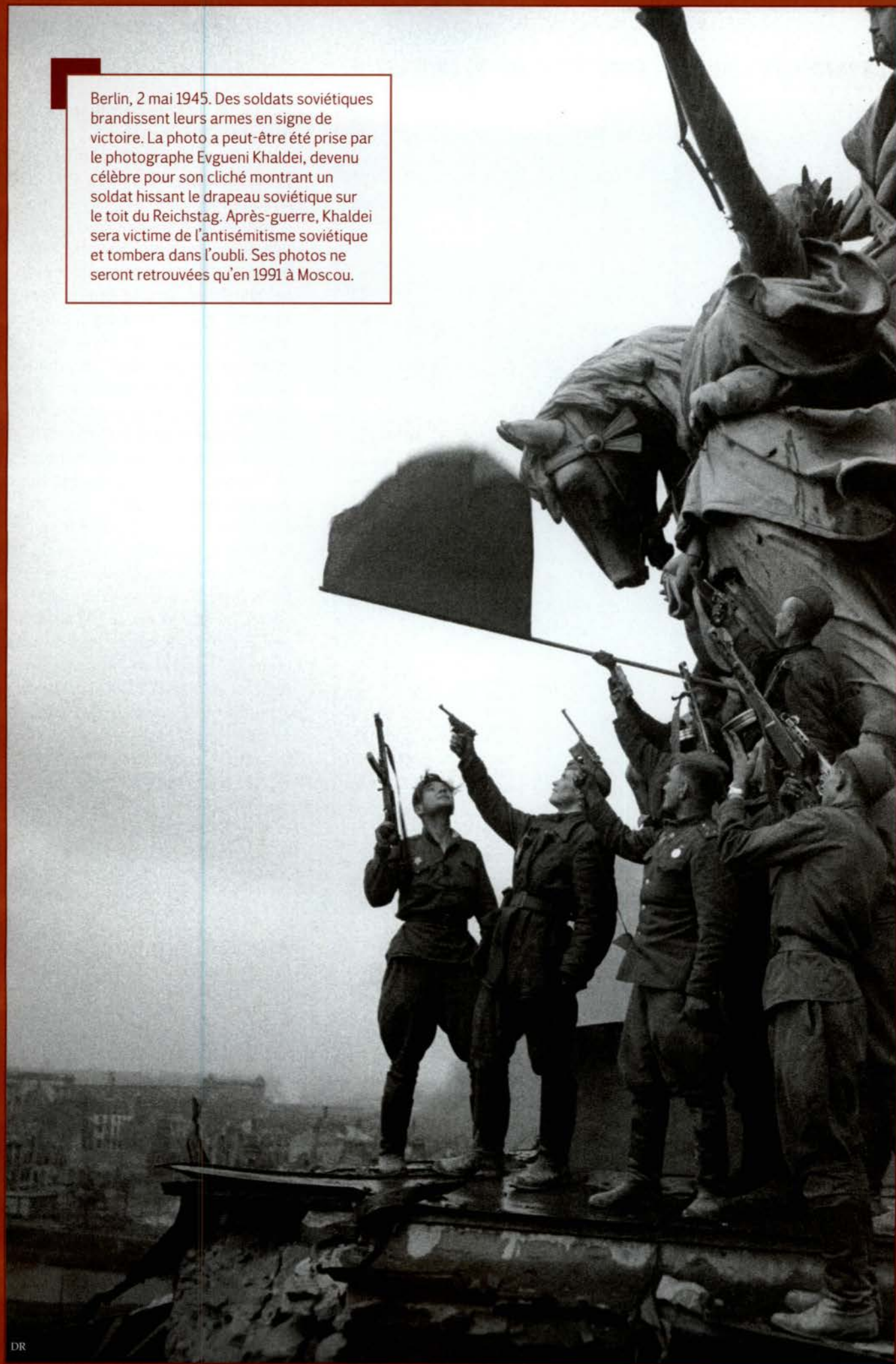
Simultanément, les 2^e et 3^e Fronts d'Ukraine lancent leurs opérations vers Vienne alors que Hitler tente un ultime coup de poker pour retourner le sort des armes. Il envoie la 6^e armée de panzers SS en Hongrie, mais après une offensive éclair, les Allemands buttent sur l'épais réseau défensif russe. Le 16 mars, l'Armée rouge lance un violent coup de boutoir sur le flanc et les arrières des Allemands avec des troupes qui n'ont pas été repérées. La 6^e armée de panzers SS est obligée de décrocher. Les tanks soviétiques entreront dans Vienne le 15 avril.

Sur l'Oder enfin, la 9^e armée allemande tente désespérément de défendre Küstrin, mais la ville tombe le 13 mars après de terribles combats urbains. Deux tentatives de dégagement sont lancées sur ordre du Führer, en vain. Le 28 mars, Hitler, hors de lui, limoge Guderian et le remplace par Krebs. À ce moment, Berlin n'est plus qu'à 60 km des tanks soviétiques. Mais à l'Ouest, les Anglo-Américains vont percer la ligne du Rhin et déferler sur l'Allemagne, exacerbant un peu plus la méfiance de Staline.

La Wehrmacht s'effondre à l'Ouest

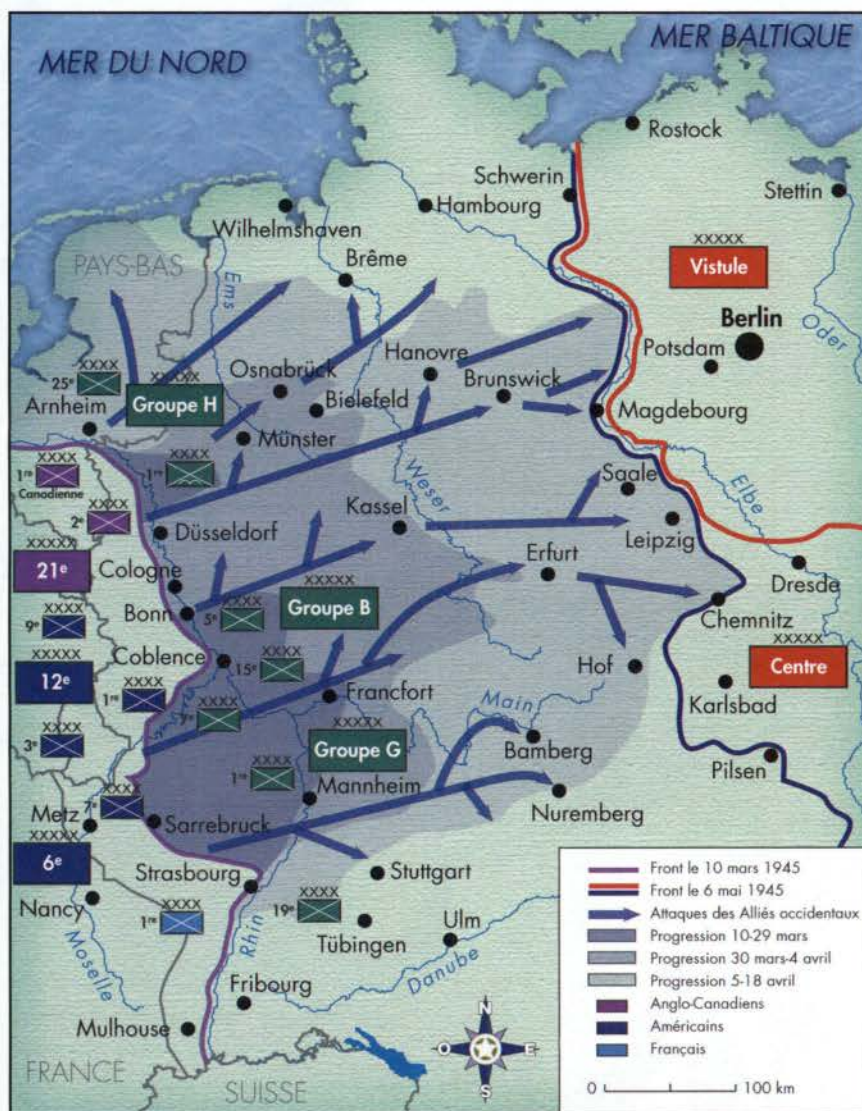
En février 1945, le front de l'Ouest est défendu par 462 000 hommes répartis au nord dans le groupe H (général Blaskowitz), au centre dans le groupe B (*Feldmarschall*

Berlin, 2 mai 1945. Des soldats soviétiques brandissent leurs armes en signe de victoire. La photo a peut-être été prise par le photographe Evgueni Khaldei, devenu célèbre pour son cliché montrant un soldat hissant le drapeau soviétique sur le toit du Reichstag. Après-guerre, Khaldei sera victime de l'antisémitisme soviétique et tombera dans l'oubli. Ses photos ne seront retrouvées qu'en 1991 à Moscou.



DR

La percée des Alliés à l'Ouest (10 mars-18 avril 1945)



Model) et au sud dans le groupe G (général SS Hausser).

Les 59 divisions allemandes sont mises à l'épreuve dès le 8 février, lorsque les 12^e et 21^e groupes d'armées, commandés respectivement par Bradley et Montgomery, passent à l'attaque à partir de Nimègue vers le Luxembourg. La férocité des combats n'a rien à envier au front de l'Est : chaque village est un piège et chaque maison doit être nettoyée à la grenade ou au lance-flammes. Mais les forces allemandes plient sous la pression. De plus, des unités mobiles et blindées ont été prélevées pour être expédiées à l'Est.

Le 7 mars, les Américains trouvent la faille à Remagen, lorsque la 9^e division blindée US s'empare du pont intact sur le Rhin. La 7^e armée US prend ensuite la Sarre et ses industries lourdes. Plus au sud enfin, la 3^e armée de Patton passe le Rhin le 22 mars. La Wehrmacht, qui a perdu 60 000 hommes et compte 293 000 prisonniers en un mois, se désagrège complètement. Dès lors, c'est une déferlante alliée au-delà du Rhin. Les 300 000 hommes du groupe B de Model sont encerclés

De février à mars, les Soviétiques se lancent à la conquête de la Poméranie et de Dantzig. Ici, un petit groupe de *Hitlerjugend* servant une mitrailleuse MG-42 à Pyritz, en Poméranie, en février 1945.



Trèves, 1945. Trois *Sturmgeschütz* escortés de quelques grenadiers armés de *Panzerfaust* et de fusils d'assaut StG-44 tentent de retarder l'inéluctable progression américaine.

Staline plus paranoïaque que jamais... à tort, car Eisenhower ne vise pas Berlin. Le commandant du SHAEF semble donc manquer une occasion unique de capturer la capitale du Reich avant les Soviétiques.

Staline lance la grande course

Eisenhower eût-il rêvé en secret de prendre Berlin qu'il ne pouvait, en avril 1945, sortir de la ligne stratégique fixée par Roosevelt et son conseiller, le général Marshall. Si l'objectif principal est bien le « *Germany first* » (l'Allemagne d'abord, le Japon après), l'US Army doit battre le Reich rapidement en épargnant le sang de ses *boys*, qui devront être envoyés dans le

Pacifique par la suite. Surtout, il ne faut pas s'aliéner les Soviétiques, qui masquent encore leurs véritables desseins politiques et militaires. Le 31 mars, il fait parvenir un message à Staline dans lequel il lui fait connaître le plan Bradley : au centre, jonction avec les Soviétiques au niveau de Leipzig-Dresde ; au sud, en Bavière et dans le Tyrol, destruction du « réduit alpin » (qui s'avérera inexistant !) ; au nord, poussée des Britanniques vers Lübeck. Berlin n'apparaît donc pas dans la stratégie américaine. La mort de Roosevelt le 12 avril ne change pas les plans. Truman, tenu à l'écart, doit laisser la décision à Eisenhower et Marshall, qui redoutent une escalade avec les Soviétiques.

De son côté en revanche, Staline veut Berlin à n'importe quel prix, car la prise de la capitale du Reich sera gage d'un immense prestige. C'est la raison pour laquelle il redirige l'axe d'effort des Balkans vers l'Allemagne. Avec force de précautions, il fait préparer les plans d'invasion et l'exploitation vers Berlin. Jusqu'au mois de mars 1945, il a le temps de planifier la destruction de l'*Ostheer* et la prise de Berlin. Mais fin mars, Staline apprend que les Alliés ont franchi le Rhin et s'enfoncent en Allemagne. La Wehrmacht s'effondre, les

La mystérieuse organisation Werwolf

L'idée de déclencher une guérilla contre les Alliés sur le territoire allemand remonte à 1943, mais c'est à l'automne 1944 que la SS, impressionnée par l'armée polonaise de l'intérieur qui a vaillamment combattu durant l'insurrection de Varsovie, décide de créer l'organisation *Werwolf* (loup-garou), qu'elle place sous son autorité. Himmler nomme le général SS Prützmann inspecteur général de la résistance spéciale. Prützmann est un spécialiste des missions d'infiltration qui a mené une lutte impitoyable contre les partisans soviétiques et qui s'est compromis dans l'assassinat de nombreux Juifs en URSS. Lors d'un discours prononcé en Prusse-Orientale en octobre 1944, Himmler exprime ce qu'il attend des Allemands : qu'ils se battent sur les arrières ennemis et fondent sur leurs adversaires « comme des loups-garous ». Des activités de sabotage et des embuscades sont ainsi organisées durant l'hiver 1944-1945. Des personnalités nommées par les Américains sont également assassinées, comme Franz Oppenhoff, maire d'Aix-la-Chapelle, abattu en mars 1945. Dès le 1^{er} avril, une radio *Werwolf* exhorte le peuple à se lever contre l'occupant tout en menaçant de mort les « défaitistes » et les « traîtres ». Malgré quelques actions d'éclat, les *Werwolf* ne pèsent pas lourd face aux armées alliées et leur rôle sera minime, sauf dans les discours exaltés de Goebbels.

25 avril 1945. Des soldats de l'US Army s'apprêtent à exécuter Richard Jarczyk, chef d'une section de *Werwolf*.





Le 14 mars 1945, le VIII^e corps US traverse la Moselle et entre dans Coblenz. Une terrible bataille urbaine s'engage alors jusqu'au 19 mars.

Le 14 mars, les Soviétiques débutent leur attaque contre Dantzig mais sont pris à partie par les énormes canons (150, 200, 203 et 280 mm) du Schlesien, du croiseur lourd *Prinz Eugen* et du croiseur léger *Leipzig*, toujours dans la baie !

populations se rendent alors que ses troupes suent sang et eau pour prendre Königsberg, Dantzig, Küstrin et Ratibor. Les pourparlers entre l'*Obergruppenführer* Karl Wolff et les services secrets US en Italie aiguisent encore plus sa méfiance. Il intoxique les Américains sur ses intentions mais décide de lancer Joukov et Koniev dans une grande course pour Berlin afin de devancer les Alliés.

Joukov et Koniev au coude-à-coude

Pour prendre Berlin, la *Stavka* prévoit plusieurs assauts lancés par trois Fronts : 2^e Front de Biélorussie au nord (Rokossovski), 1^{er} Front de Biélorussie au centre (Joukov) et 1^{er} Front d'Ukraine au sud (Koniev). À 7h30, le 14 avril, les Soviétiques déclenchent le fer et le feu. En deux jours, l'Armée rouge s'enfonce de cinq à six kilomètres dans le dispositif ennemi. Le 16, à 5h30, après une mauvaise préparation d'artillerie, Joukov lance ses armées dans la mêlée. Les troupes sont gênées par la poussière, la fumée et la lumière des projecteurs que Joukov a décidé d'allumer. Des bouchons gigantesques se forment et l'infanterie est complètement désorientée.

À ce moment, Joukov commet une erreur que l'Armée rouge n'avait plus connue depuis 1943. Il



décide d'engager immédiatement ses forces blindées pour l'exploitation. Mais les 1^{re} et 2^e armées de tanks de la Garde sont gênées par les véhicules logistiques, les pièces d'artillerie et l'infanterie qui avance ; une vraie pagaille ! Il lui faut deux jours pour pénétrer le secteur de Seelow.

De son côté, Koniev progresse comme prévu malgré une défense féroce. Après 40 minutes de tirs d'artillerie, l'infanterie soviétique s'élance et traverse la Neisse. De nouveau, 45 minutes de pilonnage ébranlent les Allemands. En deux jours, Koniev progresse de vingt kilomètres. Le 18 avril, ses troupes sont au sud de Berlin. Les 18 et 19 avril, le 2^e Front de Biélorussie traverse l'Oder au nord, bousculant la 3^e armée de panzers.

La chute de Berlin

Le 21 avril, cinq armées soviétiques pénètrent dans Berlin et mettent à profit leur incroyable capacité d'adaptation chèrement acquise à Stalingrad. Au même moment, Koniev complète l'encerclement de la 9^e armée et atteint les faubourgs sud de Berlin. Des groupes de choc foncent vers l'ouest et engagent la 12^e armée de Wenck, qui a reçu l'ordre de faire la jonction avec la 9^e armée pour sauver la capitale. Plus au sud, du 20 au 26 avril, Soviétiques et Polonais encaissent sans reculer les assauts du groupe Centre, qui tente désespérément de rejoindre la 9^e armée complètement isolée le 22 avril. Trois jours plus tard, tout au nord, le 2^e Front de Biélorussie anéantit la 3^e armée de panzers et interdit au groupe Steiner

de porter secours à Berlin. Sans commandement efficace, sans ordre d'opérations et avec des structures disloquées, la Wehrmacht se bat pour survivre.

Le 26 avril, Joukov lance l'assaut dans le cœur de Berlin. La bataille fait rage durant une semaine. Le 30, les Soviétiques écrasent les derniers défenseurs. Dans le bunker du Führer, après le suicide de Hitler, c'est le sauve-qui-peut alors que les

combats continuent en surface. Chaque bâtiment est nettoyé par des groupes de combat appuyés par de l'artillerie, des tanks et des sapeurs qui dynamitent tout ce qui tient encore debout. Le 2 mai, la garnison de Berlin, commandée par le général Weidling, capitule. L'Armée rouge a mené à bien ses deux objectifs (détruire les forces allemandes autour de Berlin et capturer la ville) en dix-sept jours.

Un Königstiger en plein ravitaillement de carburant, quelque part entre l'Oder et Berlin, en avril 1945. Ce redoutable panzer symbolise la véritable frontière du Reich. Le 16 avril, l'Armée rouge déclenche une puissante offensive qui écrase tout sur son passage.



Stunde null

Lorsque les armes se taisent, ce 8 mai 1945, débute ce que les Allemands appellent *Stunde null*, l'heure zéro. Les destructions ont été si terribles et les combats durant les dernières semaines si sauvages que les Allemands craignent le courroux des vainqueurs et plus particulièrement des Soviétiques. La mort de Hitler et la capitulation sans condition font naître un sentiment d'abandon plus que de colère. Un jeune membre des *Hitlerjugend* qui a miraculeusement échappé à la mort durant le siège de Breslau témoigne : « *Tout est définitivement perdu pour nous. Les armes miracles tant vantées et le génie du Führer n'étaient rien face aux milliers de*

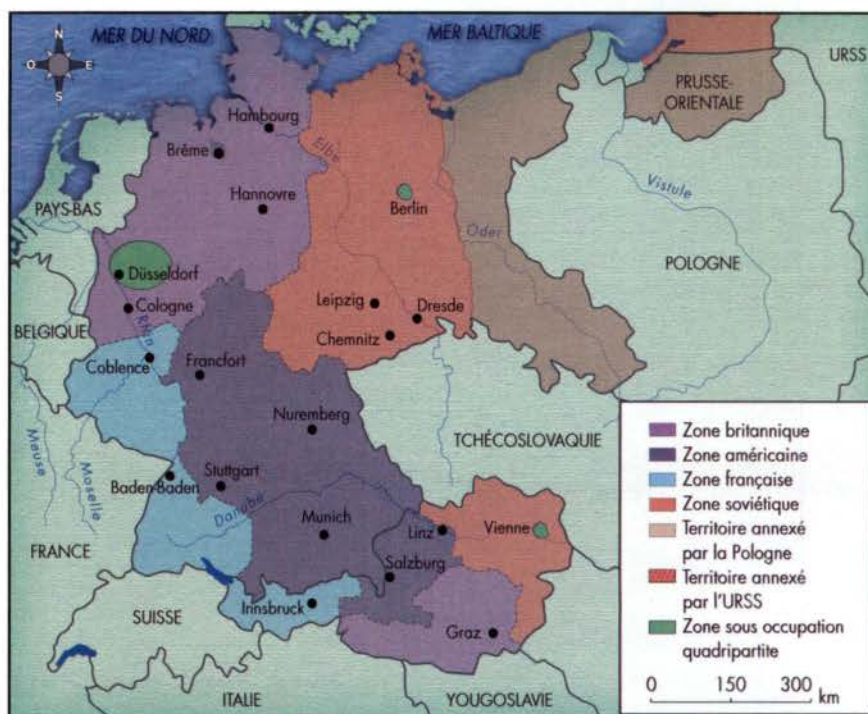
Le 21 avril, les Soviétiques entrent dans Berlin. Dans le dense maillage de la ville, ils tirent parti de l'expérience du combat en milieu urbain acquise à Stalingrad : changements réguliers de direction dans le dédale de ruelles et d'immeubles éventrés, redéploiement de l'artillerie en soutien des assauts d'infanterie, réorganisation des troupes d'assaut en petits groupes de combat.



La division de l'Allemagne après-guerre

bombardiers passant au-dessus de nos têtes. » Les Allemands, abreuvés d'une intense propagande durant douze ans de nazisme, croyaient qu'ils allaient gagner la guerre grâce à leur supériorité biologique. Au nom du darwinisme social, il n'était pas pensable que le Reich puisse perdre. La bataille de Berlin met brutalement fin à l'idée que l'homme allemand, national-socialiste, « *dur comme de l'acier Krupp* » selon Hitler, ne pouvait être vaincu et humilié par des « *matérialistes américains, des Britanniques décadents et des Untermenschen slaves judéo-bolcheviques* ». D'ailleurs, l'homme allemand, dévoré par les champs de bataille, a presque totalement disparu, et beaucoup de femmes trouvent refuge auprès des soldats britanniques, américains, français et même soviétiques. Le verbe *To frat*, diminutif de « fraternisation »,

désigne dès mai 1945 les relations amoureuses ou simplement sexuelles entre les Allemandes et les forces d'occupation alliées.



Liquidation

L'acte de capitulation signé à Reims le 7 mai puis à Berlin-Karlshorst le 8 mai est totalement improvisé ; ne comportant que six paragraphes de deux lignes chacun, il s'inspire de l'acte signé en Italie. Toutefois, les gouvernements alliés et les responsables militaires — dont Eisenhower — s'interrogent sur la valeur de ce document paraphé par les seules autorités militaires allemandes. Car étrangement, la capitulation ne marque pas la fin du III^e Reich. L'administration du grand-amiral Karl Dönitz est autorisée à fonctionner durant quinze jours dans l'enclave de Flensburg. Dönitz, Speer — qui tente en vain de se détacher de cet ultime bastion nazi pour pouvoir travailler avec les Américains — et d'autres ministres nommés par Hitler continuent de tenir séances tous les matins à 10 h 00 ; une situation surréaliste ! Pour Churchill, ce « gouvernement » est utile au maintien de l'ordre et pourrait être un appui en cas de problème avec les Soviétiques.

Mais cette embarrassante mascarade prend fin le 22 mai,

Berlin, mai 1945, « heure zéro ». À l'image de cette photo de la capitale, l'Allemagne sort de la guerre dévastée. Ici, on aperçoit la porte de Brandebourg et la Parizer Platz prolongée de la célèbre Unter den Linden.



Eisenhower, inquiet, observe Joukov en train de servir du champagne à Montgomery sous le regard de De Lattre de Tassigny. Le 5 juin 1945, les quatre vainqueurs signent la déclaration de Berlin, qui abolit officiellement le gouvernement allemand.



lorsque Dönitz, l'amiral Friedeburg et le général Jodl sont arrêtés par les Alliés et le gouvernement dissout. L'EAC publie l'acte de capitulation final qui détermine les statuts de l'Allemagne vaincue. Le pouvoir passe entièrement dans les mains des Américains, des Soviétiques, des Britanniques et des Français ; trois démocraties sur quatre vainqueurs.

Churchill s'inquiète des « méthodes de gestapistes » que les Soviétiques utilisent dans leur secteur. Il tente de convaincre les Américains de régler les questions autrichienne et polonaise et de ne pas retirer leurs troupes de la zone soviétique. Le 5 juin, Eisenhower, Montgomery et de Lattre de Tassigny sont cordialement invités à Berlin par les Soviétiques pour signer l'acte de naissance du Conseil de contrôle interallié. Durant cette journée, Joukov joue avec les nerfs de ses homologues, tergiverse, demande beaucoup et finalement ne promet rien sur l'administration de l'Allemagne tant que l'URSS ne sera pas en pleine possession de sa zone. Washington, qui ne veut pas froisser les Soviétiques, décide d'accélérer le processus de désengagement des troupes. Les admonestations de

Churchill n'y feront rien. Ces changements vont affecter la vie de plusieurs millions d'Allemands, notamment à Magdebourg, Erfurt et Leipzig.

De Potsdam à Moscou

Du 17 juillet au 2 août 1945 se tient à Potsdam la dernière conférence entre les Alliés. La France n'est pas conviée. Truman, Staline et Churchill (puis Attlee, qui vient de remporter les élections en Grande-Bretagne) se mettent d'accord sur les « cinq D » : démilitarisation, dénazification, démo-

cratisation, décentralisation et décartellisation. Malgré les appels de Churchill, 15 % du territoire allemand passent sous contrôle polonais, accélérant de fait l'exode de dix millions d'Allemands vers l'Ouest.

Durant les années d'occupation qui suivront, Soviétiques, Américains, Britanniques et Français seront partagés entre la volonté de dénazifier l'Allemagne en profondeur et la nécessité de stabiliser « leur » Allemagne dans une Europe d'après-guerre où deux blocs ne tarderont pas à se faire face. À la fin des années 1940, l'Allemagne sera bien plus qu'une nation vaincue soumise à la volonté des vainqueurs, elle deviendra le laboratoire de la Guerre froide naissante. Ce ne sera que le 12 septembre 1990 qu'un terme diplomatique définitif sera mis à la Seconde Guerre mondiale avec la signature à Moscou d'un traité de paix dit « 2+4 » —préalable à la réunification allemande— entre les deux Allemagnes, l'URSS, la France, les États-Unis et la Grande-Bretagne. Avec ce traité, l'Allemagne renonce à l'arme atomique, reconnaît ses frontières comme « inaltérables », mais retrouve sa pleine et entière souveraineté. ■

Bibliographie

Glantz, D., House, J., *When Titans Clashed*, Kansas University Press, 1995.

Kershaw, I., *The End. The Defiance and Destruction of Hitler's Germany*, Penguin Press, 2011.

Hitler, Penguin Books, 2009.

Lopez, J., *Berlin, les offensives géantes de l'Armée rouge*, Economica, 2009.

Mazower, M., *Hitler's Empire. How the Nazis Ruled Europe*, Penguin Press, 2009.

Taylor, F., *Exorcising Hitler. The Occupation and Denazification of Germany*, Bloomsbury Press, 2011.



Par Boris LAURENT

Mortelle dérision

l'humour sous le III^e Reich

Partie I : 1933-1934

« Hitler et Göring observent Berlin du haut d'un bâtiment. Hitler dit alors qu'il souhaiterait faire quelque chose pour rendre le sourire aux Berlinoises. Göring lui répond : Pourquoi vous ne sauteriez pas ? »

Contrairement à une idée reçue, les Allemands se moquent des nazis tout au long des douze années de règne de Hitler, mais également avant 1933, année de l'avènement du NSDAP. Malgré la violente mise au pas de la population, les blagues politiques prenant à partie les caciques du pouvoir continuent d'alimenter les discussions. Pourquoi et comment les Allemands rient-ils du III^e Reich ? Que révèlent les nombreuses plaisanteries murmurées par peur d'être dénoncé ou dites à voix haute en signe de défiance du pouvoir ?

Une blague de mauvais goût

Lorsque les nazis arrivent au pouvoir en 1933, leur popularité est déjà déclinante. Durant les élections nationales du 6 novembre 1932, le NSDAP reste le parti le plus puissant,

mais il a perdu deux millions de voix et 34 sièges au Reichstag, la plupart récupérés par l'extrême gauche ou les partis nationalistes. Mais les nazis mettent à profit les querelles intestines des différents groupes pour finalement l'emporter aux élections de 1933.

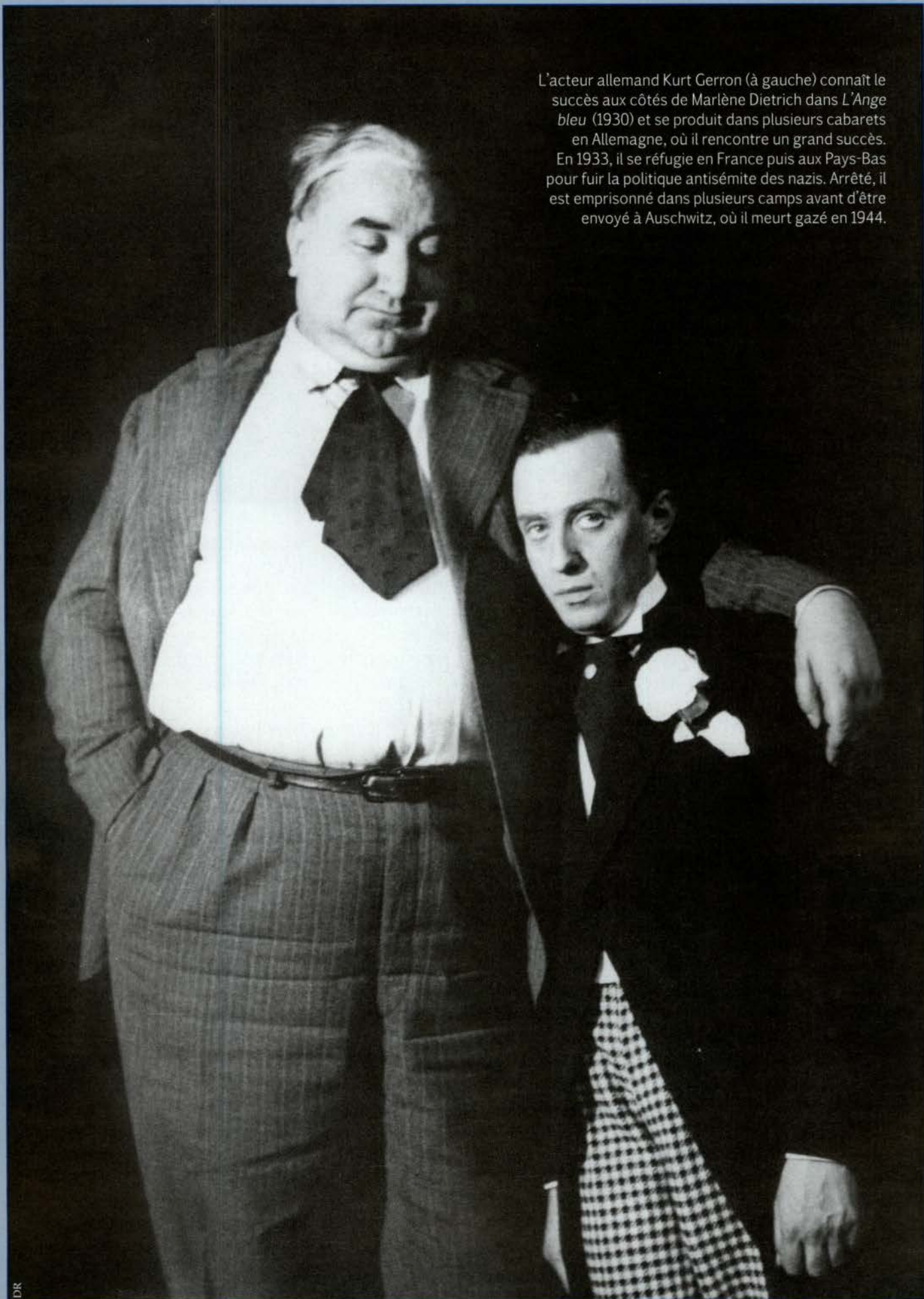
Il est encore difficile de comprendre comment l'establishment a pu se laisser manipuler à ce point. Il est clair que le chef du parti nazi n'est, au départ, pas pris au sérieux. Ils sont nombreux à ne voir qu'un simple démagogue agité facilement maîtrisable. En public, Hitler, vantard, péroré, et les réunions du NSDAP ne sont que cacophonie et démonstrations de force. Tous ou presque passent à côté de l'habile tacticien sachant manœuvrer pour mieux piéger ses adversaires.

Au sein de la bourgeoisie bien-pensante, le NSDAP est indissociable des SA (sections d'assaut), soudards

marchant au pas dans les villes d'Allemagne et n'hésitant pas à faire le « coup de poing ». Leur chef, avec sa moustache ridicule, est très tôt sous-estimé, comme en témoigne ce rapport de la police datant de 1927 : « *Hitler parle avec des notes. (...) Les mots tombent en cascade, et durant certains passages excessivement spectaculaires, il est incompréhensible. Il agite ses mains et ses bras, saute en avant et en arrière avec excitation. (...) Son talent d'orateur n'a rien de spécial.* »

Beaucoup d'observateurs se rangent à cette analyse : « pompeux » et « grotesque » sont les deux qualificatifs qui désignent le plus fréquemment le NSDAP, dont le chef est souvent pris pour un mauvais garçon, un voyou mal habillé. La nomination de Hitler à la chancellerie est perçue comme une blague de mauvais goût.

L'acteur allemand Kurt Gerron (à gauche) connaît le succès aux côtés de Marlène Dietrich dans *L'Ange bleu* (1930) et se produit dans plusieurs cabarets en Allemagne, où il rencontre un grand succès. En 1933, il se réfugie en France puis aux Pays-Bas pour fuir la politique antisémite des nazis. Arrêté, il est emprisonné dans plusieurs camps avant d'être envoyé à Auschwitz, où il meurt gazé en 1944.



Werner Finck, fondateur du célèbre cabaret berlinois *Die Katacombe*, devient célèbre pour ses performances mettant en scène le Führer. Surveillé de près par la Gestapo, il échappe à la mort grâce à l'intervention d'une actrice et ancienne maîtresse de Göring. Le *Katacombe* est fermé en 1935 sur ordre de Goebbels.

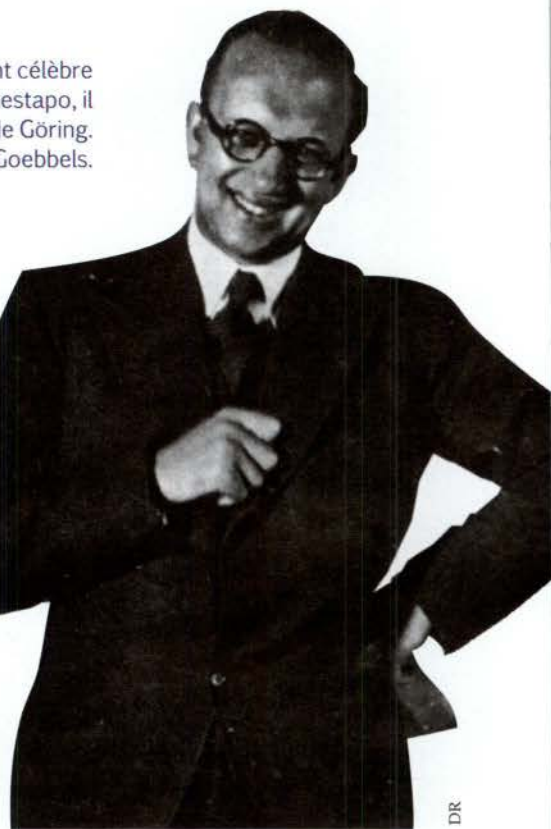
Le discours et la méthode

En janvier 1933, lorsqu'il réunit son cabinet pour la première fois, Hitler semble rentrer dans le rang d'une classe politique conventionnelle. L'influence qu'il exerçait sur ses partenaires de l'establishment s'atténue, pense-t-on. Mais les membres de la coalition sont rapidement mystifiés par Hitler, qui consolide son pouvoir et va bientôt museler la démocratie et ses partis. Il y parvient grâce à l'inertie de la classe dirigeante et à une habile propagande, les nazis faisant accepter l'idée que la république, responsable de tous les maux, est incapable de résoudre les problèmes de l'heure.

Le désir grandissant d'un pouvoir fort atténue les critiques envers Hitler. La population vitupère le régime de Weimar, cependant elle fustige en même temps la rudesse avec laquelle les nazis accaparent les postes dans l'administration. Dans tous les secteurs, de nombreux fonctionnaires sont purement et

simplement remplacés par des fidèles du pouvoir. Les Allemands commencent ainsi à se moquer des arrivistes et opportunistes à la croix gammée. Une blague sarcastique se sert de l'acronyme NSDAP : « *Na ? Suchst du auch Pöstchen ?* » (« Ainsi, toi aussi tu cherches un petit travail confortable ? »). Durant les deux premiers mois de l'ère nationale-socialiste, les Allemands sont encore dans l'expectative. On raille et on vilipende les ministres de Hitler comme Joachim von Ribbentrop (Affaires étrangères), critiqué pour avoir saisi le château de la famille von Remiz en Autriche et surnommé dès lors « von Ribbensnob » !

Contrairement à ses ministres, Hitler, nommé par le président von Hindenburg — et non élu directement —, n'est pas contesté. D'ailleurs, jusque tard dans la guerre, il demeurera quasiment intouchable. En outre, la période



DR

d'avant-guerre (1933-1939) sera toujours considérée comme un âge d'or — fin du chômage, remilitarisation — ; oubliés donc le violent « serrage de vis », le démantèlement des libertés individuelles et l'élimination de l'opposition. En fait, personne ne semble résister à l'avenir radieux promis par le ministre de la Propagande Josef Goebbels, qui parvient à rassembler la majorité du peuple derrière le Führer. De fait, les structures parlementaires s'effritent par manque de soutien populaire. Beaucoup dans le spectre politique allemand, par conviction ou par intérêt, rejoignent le NSDAP. Une blague bien connue raconte : « *Le ministre du Travail Ley visite une usine et demande au directeur : « Avez-vous encore des sociaux-démocrates ? » « Oui, environ 80 %. » « Et des centristes ? » « Bien sûr, environ 20 %. » « Mais cela veut dire que vous n'avez pas de nationaux-socialistes ? » « Bien sûr qu'on en a : ils sont tous nazis maintenant ! »* ».

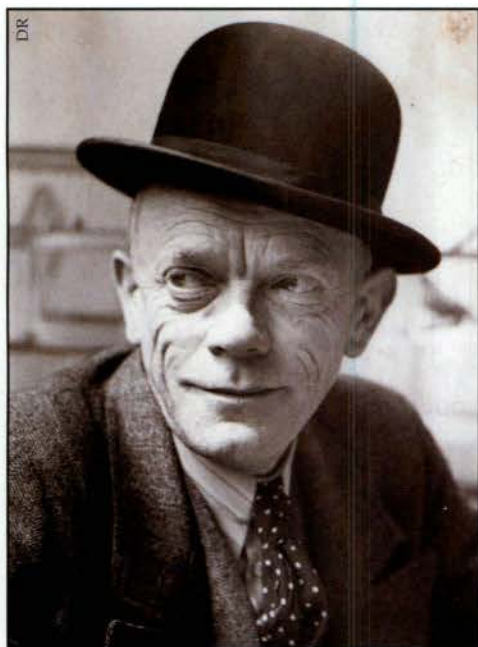
Hitler est connu pour apprécier les blagues crues voire grossières. Il rit aux bons mots de son photographe Heinrich Hoffmann, régulièrement invité avec Goebbels à partager des histoires drôles.



DR

La mise au pas de l'Allemagne

Le 27 février 1933, un feu ravage le Reichstag, symbole du parlementarisme de Weimar. Les nazis, qui en sont les commanditaires, profitent de cet incendie criminel pour éliminer leurs opposants politiques : les communistes, accusés d'être les responsables de cet attentat, mais aussi les sociaux-démocrates. La chasse aux sorcières peut alors commencer. Le lendemain de l'incident, Hindenburg signe l'acte donnant les pleins pouvoirs à Hitler. L'état d'urgence est décrété et le gouvernement peut arrêter, torturer et exécuter à volonté pour faire respecter « l'ordre et la sécurité ».



Le célèbre comédien Karl Valentin, surnommé « le Chaplin allemand », connaît un immense succès durant les années de Weimar avant d'être marginalisé par les nazis. Il serait l'auteur de cette blague : « Un ivrogne passe devant un marchand ambulant qui crie «Heilkräuter!» (herbes médicinales). «Heil Kräuter ? Nous avons dû changer de gouvernement.» ».

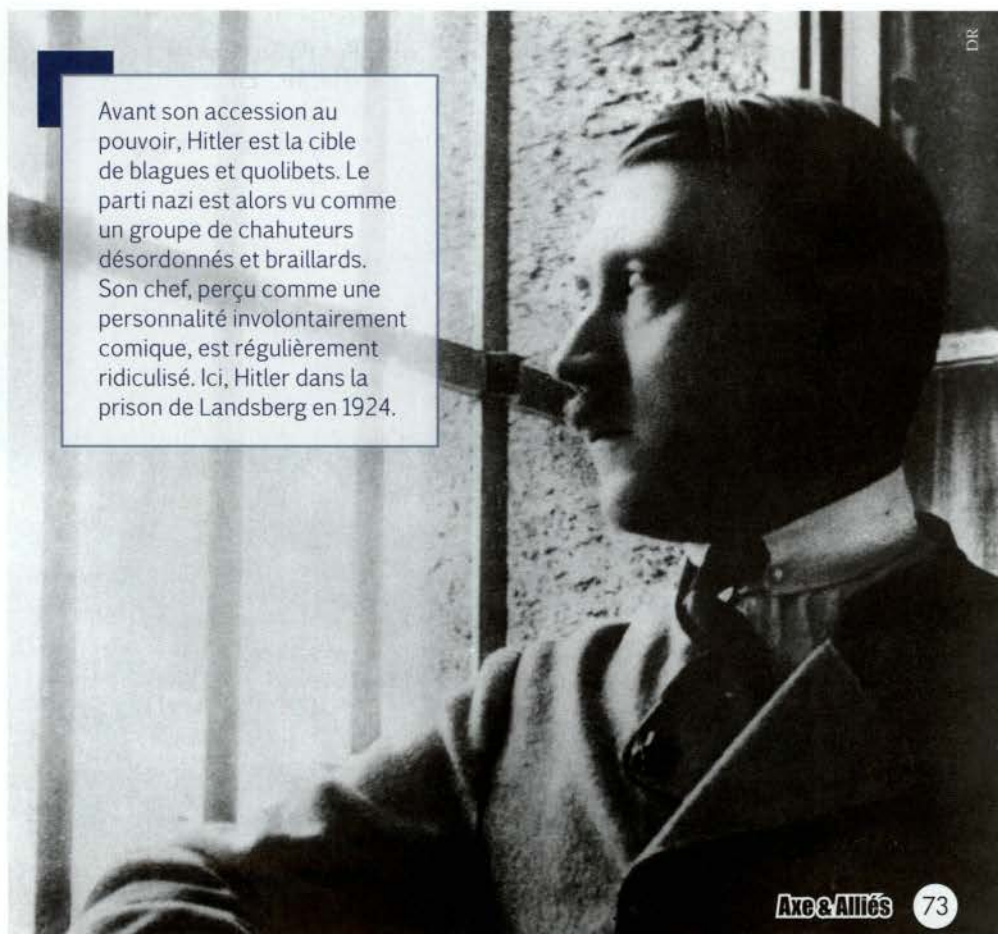
La rapidité avec laquelle les nazis ont promulgué les lois d'urgence et l'efficacité de leur traque des criminels les rendent suspects auprès d'un grand nombre d'Allemands. Marinus van der Lubbe, jeune communiste néerlandais simple d'esprit, est l'auteur tout désigné de l'incendie, mais la population n'est pas dupe. Les spéculations vont bon train, et Göring est assez tôt soupçonné d'avoir fomenté ce complot : « Hier, Göring a été vu dans une rue de Leipzig. Ah bon ?! Et où était le feu ? » est une blague récurrente. Mais il est déjà trop tard. Hitler a reçu les pleins pouvoirs légalement et peut dorénavant démembrer la Constitution de Weimar.

L'ordonnance du 4 février 1933 portant sur « la protection du peuple allemand » est la première étape dans la destruction du système légal.

La mise au pas de la société allemande est lancée dans tous les aspects de la vie quotidienne.

Par exemple, les églises qui ne se soumettent pas sont harcelées, et leurs représentants arrêtés voire exécutés. Mgr von Galen, archevêque de Münster et surnommé « le lion de Münster », devient le symbole de la résistance et un sujet de prédilection dans les milieux catholiques pour des blagues antinazies : « *Durant l'un de ses sermons, Mgr von Galen critique le programme éducatif des jeunesses hitlériennes. Un membre de l'assistance l'interrompt : comment un homme sans enfant peut-il parler d'éducation ? Von Galen lui répond : «Monsieur, je ne tolérerai aucune critique contre notre Führer dans mon église.»* »

L'assujettissement de l'Église s'accompagne de la nazification de la justice, de la fonction publique et de la culture. Quiconque veut travailler comme écrivain, peintre ou acteur en Allemagne doit s'inscrire à la Chambre de la culture, étroitement contrôlée par Goebbels qui en outre musèle complètement



Avant son accession au pouvoir, Hitler est la cible de blagues et quolibets. Le parti nazi est alors vu comme un groupe de chahuteurs désordonnés et braillards. Son chef, perçu comme une personnalité involontairement comique, est régulièrement ridiculisé. Ici, Hitler dans la prison de Landsberg en 1924.



To Be or Not to Be (*Jeux dangereux*, 1942) d'Ernst Lubitsch est une comédie antinazie qui met en scène des acteurs polonais jouant une pièce sur Hitler alors que la Pologne est envahie. Bien que très drôle, le film est assez mal accueilli. Question de timing : contrairement au *Dictateur*, ce film sort alors que l'Amérique est déjà entrée en guerre.

lieu mythique après-guerre). Le milieu étant jugé trop apolitique par certains artistes, une scène parallèle est créée. De nombreux humoristes et chansonniers sont obligés de fuir l'Allemagne dès 1933, mais Finck va rester et devenir le maître de l'ambiguïté. Ses performances deviennent célèbres pour son art du non-dit à propos des nouveaux maîtres de l'Allemagne. Il ruse pour faire passer ses messages mais n'en prend pas moins de très grands risques. Dès 1933, il fonde « l'Association de combat pour un humour inoffensif » qui publie des textes parodiant les chants et les slogans des nazis.

Les artistes menacés

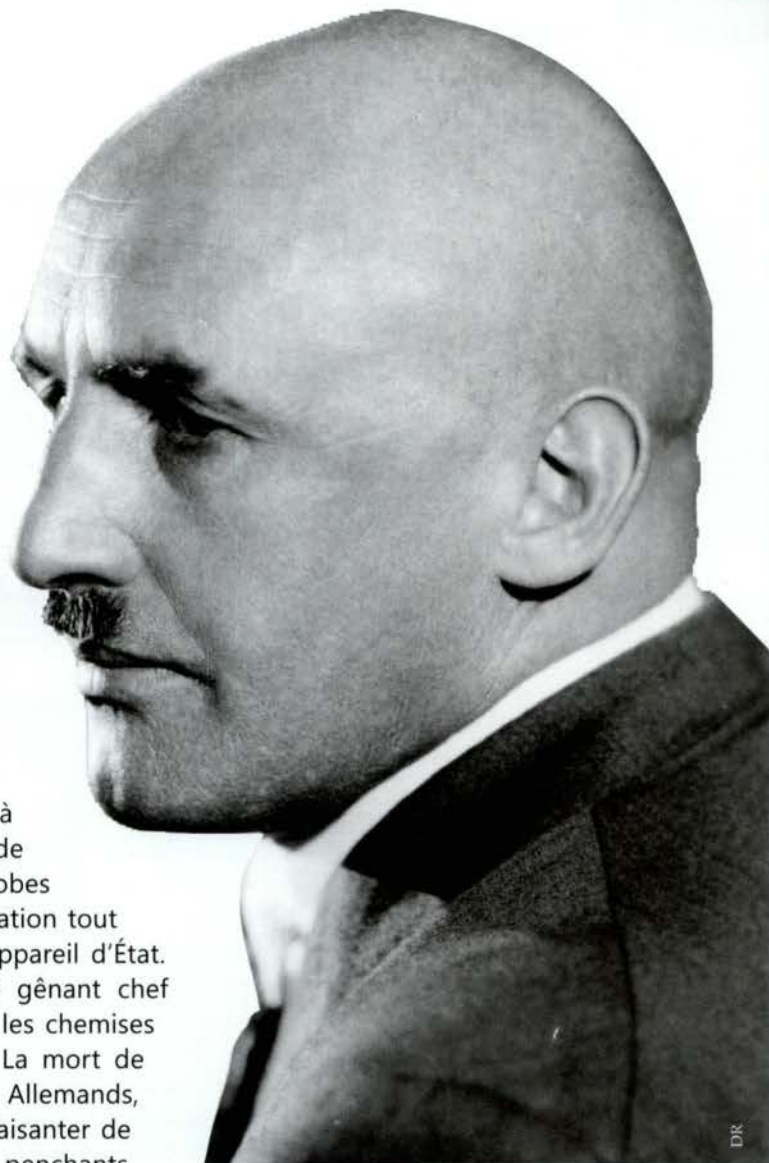
la presse. Étrangement, beaucoup d'Allemands soutiennent la politique d'éradication de la presse libre. Weiss Ferdl, artiste de cabaret munichois, écrit même une chanson louant l'unité de l'Allemagne acquise grâce au nouveau chancelier.

Toutefois, de nombreux intellectuels et artistes se font les hérauts de l'antinazisme. Parmi eux, Werner Finck va défier le pouvoir. Finck travaille dans le cabaret berlinois *Die Katacombe* (qui deviendra un

Surnommé le « petit personnage juif tremblant » par les services de Goebbels, Charlie Chaplin renvoie la monnaie de leur pièce aux nazis avec *Le Dictateur*, dont le script est terminé en septembre 1939. Le gouvernement allemand tente d'arrêter le projet par voie diplomatique, en vain.



Julius Streicher, le pamphlétaire et directeur du journal nazi *Der Stürmer*, préconise le boycott des magasins juifs et se montre favorable aux pogroms. Certaines régions rurales n'ayant pas d'habitants juifs, une blague circule sur Streicher : « *Streicher, responsable du boycott antijuif, reçoit un télégramme d'une petite ville du nord de l'Allemagne : Envoyez Juifs immédiatement – Stop – Sinon boycott impossible* ».



Durant les premières années du III^e Reich, les nazis critiquent favorablement Finck. Le *Völkischer Beobachter* note que ses textes sont « *surprenants* ». Le magazine de Goebbels *Der Angriff* titre : « *Dangereux ou pas, continuez !* » Mais cette liberté, si ténue soit-elle, ne tarde pas à disparaître. Finck est approché par des agents de la Gestapo se faisant passer pour des libéraux démocrates. Les hommes engagent la conversation et tentent de le confondre, sans y réussir. Dès lors, le *Katakomben* est étroitement surveillé par des agents qui ne se cachent même plus. Le rapport kafkaïen n° 41551/35II2C8057/35 indique : « *L'audience du Katakomben est largement composée de Juifs, qui frénétiquement applaudissent les critiques destructrices du comédien Finck. Finck est le bolchevique typique qui apparemment ne comprend pas l'ère nouvelle dans laquelle il vit et qui tente de traîner le national-socialisme dans la boue.* » Finck est finalement arrêté et emprisonné durant six semaines avant d'être libéré grâce à l'actrice Käthe Dorsch, qui intervient auprès de son ancien amour... Hermann Göring. Tous n'auront pas cette chance et seront obligés de faire acte de contrition dans des mises en scène particulièrement humiliantes.

craindre le pire aux généraux ; la brutalité de sa troupe « *privée* » et incontrôlable est crainte de la population. Röhm, dont l'homosexualité est de notoriété publique, devient à son tour la cible de quolibets homophobes au sein de la population tout autant que dans l'appareil d'État. Le 30 juin 1934, le gênant chef SA est assassiné et les chemises brunes décapitées. La mort de Röhm soulage les Allemands, qui se mettent à plaisanter de plus belle sur les penchants sexuels du défunt. On rit de Röhm et de Hitler pour conjurer le mauvais sort qui semble alors s'être abattu sur l'Allemagne. Une blague joue sur le double sens du mot *erhalten* qui, dans l'expression « *Gott erhalte* », signifie « *Que Dieu (te) garde* ». La traduction française en retranscrit avec justesse toute l'ambivalence : « *garder* » peut aussi bien se comprendre par « *protéger* » que par « *conserver avec soi* ».

Cela donne cette formulation pour le moins ambiguë : « *Que Dieu garde Hitler. Qu'il garde Göring et Goebbels, comme il garde désormais Röhm.* » Mais l'exécution du chef SA dans une orgie de violence, officiellement pour la « *défense de l'État national-socialiste* », montre clairement que le régime vient de prendre un nouveau virage criminel... ■

La Nuit des longs couteaux

En 1934, le régime prend un tournant plus radical avec la lutte fratricide qui conduit à la Nuit des longs couteaux. Röhm veut une seconde révolution et remplacer la *Reichswehr* par une armée brune SA. Sa montée en puissance fait

Bibliographie

- Harvill-Burton, K., *Le nazisme comme religion*, Presse universitaire de Laval, 2006.
Herzog, R., *Humor in Hitler's Germany*, Melville House, 2011.
Kershaw, I., *Hitler*, Penguin Books, 2009.
Shirer, W. L., *Le III^e Reich*, Stock, 2006.

... l'opération Walkyrie avait réussi

Par Arnaud MAINBOURG

Le 20 juillet 1944, l'opération « Walkyrie », complot visant à éliminer le Führer et à prendre le contrôle de l'État national-socialiste, est déclenchée ; et elle échouera. Qu'aurait-il pu advenir si les conjurés avaient réussi ? Quelle en aurait l'incidence sur la conduite de la guerre ? Ces hommes, qui connurent un destin funeste et furent de grands oubliés de l'Histoire, ont droit ici à une considération à la mesure de leur périlleuse entreprise.

Ce 20 juillet, peu avant 13h00, au cours d'un briefing auquel assiste Hitler, une déflagration dévaste la baraque des visiteurs de la *Wolfsschanze*, quartier général du Führer en Prusse-Orientale ; la bombe posée par Stauffenberg vient d'exploser. À l'arrivée de celui-ci à Berlin, l'armée de réserve est mise en état d'alerte depuis son siège de la *Bendlerstrasse* : Hitler a été tué par des éléments séditeux SS et nazis qui tentent de s'emparer du pouvoir. L'opération Walkyrie, plan destiné à préserver l'État national-socialiste en cas de soulèvement intérieur, est lancée par les conjurés pour le détruire. Si le complot connaît dans un premier temps des succès notables (bouclage du quartier gouvernemental et du QG de la SS à Berlin, arrestation d'un millier de SS à Paris) et jouissent de l'étonnante passivité des forces de sécurité de la Gestapo et du SD, sa faillite est rapidement patente.

Les communications avec la Tanière du loup n'ayant pas été coupées comme prévu, le QG de Rastenburg peut informer les districts militaires que Hitler est indemne et transmettre des contre-ordres à Berlin. Les incertitudes sur la mort du Führer jetteront une telle confusion que la plupart des personnalités impliquées n'oseront



Göring inspecte la baraque des visiteurs après l'explosion de la bombe de Stauffenberg. Si le briefing s'était tenu dans un bunker en béton, il n'y aurait eu aucun survivant.

se rallier au coup d'État. La confirmation de sa survie conduira finalement à l'effondrement de l'opération. Dans la nuit, tandis que les cerveaux de la conspiration seront fusillés dans la cour du *Bendlerblock*, Hitler, saluant la Providence, s'exprimera au peuple allemand sur les ondes.

Hitler est mort

Le message câblé envoyé par le *Bendlerblock* à destination des commandants militaires régionaux commence par ces mots : « *Le Führer, Adolf Hitler, est mort.* » Et s'il n'avait pas échappé à l'attaque dont il était la cible ? Si la « Providence », qui tant de fois l'avait sauvé, s'était ce jour-là désintéressée de lui ? Le complot aurait alors nettement tourné à l'avantage des conjurés, auxquels se seraient en outre joints la masse des attentistes, parmi lesquels bon nombre de haut-gradés de la Wehrmacht et de la Waffen-SS. Sans les attermoissements qui résultèrent de l'attentat manqué, le minutieux plan logistique du coup d'État aurait pu être exécuté, prévoyant entre

Les deux liquidateurs du complot. À gauche, Remer, chef du bataillon de gardes, croit à la fable des conjurés avant de les traquer sur ordre du Führer. À droite, Fromm, commandant de l'armée de réserve, fait exécuter les cerveaux de l'opération pour masquer sa propre implication.





séparée avec l'Allemagne signifierait la livrer à l'Armée rouge, dont le triomphe sur la Wehrmacht ne pouvait faire aucun doute, malgré le redéploiement à l'Est de ses moyens et effectifs engagés sur le front occidental. La rupture de l'alliance avec l'URSS, que le chef soviétique pourrait de bon

autres l'instauration de la loi martiale, le blocus militaire de Berlin, le contrôle des télécommunications et l'arrestation des principaux ministres et cadres du parti. Après s'être assuré la mainmise de la capitale allemande, et à supposer qu'ils aient pu neutraliser les loyalistes les plus dangereux, les conjurés se seraient de fait approprié l'autorité sur l'ensemble du Reich. Le gouvernement et le haut commandement putschistes auraient alors été formés.

L'Allemagne entre leurs mains, à quelles options songeaient les conjurés quant à la conduite de la guerre ? Le projet sur lequel, dans leur ensemble, ils s'accordaient était de conclure une paix séparée avec l'Ouest. Mais beaucoup parmi eux, et plus particulièrement le cercle conservateur réuni autour de Goerdeler – appelé au poste de chancelier du gouvernement putschiste –, avaient l'intention de poursuivre la lutte contre l'URSS et maintenir les acquis territoriaux à l'Est. Les tractations avec les Alliés occidentaux furent tentées avant même le lancement du coup d'État, et, tout comme les précédentes prises de contact avec la Grande-Bretagne ou les États-Unis, elles furent éconduites. Que Hitler eût été éliminé et les nazis écartés du pouvoir n'aurait pas davantage permis des pourparlers. À ce stade de la guerre, il est effectivement trop tard pour les putschistes : les Anglo-Américains sont solidement ancrés en France et les Soviétiques occupent l'est de la Pologne. Aussi la situation militaire interdit-elle à l'Allemagne tout espoir de négociation. Son sort était par ailleurs déjà scellé en 1943 : les conférences de Casablanca et Téhéran fixaient la capitulation sans condition du Reich, la modification de ses frontières orientales et l'instauration de la démocratie. Cela allait naturellement se faire sans le concours des élites conservatrices allemandes ni celui de l'aristocratie militaire prussienne, qui furent notoirement si hostiles à la république de Weimar.

Capituler pour sauver l'Allemagne

Les ambitions irréalistes des conjurés se seraient bien vite heurtées à la lucidité des Alliés de l'Ouest. Si Churchill ne se souciait qu'en février 1945 des visées hégémoniques de Staline, il savait pertinemment que signer une paix

Si le complot du 20 juillet devait avoir un visage, ce serait les leurs. De gauche à droite : Stauffenberg, le bras armé, Beck, l'un des premiers haut-gradés à entrer en résistance contre Hitler, Tresckow, le plus déterminé à éliminer le Führer, et Goerdeler, leader de l'opposition conservatrice.

Hitler et Keitel arpentant les allées de la *Wolfsschanze* quelques heures à peine après l'attentat, rejoints par Göring. Le chef de l'OKW s'en tire sans séquelles. Si le Führer, qui ici se tient le bras, n'est que légèrement contusionné, il est profondément marqué par le coup d'État orchestré par les officiers rebelles.

droit considérer comme une trahison, aurait de surcroît des répercussions incalculables une fois le Reich vaincu et occupé par ses troupes.

L'étau qui continue de se resserrer autour de l'Allemagne en automne 1944 n'aurait pas tardé à ramener les conjurés à un plus clairvoyant pragmatisme. Eux qui n'ignoraient rien de la catastrophe qui planait sur le Reich allaient-ils finalement embrasser le même extrémisme suicidaire que le Führer ? Avaient-ils renié leur serment de fidélité, risqué le déshonneur, mis leur vie comme celle de leur famille en péril et assassiné Hitler pour à leur tour promettre leur pays à la destruction ? C'est là une issue peu probable. Les putschistes, résolus – si cela était encore à prouver – à sauver leur patrie, auraient très vraisemblablement cédé à la capitulation sans condition que leurs imposaient les Alliés. En écourtant la guerre de quelques mois, ils n'auraient pas empêché l'occupation de l'Allemagne ni son amputation territoriale, mais ils auraient épargné la vie de millions des leurs, soldats comme civils, et prévenu l'invasion dévastatrice du Reich.

Tresckow, l'âme du complot, entendait faire savoir au monde qu'une résistance allemande à Hitler, quel qu'en ait été le résultat, a bien existé. Le coup d'État du 20 juillet peut en témoigner. Plus qu'un séduisant exercice intellectuel, cette uchronie est aussi et surtout une faveur que ces hommes, qui ont tout risqué pour écarter le désastre dans lequel Hitler précipitait l'Allemagne, n'ont pas eu la chance de se voir accorder par l'Histoire. ■



Hergé s'est inspiré de Himmler pour son personnage du colonel Boris dans *Le sceptre d'Ottokar* ?

« L'Anschluss ratée »

Après la guerre du Chaco pour *L'Oreille cassée* et l'affaire des faux-monnayeurs visant à déstabiliser l'économie soviétique pour *L'île noire*, Hergé s'inspire de l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne hitlérienne (l'Anschluss) pour écrire *Le Sceptre d'Ottokar*. Dans cette aventure aux multiples clins d'œil historiques, le père de Tintin relate l'histoire de la Syldavie, convoitée par l'envahissante Bordurie voisine.



DR

Hitler en rêve depuis longtemps, au moins depuis la rédaction de *Mein Kampf* en 1924, alors qu'il est en prison : rattacher tous les germanophones dans un Grand Reich, à commencer par les Autrichiens. Dès 1934, l'Allemagne finance les nazis autrichiens, qui tentent en vain de déstabiliser le pouvoir et qui assassinent le chancelier Dollfuss. Le nouveau chancelier Schuschnigg s'appuie d'abord sur l'Italie, qui se rapproche de l'Allemagne dès 1936. Reçu en février 1938 au Berghof, Schuschnigg accepte les conditions de Hitler : libération de tous les nazis autrichiens et nomination du nazi Seyss-Inquart au ministère de l'Intérieur. De retour à Vienne, le chancelier tente d'organiser un référendum sur l'autonomie autrichienne. Hitler, fou de rage, demande à voir les plans d'invasion de l'Autriche (opération « Otto »). Le 11 mars, plusieurs ultimatums sont lancés par Berlin. Seyss-Inquart prend la tête de la Chancellerie, mais le président Miklas refuse de l'investir, avant de céder à son tour. Le 12, la *Wehrmacht* traverse la frontière sans tirer un seul coup de feu. Le 15, Hitler prononce un discours fleuve sur la Heldenplatz à Vienne devant 250 000 personnes en liesse. L'Autriche est avalée. Le référendum du 15 avril entérine l'Anschluss : 99,73 % de oui en Autriche et 99,08 % de oui en Allemagne !



Hergé s'inspire de Himmler pour son personnage du colonel Boris, que l'on retrouve également dans l'album *On a marché sur la lune* (sous le pseudonyme de Jorgen).

DR

chemins. Il dénonce explicitement l'Anschluss. Voyant que l'Italie s'apprête à envahir l'Albanie, il demande à son éditeur de publier sa nouvelle œuvre au plus vite. *Tintin en Syldavie* (titre original) sort sous la forme d'un feuilleton dans *Le Petit Vingtième* (complément pour les enfants du *Vingtième Siècle*) d'août 1938 à août 1939 avant de sortir en album en 1939 sous le titre définitif de *Le sceptre d'Ottokar*.

Dans la version originale, Hergé laisse une multitude d'indices traçant un parallèle évident entre la Bordurie et l'Allemagne nazie. Le chef du parti de la Garde d'acier se prénomme Müsstler, formé des noms Mussolini et Hitler. Le colonel Boris, aide de camp du roi Muskar XII de Syldavie, est en réalité un traître qui dirige la cinquième colonne de Bordurie, qui tente de déstabiliser la Syldavie. L'uniforme noir et le monocle cerclé d'acier ne sont pas sans évoquer le *Reichsführer* Heinrich Himmler, chef tout puissant de la SS. Peut-être Hergé s'est-il inspiré de l'acteur anglais George Sanders dans le double rôle du lieutenant Michael Bruce et du baron Kurt von Rohback dans le film d'espionnage *Lancer Spy* (1937) pour dessiner les traits de ce terrible personnage. Mais le célèbre reporter va réussir à démasquer le complot et à confondre le fourbe colonel Boris, ce qui fera dire à Hergé que la Bordurie, elle, a « raté son Anschluss ».



DR

Hergé s'inspire autant de faits divers que de grands événements mondiaux pour écrire ses bandes dessinées. Il dévore la presse, celle de l'establishment mais aussi les revues anticonformistes, pacifistes, comme le très bien informé *Crapouillot*. Cinq mois après les événements, son histoire est prête. Dans *Le Sceptre d'Ottokar*, Hergé n'y va pas par quatre

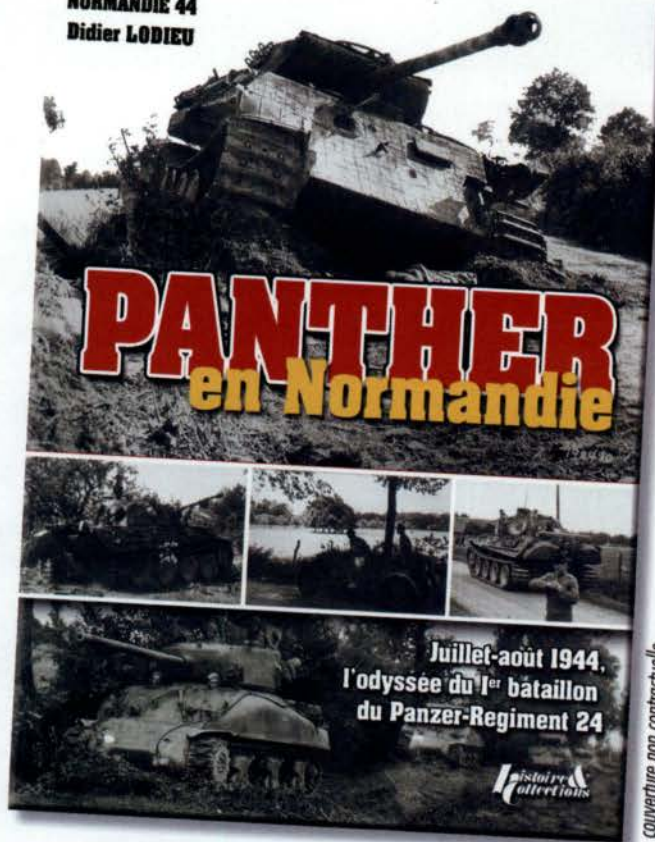
OFFRE SPÉCIALE de SOUSCRIPTION

PANTHER EN NORMANDIE

Avec le débarquement des Alliés en Normandie, le Generalleutnant von Schwerin réclame une fois de plus l'arrivée des chars Panther. On lui promet le bataillon blindé de la 24. Pz.Div. : la I./Pz.Rgt. 24. Formés très rapidement par des officiers confirmés qui ont tous connus la guerre à l'Est, les équipages sont lancés dans la bataille de Normandie afin de repousser la 1^{re} Armée américaine à la fin juillet 1944.

Le Livre suit pas à pas ce bataillon blindé au jour le jour, avec ses victoires et ses pertes à Beaucoudary, dans la région de Percy, lors de l'offensive sur Mortain puis dans l'Orne au nord d'Alençon, dans la poche de Falaise puis lors des combats d'arrière-garde durant l'inévitable course vers la Seine. Didier Lodieu nous emmène à travers le récit palpitant de l'engagement de ce bataillon de Panther, sans oublier d'évoquer les nombreuses unités alliées qui lui furent opposées ■

NORMANDIE 44
Didier LODIEU



couverture non contractuelle

128 PAGES
200 PHOTOS

PRIX SPÉCIAL
SOUSCRIPTION

29,70 €

au lieu de ~~34,95~~

Par l'auteur de
Mourir pour Saint-Lô et du
III. Pz. Korps à Kursk

Parution prévue : février 2012



Bulletin de souscription à compléter et à retourner avec votre règlement avant le 31 décembre 2011
à : HISTOIRE & COLLECTIONS - 5 avenue de la République - 75541 PARIS cedex 11

Je commande ☐ exemplaire(s) du livre *Panther en Normandie* (HIS0460)
au tarif souscription de 29,70 € (au lieu de 34,95€) l'exemplaire
Port **OFFERT** * Ci-joint mon règlement de €
par ☐ Chèque bancaire à l'ordre d'Histoire & Collections ☐ Mandat

☐ CB n°

date d'expiration

Cryptogramme (au dos)

Signature :

* offre valable pour la France et EU



AXA

Merci de remplir lisiblement la grille ci-dessous

Nom

Prénom

Adresse

C. Postal

téléphone





















Ville

Pays

Le bimestriel

Tous les deux mois, en plus des articles et rubriques réguliers traitant tous les aspects du conflit, Axe & Alliés vous offre un dossier exhaustif sur l'un des moments cruciaux de la Seconde Guerre, composé par un historien spécialisé, à l'aune des dernières publications.

Les anciens numéros : 5,95 € + frais de port (Les n°1 à 8 et les HS n°1 et 2 sont définitivement épuisés.)

A&A n°9 	A&A n°10 Stock réduit ! 	A&A n°11 	A&A n°12 	A&A n°13 	A&A n°14 	A&A n°15 
A&A n°16 	A&A n°17 	A&A n°18 	A&A n°19 	A&A n°20 	A&A n°21 	A&A n°22 
A&A n°23 	A&A n°24 	A&A n°25 	A&A n°26 	A&A n°27 	<p>La nouvelle formule : 6,50 € + frais de port</p> <p>A&A n°28</p> 	

Les hors-série

Complétez votre collection avec nos numéros spéciaux : des ouvrages de fond qui mettent à votre disposition une documentation complète sur l'un des aspects majeurs du conflit ou l'un de ses acteurs principaux.

Les anciens : 6,95 € + frais de port

Les nouveaux : 7,50 € + frais de port

A&A HS n°3  <p>Le nazisme, une religion ?</p>	A&A DOS 01  <p>Göring</p>	A&A HS n°5  <p>U-Boote</p>	A&A HS n°6  <p>Goebbels</p>	A&A HS n°7  <p>Le front de l'Est</p>	A&A HS n°8  <p>Hitlerjugend</p>
A&A HS n°4  <p>Espions et opérations spéciales du III^e Reich</p>	A&A DOS 02  <p>Derniers exemplaires ! Rommel</p>	A&A HS n°9  <p>Les grandes batailles</p>	A&A HS n°10  <p>La légion Wallonie et Léon Degrelle</p>	A&A HS n°11  <p>US Army</p>	A&A HS n°12  <p>Sur la route de Stalingrad</p>

L'ENSEMBLE DE NOTRE GAMME

Visitez notre site Internet : www.axeetallies.com

Abonnement

☐ Je m'abonne à **Axe & Alliés bimestriel + hors-série pour 1 an (6 numéros + 2 hors-série)**
Tarif pour la France métropolitaine et la Corse : 45 euros ☐ Autres destinations : 49 euros ☐

☐ Je m'abonne à **Axe & Alliés bimestriel + hors-série pour 2 ans (12 numéros + 4 hors-série)**
Tarif pour la France métropolitaine et la Corse : 86 euros ☐ Autres destinations : 95 euros ☐

Je choisis mon cadeau (un mini-guide pour la formule 1 an, 2 mini-guides pour la formule 2 ans) :

- ☐ Blindés britanniques en Normandie
☐ Blindés américains en Normandie
☐ Normandie : la défaite allemande

Votre cadeau de bienvenue :
LES MINI-GUIDES DES COMBATS EN NORMANDIE

abonnement d'un an :
1 mini-guide au choix

abonnement de 2 ans :
2 mini-guides au choix



Anciens numéros

Je commande **les anciens numéros : 5,95 euros pièce (6,50 euros pièce à partir du n°28) + frais de port.**

- ☐ n°9 ☐ n°10 ☐ n°11 ☐ n°12 ☐ n°13 ☐ n°14 ☐ n°15 ☐ n°16 ☐ n°17
☐ n°18 ☐ n°19 ☐ n°20 ☐ n°21 ☐ n°22 ☐ n°23 ☐ n°24 ☐ n°25 ☐ n°26
☐ n°27 ☐ n°28

Je commande **les anciens hors-série : 6,95 euros pièce + frais de port**

- ☐ HS n°3 ☐ HS n°4 ☐ DOS n°1 : Hermann Göring ☐ DOS n°2 : Erwin Rommel

Je commande **les nouveaux hors-série : 7,50 euros pièce + frais de port**

- ☐ HS n°5 : U-Boote ☐ HS n°6 : Joseph Goebbels ☐ HS n°7 : Le front de l'Est
☐ HS n°8 : Hitlerjugend ☐ HS n°9 : Les batailles ☐ HS n°10 : La Légion Wallonie
☐ HS n°11 : US Army ☐ HS n°12 : Sur la route de Stalingrad

Frais de port par envoi

France mét. et Corse : 2 euros pour 1 numéro + 1 euro par numéro supplémentaire

Europe + DOM-TOM : 4 euros par numéro + 1 euro par numéro supplémentaire

Reste du monde : 6 euros pour 1 numéro + 1 euro par numéro supplémentaire

Vos coordonnées

Nom : Prénom : Né(e) le :

Adresse :

Code postal : Ville :

Pays : E-mail :

☐ Je règle par chèque (merci d'établir votre chèque à l'ordre des éditions du Paladin)

☐ Je règle par carte bancaire. Titulaire de la CB :

N° de la carte : cryptogramme : validité : /

Total de la commande

euros

Date et signature
des parents pour les mineurs

Axe & Alliés n° 29

Bon de commande à découper, photocopier ou recopier et à renvoyer avec votre règlement à :
Axe et Alliés, 395 rue Paradis, 13008 Marseille.

Abonnements et anciens numéros
également accessibles directement
sur www.axeetallies.com

DOSSIER

NORMANDIE 1944

Le bilan de la bataille pour la Wehrmacht

À travers une enquête détaillée et chiffrée, que ce soit au niveau tactique, opérationnel ou stratégique, notre dossier propose une étude inédite du bilan de la campagne de Normandie pour l'armée allemande. Cette analyse révèle les atouts qui ont permis aux forces du Reich de tenir pendant deux mois face à la supériorité alliée... et les défauts et erreurs stratégiques qui ont mené la Wehrmacht à la défaite !



OPÉRATION



« Bagration » : une opération menée de main de maître par les Soviétiques (juin 1944)

GUERRE SECRETE



Organisation et actions des services secrets allemands au Proche-Orient

POLITIQUE



Le pacte Chamberlain-Hitler: la vérité sur l'Appaseement

LES RUBRIQUES

Les impostures de la 2^e GM



Les faux carnets de Hitler

Que se serait-il passé si...



les Alliés s'étaient emparés de Berlin avant les Russes ?

Les Inventions de la 2^e GM



Les premiers drones

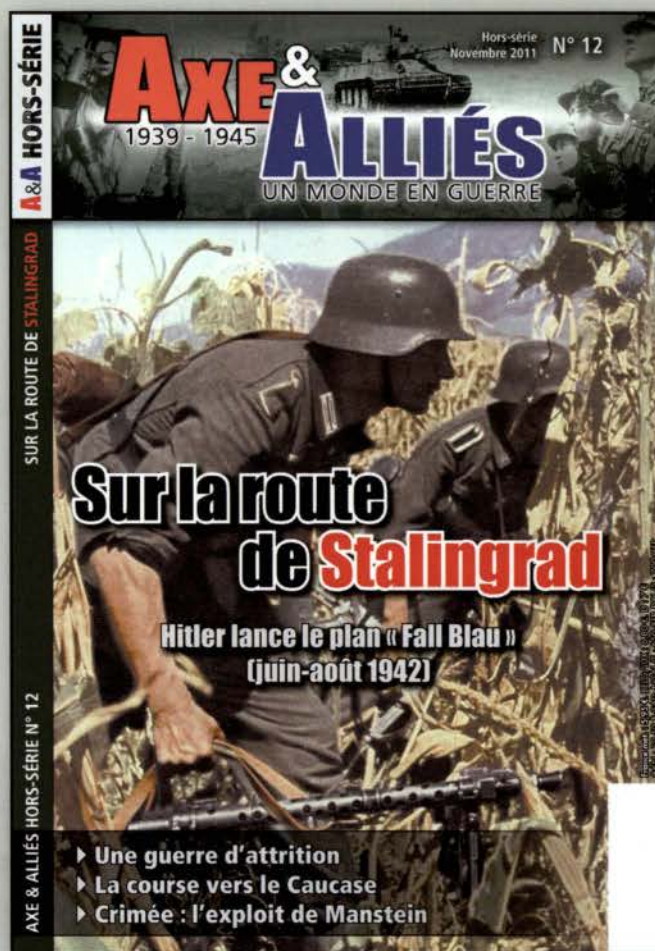
La deuxième grande offensive stratégique du Reich en URSS, qui conduira au désastre de Stalingrad

« L'ennemi n'a réussi nulle part à organiser une nouvelle ligne de défense. Partout où il a été attaqué, sa résistance s'est effondrée rapidement et il a fui. » En juillet 1942, von Bock pense que l'affaire est entendue. L'optimisme du *Generalfeldmarschall* ne dément pas celui de Hitler, qui, convaincu que l'URSS est à bout de souffle, a lancé le 28 juin 1942 l'opération « Fall Blau » (ou « plan Bleu ») pour saigner une nouvelle fois l'Armée rouge et priver l'ennemi de ses ressources pétrolières dans le Caucase.

La Wehrmacht, qui démarre ainsi sa deuxième grande offensive stratégique en territoire soviétique, avance inexorablement, brisant toutes les défenses adverses. Au bout de la route, qui ne cesse de s'enfoncer en Russie, il y aura Stalingrad, le premier grand choc urbain entre deux armées qui se livrent une guerre d'attrition totale. Pourtant, cette ville des confins n'est pas un objectif prioritaire dans l'élaboration de l'offensive de l'été 1942.

Ce hors-série d'Axe & Alliés vous propose une étude complète des préparatifs et de l'exécution du plan Bleu. Vous suivrez toutes les phases de la stratégie définie par Hitler. Vous plongerez également au cœur des terribles batailles d'encerclement conduites par la 6^e armée de Paulus, celle-là même qui se retrouvera piégée à Stalingrad.

Oui, la Wehrmacht est passée près d'une victoire totale, mais elle a gâché ses chances durant l'offensive d'été 1942, sur la route de Stalingrad.



À découvrir en kiosque ou à commander auprès de la rédaction

Bon de commande

Je commande **Axe & Alliés HS n° 12 : Sur la route de Stalingrad**
7,50 € pièce + frais de port (2 € pour France mét. et Corse, 4 € pour autres destinations)

Nom et prénom :

Adresse :

Code postal : Ville :

Pays : E-mail :

Renvoyez votre commande avec votre règlement à :
Axe et Alliés, 395 rue Paradis, 13008 Marseille.

☐ Je règle par chèque
(à l'ordre des éditions du Paladin)

☐ Je règle par carte bancaire

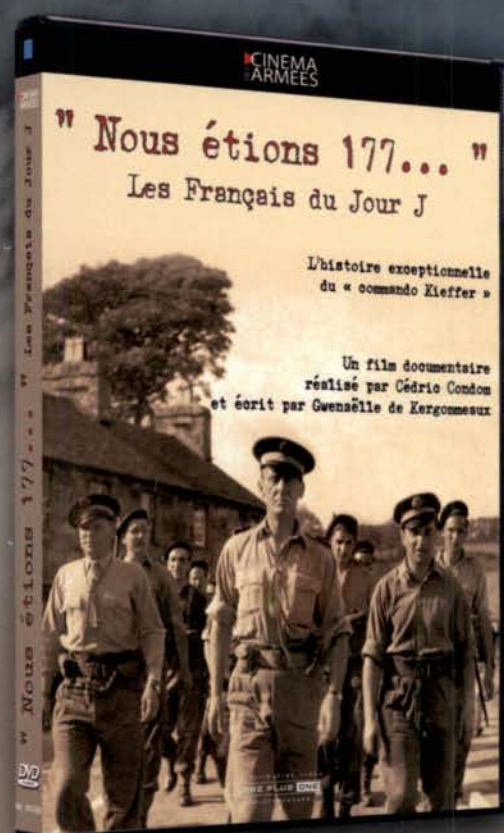
Titulaire :

N° carte :

Cryptogramme : ...

Validité : __ / __

“ NOUS ÉTIIONS 177... ”



LES AVENTURES DES BÉRETS VERTS
DU COMMANDO KIEFFER

ecpa  d
BOUTIQUE

Disponible sur www.boutique.ecpad.fr – Renseignements au 01 49 60 59 61